FRC 10670A

Case
FRC
17474

NOTICE

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA VIE,

ET DES ECRITS,

DE S. N. H. LINGUET.

Par Devérité.

Nouvelle Edition,
corrigée & augmentée.

A LIEGE.

1782.

THE NEWBERRY LIBRARY

AVERTISSEMENT.

M. LINGUET, dans ses *Annales*, a paru redouter beaucoup qu'on donnât au Public l'histoire de sa vie. Il est revenu plusieurs fois sur cet objet ; & pour prevenir ce danger qui paroissoit l'alarmer ; il nous a moins instruit lui-même de ce qu'il prévoyoit qu'on vouloit nous apprendre, que de ce qu'il souhaitoit qu'on nous taise. Il a peut-être cru que la curiosité du Public, satisfaite ou émoussée par le peu qu'il nous auroit dit de lui, ne se soucieroit plus de revenir sur son compte, & qu'ainsi l'inconstance ordinaire de ce Public le débarasseroit bientôt d'une crainte importune. Nous n'avons pas pensé tout-à-fait de même, & nous croyons que plus de détails, plus d'anecdotes, plus de franchise & de jour jettés sur la vie de cet Ecrivain célébre, auront droit de plaire encore, même après ce qu'il nous en a appris.

AVERTISSEMENT.

Nous ne cherchons pas à lui nuire, il s'en faut bien. Nous avons voulu être vrais : mais nous ne gardons pas dans notre cœur de motifs pour être méchans. Nous avions cru M. L. libre, comme le bruit s'en étoit répandu, lorsque nous publiâmes d'abord cet Opuscule, & l'on nous a rassurés depuis sur les suites de cette erreur, en nous persuadant que, loin d'en avoir de dangereuses, elle ne pouvoit au contraire en promettre que d'avantageuses, puisqu'il pouvoit en être des Ecrivains comme des livres en général, pour qui le sort le plus à craindre n'étoit pas qu'on en parlât mal, mais qu'on n'en parlât point du tout.

NOTICE

SUR LA VIE,

ET SUR LES ÉCRITS,

DE S. N. H. LINGUET.

LE Public s'intéreſſe volontiers aux plus détails de la vie des Hommes qui ſe ſont rendus célébres en quelque genre que ce ſoit. Il ne faut pas même pour cela, que ceux qu'il ſe montre le plus curieux de mieux connoître, aient été ou ſoient ſes idoles. Il fouille également les tombeaux de *Titus* & de *Néron*, de *Ciceron* & de l'*Aretin*; il veut connoître la vie privée de l'incendiaire de ſa patrie, comme celle du bienfaiteur des Hommes; & le Satyrique fameux du quinzieme ſiecle, comme l'Homme le plus éloquent de l'ancienne Rome.

Cependant, on pouroit peut-être remarquer

que ce qui fixe plus particuliérement ſa curioſité, ce ſont communément ces terribles Héros qui ont bouleverſé les Provinces, ébranlé les Empires, changé la face des Etats, bien plutôt que ces Sages paiſibles, qui ont fondé le bonheur de leurs Sujets ſur la baſe des loix, ſur la modération, la juſtice, la douceur, la bienfaiſance de leur Gouvernement.

Il en eſt à-peu-près de même dans l'Empire des Lettres. Les noms les plus éclatans, les plus connus, ne ſont pas toujours ceux des Savans qui ont le mieux poſé les principes des Sciences, & donné les meilleures régles du goût, ou même les meilleurs modeles. Il faut auſſi dans cet Empire, comme dans les autres, pour acquérir un grand nom, tout au moins pendant ſon exiſtence, *guerroyer* un peu, attaquer des opinions très-répandues, combattre des idées très-accréditées, culbuter des réputations qui paroiſſoient ſolidement établies. » Quand je conſidere attentive-» ment l'Empire Littéraire, a dit M. *Dalembert*, » dans ſon *Eſſai ſur les Gens de lettres*, je crois » voir une place publique, où une foule d'Em-» pyriques montés ſur des tréteaux, appellent les » paſſans & en impoſent au Peuple, qui com-» mence par en rire & finit par être leur dupe.

Cette comparaiſon de l'un des premiers Hommes de Lettres de ce ſiecle, n'eſt pas bien flatteuſe pour ceux de ſon Ordre: mais enfin pour la ſuivre, quand cette place publique eſt devenue une véritable Foire, où les Empyriques faiſeurs de Dictionnaires, de Journaux, de Romans, de Compilations nouvelles en proſe, en vers, de toute eſpéce, ſont trop nombreux pour pouvoir

ranger chacun la foule de leur côté, il faut bien se travestir de quelque maniere burlesque & plaisante pour se faire remarquer, ou il faut bien décrier à voix haute les drogues de ses Confreres, sinon pour écarter leur concurrence, du moins pour attirer leur attention, leur jalousie, leur déchaînement, pour faire un éclat enfin de quelque maniere que ce soit, & attrouper le Public à la dispute & au combat, si on veut en venir après cela, à parler à la foule assemblée, & lui faire acheter ce qu'on veut absolument lui vendre au meilleur prix possible. Cette manœuvre adroite ne laisse pas pourtant que de demander de la hardiesse & du courage dans celui qui l'emploie. Il faut d'ailleurs des ressources puissantes dans l'esprit, pour la soutenir contre des Empyriques qui n'en manquent pas. Ces réflexions applicables à plusieurs Gens de Lettres de ce siecle, ne le seroient-elles pas plus particuliérement & sans malignité, à celui dont nous essayons d'écrire la vie?

Simon-Nicolas-Henri LINGUET, né à Reims, en Champagne, en 1734, eut pour pere le fils d'un Fermier des environs de la riviere d'*Aisne*, qu'on avoit envoyé à Paris, faire ses études, qui s'y distingua par quelques talens, devint Professeur de Seconde, & Sous-principal ensuite au Collège de Beauvais. » Je suis né sans » fortune, a dit lui-même M. *Linguet*, & loin » d'en rougir. Fils d'un Homme estimé, persé- » cuté, que j'ai eu le malheur de perdre dans le » plus bas âge, il ne m'a guère laissé que son » nom & sa destinée. Il auroit pu dans ses der-

» niers momens, me dire comme Enée:

Diſce, puer, virtutem ex me verumque laborem,
Fortunam ex aliis ...

» Engagé, je ne ſais comment, dans les folies » du *Janſéniſme*; témoin, je ne ſais pas plus com- » ment, d'un miracle du bienheureux *Diacre*, » il fut martyr du deſpotiſme *exileur*, comme » ſon fils l'a été du deſpotiſme *rayeur*. Il perdit » en conſéquence ſa place de Profeſſeur à l'Uni- » verſité de Paris,, ſe fixa à Reims, s'y maria; » ainſi je ſuis né ſous les auſpices d'une *Lettre de* » *cachet*.

Ce récit eſt exact. Cette *Lettre de cachet* exiloit le pere de M. *Linguet* à 30 lieues de Paris: ſa belle-ſœur demeuroit à 33 de diſtance, dans la Ville de Reims: il s'y retira, y épouſa la fille d'un Procureur, y devint Greffier de l'Election & quelque autre choſe.

Son Pere envoya auſſi le jeune *Linguet*, notre Auteur, faire ſes études à Paris, dans ce même Collège de Beauvais, où il avoit profeſſé. Le jeune L. s'y diſtingua d'une maniere éclatante & extraordinaire, en remportant les trois premiers prix de l'Univerſité en 1751. Un début ſi glorieux fut remarqué par un Grand Seigneur étranger, le Duc de D. P. qui s'attacha notre Jeune-homme, & l'emmena dans ſes Etats, avec le deſſein de lui être utile. Quelques ſoient les cauſes qui le ſéparerent bientôt de ce Seigneur, M. *Linguet* vint à Lyon, réſolut d'y établir une Manufacture d'une eſpéce de ſavon de ſuif, & autre fait à froid, dont il avoit trouvé le ſecret; mais il ne put ſe procurer les fonds néceſſaires à cet établiſſement.

Pendant son séjour dans une Cour étrangere, il avoit dédié au Roi de Pologne *Stanislas*, son *Histoire du siecle d'Alexandre*, premier ouvrage de sa plume, digne de faire sensation par beaucoup d'idées neuves, par une censure aussi judicieuse que hardie d'anciennes opinions accréditées par les noms de *Bossuet*, de *Rollin*, & autres Ecrivains de réputation; mais peu faites cependant pour résister à l'examen d'une bonne critique. Cet ouvrage qui méritoit certainement d'être remarqué, ne le fut cependant presque point par le Public. On voit dans l'avertissement qui précede la premiere édition de ce Livre, réimprimé depuis avec des augmentations en 1769, que M. *Linguet* n'avoit que 25 ans, lorsqu'il en fut l'Auteur.

De retour à Paris, il fit la connoissance de quelques Gens de Lettres; il vécut avec *Dorat*, & travailla avec lui en 1760 à refaire *Zulica*, Tragédie de ce Poëte, tombée à la premiere représentation, & qui refondue presque entiérement deux ou trois jours après, avec une habileté dont on fut d'autant plus étonné, qu'on ignoroit qu'elle fût dûe à deux Coopérateurs, reparut alors avec succès. Je ne parlerai point des torts vrais ou prétendus de M. *Linguet* avec l'Auteur du Poëme des *Baisers*, nommé par lui l'*Ovide Français*; torts qui lui ont été tant reprochés, même au Palais, avant de l'y admettre, par les Avocats dont il aspiroit de partager les fonctions. On sait que *Dorat* lui-même a reconnu & désavoué l'injustice des bruits publics à cet égard, par une Lettre imprimée dans le *Journal de politique &c.* Nous croirons toujours qu'il est difficile

de soupçonner de bassesses secrettes & déshonorantes (*a*) un Homme dont le cœur s'est montré constamment si fier. Nous écarterons par la même raison, l'anecdote du prétendu superbe cheval enlevé au Duc de D. P., devenue si publique, & nous renverrons en tout cas, les détracteurs de M. *Linguet*, à l'Epître dédicatoire de son *Fanatisme des Philosophes*, dont il sera question plus bas. Nous renverrons ces cruels Détracteurs où M. L. les a renvoyés lui-même, dans ses Ecrits justificatifs. (*b*) Nous ferons remarquer aussi avec lui, par quelle espèce d'acharnement odieux, on alloit rechercher dans les torts vrais ou faux de la premiere jeunesse d'un homme obscur, des motifs pour le compromettre dans sa maturité & dans sa célébrité.

Bientôt, M. *Linguet* donna au Théâtre Italien, en gardant l'anonyme, les *Filles femmes*, ou les *Maris battus*, parodie de l'Hypermnestre de M. *Lemierre*. Il composa pour complaire au fameux

---

(*a*) Pourquoi nous faut-il dire ici, qu'il s'agissoit de cent Louis, qu'on l'accusoit d'avoir soustrait à la cassete d'un Poëte dissipateur & mort insolvable.

(*b*) *Voyez* le huitieme grief que lui opposoient les Avocats, par l'organe de Me. Lambon leur Batonnier, » J'ai d'abord déclaré, dit M. Linguet, que le fait étoit » faux : j'ai sommé mes prétendus Juges de me nom- » mer des témoins, pour les faire rétracter devant » eux, ou les poursuivre dans les Tribunaux. On m'a » dit qu'on ne me nommeroit personne. En sortant » de l'assemblée, j'ai envoyé chez M. le Duc de D. P. » il étoit en Baviere, &c.

P. *Bertier*, qui lui promettoit de lui céder son droit au privilege du Journal de *Trévoux*, quelques Brochures en faveur des Jéſuites, qu'on auroit ſans doute beaucoup de peine à retrouver aujourd'hui, telles que la *Lettre d'un Mandarin*, qui fut, je crois, brûlée dans le tems, et une Epître en vers d'un Jéſuite de D.. à un de ſes amis, qui, après avoir couru, dans le temps, manuſcrite dans Paris, n'a été imprimée que par extraits, dans un Journal étranger. Elle mérite d'être mieux connue : La voici.

Toi dont la vertu peu commune,
De l'amitié dans l'infortune,
M'a fait connoître tout le prix ;
Cher Ami, de mon indolence,
De ma funeſte négligence,
Pourrois-tu donc être ſurpris ?
Vas, c'eſt ſans regret que je laiſſe
Enſévelir dans la pareſſe
Des talens faibles & flétris,
Que dès la fleur de ma jeuneſſe
Les malheurs ont déja détruits.
Il fut un temps où j'oſai croire
Que ces talens pouvoient devenir précieux ;
Ecoutant l'amour dangereux
De ce fantôme vain, qu'on appelle la gloire,
Je réſolus d'aller à l'ombre des Autels
Conſacrer mes jours à l'étude,
Et dans les travaux éternels
D'une pénible ſolitude,
Rendre à Dieu mon hommage en ſervant les mortels.
Je crus long-temps avoir trouvé l'aſyle
Qui convient aux cœurs vertueux ;
Je cultivais, dans une paix tranquille,

Tous les préſens que m'avoient faits les Cieux,
Mais au bruit affreux des tempêtes
Qui viennent lancer ſur nos têtes
A coups précipités la Foudre avec l'Eclair,
J'ai ſenti deſſecher & périr mon génie,
Accablé de l'ignominie
Dont mon nom doit être couvert.
C'eſt ainſi, dans un champ fertile,
Qu'on voit un arbriſſeau fragile,
Qui n'a pu des frimats ſoutenir la rigueur:
Fier autrefois de ſon ombrage,
Son front aujourd'hui ſans feuillage
Accuſe en ſecret ſa langueur,
Il attend que d'un coup le Bucheron acheve
Son triſte ſort & ſes malheurs,
Et privé d'une utile ſeve,
C'eſt avec peine qu'il ſouleve
Ses rameaux dépouillés de fleurs.
L'Océan quelquefois laiſſe en paix ſes rivages,
Les vents n'agitent plus les eaux;
Le Ciel n'eſt pas toujours obſcurci de nuages.
On voit naître après les orages
Des jours plus ſereins & plus beaux.
Au milieu des tourmens, au ſein de l'indigence,
Du reſte des Humains la riante Eſpérance
Vient flatter les chagrins, & ſuſpendre les maux,
Pour eux tout s'adoucit, au moins à ſa préſence.
Mais pour nous ſans ceſſe accablés
Des malheurs où le ſort nous livre,
Nous jugeons des jours qui vont ſuivre
Par les jours qui ſont écoulés.
Le char brillant de la lumiere
Ne trace plus pour nous qu'un cercle de douleur,
Et nous ſommes les ſeuls qui paſſions ſur la terre
Les jours dans l'épouvante & les nuits dans les pleurs.
Reſpectables Dépoſitaires,
Soutiens, Arbitres de nos Loix;

Vous, dont l'œil pénétrant en ſonde les myſteres;
Vous, qui jugez le Peuple & conſeillez les Rois;
Quand votre main impitoyable
Sans fin s'appéſantit ſur nous;
Quand notre front plus ſoumis que coupable
Se baiſſe avec reſpect en attendant vos coups,
L'appui des malheureux, les ſoupirs & les larmes,
Les cris attendriſſans nous ſont-ils défendus?
Pourriez-vous envier, hélas! ces faibles armes
A des Infortunés que vous avez perdus?
Voyez ce Taureau qu'on égorge,
Qui tombe en frappant l'air de longs mugiſſemens;
Le fer enſanglanté qui lui perce la gorge,
Ouvre un nouveau paſſage à ſes gémiſſemens:
Le fier Auteur de ſes bleſſures,
Qui, du pied, lui preſſe le flanc,
Souffre au moins ſes triſtes murmures
Même en faiſant couler les reſtes de ſon ſang.
Pardonnez donc, ô vous, de qui la main puiſſante
Dans l'ombre du néant va nous faire rentrer,
Pardonnez des regrets qu'une douleur cuiſante
Eut toujours le droit d'inſpirer.
Vous nous croyez une troupe inſolente,
Faite pour attenter aux jours ſacrés des Rois,
Et vous dites qu'à notre voix
Des Peuples abuſés la fureur menaçante
Oublie ou mépriſe les droits
D'une Couronne chancelante.
C'eſt toi que j'en atteſte, Ombre pâle & ſanglante,
Ombre du dernier des Valois.
Victime des tranſports que le faux zèle allume,
Et d'un fanatiſme inſenſé:
Sous les murs de Paris je vois ton ſang qui fume,
Monarque malheureux, dis nous qui l'a verſé?
Dis-nous par qui...? Mais non, déplorables images!
Puiſſiez-vous à jamais reſter loin de nos yeux;
Puiſſent au moins les autres âges

Ignorer les triſtes ravages
Que produiſit l'Erreur chez nos faibles Ayeux ?
Et puſſent-ils donner, plus heureux ou plus ſages,
Un autre exemple à leurs Neveux ?
Toi qui diſpoſes de la gloire,
Equitable Poſtérité,
Qui, dans les faſtes de l'Hiſtoire,
Réhabilite la mémoire
Du mérite perſécuté,
Dans nos malheurs, dans nos cruelles peines,
Tu ne peux nous offrir que des reſſources vaines,
Des ſecours ſans utilité.
Dans l'affreuſe nuit du ſilence,
Quand la Mort nous aura plongés ;
Lorſqu'enſévelis ſans vengeance,
Auprès des ennemis qui nous ont outragés,
Nous n'aurons plus d'autre exiſtence
Que celle des Ecrits où nous ſommes jugés ;
Que nous ſervira ta puiſſance ?
Peut-être un jour la timide Innocence
Diſſipera les préjugés.
La Vérité, long-temps captive,
Oſera, d'une main craintive,
Ecarter les horreurs dont nos noms ſont chargés.
Mais au ſein du tombeau qu'ont les morts à prétendre ?
Cet encens qu'on leur offre, échauffe-t'il leur cendre ?
A ces reſtes glacés qu'importe un vain honneur !
Victimes de la politique,
Dont ils ont éprouvé l'horreur,
L'inutilité magnifique
De cette gloire chimérique
Peut-elle faire leur bonheur ?
Réflexions trop douloureuſes !
Cédez, & faites place à la néceſſité.
Nous n'avons plus ces retraites heureuſes
Où nos jours s'écouloient dans la tranquillité.
Des fonctions laborieuſes,

L'économie & la frugalité
Nous laiſſoient ignorer les douceurs périlleuſes
D'une trop molle oiſiveté,
Ou les fureurs plus dangereuſes
De la triſte cupidité.
Ce temps n'eſt plus, & nous allons connoître
Les beſoins & l'amour du gain :
L'intérêt ſera notre maître,
Il réglera notre deſtin ;
Il faut quitter cet habit qui m'honore,
Que le crime n'a point ſouillé,
Et que mon cœur reſpecte encore
A l'inſtant où je vais en être dépouillé.
Il faut donc adopter cette idée importune,
Que nos jours dépendront du travail de nos mains.
Il faut courir à la fortune,
Comme le reſte des Humains,
Et traverſer les flots de cette foule avide,
Qui, ſe preſſant ſur les chemins,
Ecraſe ſans pitié, dans ſa courſe rapide,
Tout ce qui met obſtacle à ſes vœux inhumains.
Viens donc, vil intérêt, viens gouverner ma vie,
Viens tendre dans mon cœur tes reſſorts tout puiſſans.
A quels autels faut-il que ma main ſacrifie?
Voyons à qui je dois préſenter mon encens.
Irai-je de mon être oubliant la nobleſſe,
D'un Riche dédaigneux courtiſer la baſſeſſe?
Irai-je, vil adulateur,
Aux pieds d'une plus vile Idole,
L'encenſer d'un culte frivole,
Et lui proſtituer un hommage flatteur?
Irai-je, dans l'eſpoir d'un ſalaire trompeur,
La fatiguer, l'enivrer de fumée,
Et la paix ſur le front, la rage au fond du cœur,
Paraſite avili, ſans vertu, ſans honneur,
Perdre, pour un repas, toute ma renommée?
Faudra-t-il, apprenant au ſein des Facultés,

A rédiger une ordonnance,
Vendre chèrement l'eſpérance
Aux malades épouvantés?
Miniſtre de la Mort, tyran de la Nature,
Aſſaſſiner par art, guérir par conjecture,
Et voir de leurs tombeaux s'élever contre moi
Les gémiſſemens redoutables
De mille Infortunés que, dans ce lieu d'effroi,
Auront précipités mes loix impitoyables?
Faudra-t-il à Thémis, conſacrant mes talens,
Du Dédale des Loix, ſans en trouver l'iſſue,
Parcourir la route inconnue;
Et novice après quarante ans,
Avec une éloquence aiſée,
Débiter quelque phraſe uſée
Devant des Sénateurs dormans?
Me verra-t-on enfin aux plaiſirs de la terre
Renonçant avec intérêt,
Dans le réduit obſcur d'un ſombre Monaſtère,
Cabaler ſans éclat, intriguer en ſecret,
Et ſous l'humilité d'un habit mépriſable,
Déguiſer du manteau de la Religion,
La fière auſtérité d'un Dévot redoutable,
D'un Moine mécontent la ſourde ambition?
Et voilà donc, grand Dieu, les horreurs que prépare
Ce monde où l'on me force à rentrer aujourd'hui!
Il y faut devenir, ou flatteur, ou barbare,
Ou déſormais y languir ſans appui.
Il me faudra rougir d'une coupable aiſance,
Et mépriſer les pleurs qu'arrache l'indigence
Aux malheureux que j'aurai faits,
Ou ne devoir ma ſubſiſtance
Qu'à des dons flétriſſans, à de honteux bienfaits?
O Dieu du Ciel, ô Sageſſe infinie!
Je n'ai plus de recours qu'en toi;
Entends mes cris, délivre-moi
Du cruel fardeau de la vie.

Quoique ces Vers duſſent flatter l'ex-Jéſuite *Bertier*, il trompa cependant M. *Linguet* dans ſes eſpérances, & ne lui abandonna point ſon privilège au Journal de Trévoux. Ce dernier ne pouvant ſuivre la carriere de Journaliſte, au lieu d'une guerre littéraire à faire le plus ſouvent à la médiocrité & au mauvais goût, entreprit celle de Portugal plus ſérieuſe, ſous le commandement de M. le Prince de *Beauveau*, auquel il s'attacha en qualité d'Aide-de-Camp pour la partie Mathématique du Génie. Le plus grand fruit que l'Auteur des *Annales* retira de ce ſervice Militaire, fut d'acheter quelques Livres Eſpagnols, en paſſant à Madrid, de voir repréſenter les piéces de l'inépuiſable *Calderon*, & de *Lopes de Vega*, d'apprendre leur langue, & d'avoir conçu peut-être dès-lors, le deſſein de faire la traduction qu'il nous a donnée depuis, ſous le titre de *Théâtre Eſpagnol*, en 4 vol. in-12, qu'il a dédié à l'Académie de *Madrid*, quoiqu'il ſe ſoit depuis montré le détracteur de tant d'autres Académies.

M. *Linguet* voulut à ſon retour de Portugal, voyager en Hollande, examiner les mœurs ſimples d'un peuple actif dans les ſpéculations de ſon commerce, & voir de grands Négocians, ſans le luxe qui accompagne par-tout ailleurs un grand négoce. Il s'attacha ſur-tout à conſidérer les Arts des Hollandois, les efforts de leur induſtrie; & quand il eut occaſion d'en parler, il fit bien voir que les Gaules n'étoient pas le ſiege par préférence de l'induſtrie laborieuſe, comme l'a dit l'Auteur de l'*Ami des Hommes*.

Revenant de la Hollande par les Pays-bas & la

Flandre, & passant par la Picardie, il lui prit envie de s'arrêter à Abbeville quelque tems. Il y arriva vers le mois de Septembre 1763, & ne s'y fit connoître simplement que sous le nom de M. *de Beaumont*. Cette époque dans la vie de M. *Linguet*, est vraiment très intéressante. Le hazard voulut qu'il prît chez la Veuve d'un Libraire de cette Ville, un logement qui lui fut bientôt offert *gratuitement*, dès qu'on s'apperçut qu'il s'agissoit de favoriser un Homme de Lettres fort simple dans ses mœurs, & d'ailleurs très-peu fortuné.

M. *Linguet* manqua bien peu de tems après de s'attirer une petite affaire qui auroit pu l'éloigner promptement de ce séjour. En se promenant, curieux de tout voir & de tout observer, il avoit demandé à un Matelot sur les bords de la *Somme*, jusqu'où remontoit le flux de la mer dans cette riviere. Le Maire d'Abbeville, qui par ses privileges, y commande pour le Roi en l'absence du Commandant en titre, frappé assez mal-à-propos de cette question d'un étranger, en tems de paix, dont on lui fit le rapport, s'avisa de l'envoyer chercher, de l'interroger sur l'objet de son séjour, & sur celui des questions qu'il avoit faites au Matelot. Il fut très-aisé à M. *Linguet*, de le satisfaire de vive voix: mais de retour chez lui, il lui écrivit une lettre assez singuliere, où il s'anonca comme un Philosophe observateur, voyageant comme les *Thales*, les *Platon*, pour étudier la nature & les Hommes, s'arrêtant par-tout où il trouvoit à profiter, marchant souvent à pieds & se désaltérant au premier ruisseau. Il finit par lui offrir de payer sa dette à la Société dans

le ſein de laquelle il vivoit, afin de n'être pas regardé comme un oiſif, ſinon dangereux, du moins inutile, & de donner un cours *gratuit* de Mathématiques, dans telle Salle publique qu'on voudroit lui indiquer. Sa propoſition fut acceptée : on ne lui donna point de ſalle, parce qu'on n'en avoit apparemment point de commode; mais il reçut chez lui quelques jeunes Officiers, auxquels il donna des leçons *gratuites*, & ſans vouloir rien accepter d'aucune eſpèce, comme il l'avoit promis.

M. *Linguet* put enviſager ces occupations comme une diſtraction devenue néceſſaire aux chagrins affreux qui le tourmentoient alors. Livré à la retraite la plus profonde chez ſon Libraire, perdu dans les Livres, il y fit pourtant la connoiſſance d'un homme de Lettres fort aimable, fort aimé dans ſa patrie, de feu M. *Douville*, Conſeiller au Préſidial & ancien Maire d'Abbeville, avec lequel il ſe lia bientôt de l'amitié la plus étroite. Cet ami lui procura d'abord les projets manuſcrits du pays ſur la navigation de la *Somme*, & lui fit naître par-là l'idée du nouveau projet qu'il a publié dans les *Canaux navigables*, ouvrage marqué au coin de l'utilité publique, & qui ne reſpire, d'un bout à l'autre, que l'amour des hommes & de la patrie, & décele un Homme inſtruit dans des matieres qui ne paroiſſoient guère analogues aux talents d'un ſimple Littérateur.

Ce projet d'un bon port en Picardie, où l'Auteur avoit ſemé des digreſſions piquantes ſur les mœurs d'Abbeville, & juſque ſur les filles à marier qui habitoient ſon quartier, fit beaucoup de ſenſation dans une Ville de Province, & la Police

voulut en supprimer les exemplaires. Le Maire soupçonneux, dont nous avons parlé, fit faire des recherches jusques dans la chambre de notre solitaire; & c'est à cette occasion qu'il se plaignit dans une troisieme Lettre pour servir de suite & de développement à son projet, *qu'il avoit reçu une insulte méditée jusqu'au fond de sa retraite.* Rappelons-nous que c'étoit dans cette même Ville où il venoit d'offrir un cours gratuit de Mathématiques, qu'il essuyoit cette tracasserie: nous verrons qu'il eut dans la suite l'occasion la plus favorable de se venger du Maire d'Abbeville, & qu'il lui donna lieu très-publiquement de se repentir de cette insulte faite à un Homme de Lettres dans l'obscurité.

On crut découvrir dans cette brochure sur le projet d'un port en Picardie, des idées singulieres. Il existe à Abbeville une Manufacture de draps fins, fort célébre, connue sous le nom de *Vanrobais*, étrangers appelés de Courtray en France, par le grand *Colbert*. M. L. assura que cet établissement regardé comme une époque glorieuse dans la vie du Ministre, & loué par tant d'Ecrivains, loin d'exciter l'industrie dans cette Ville, *la tuoit exactement*, loin d'y donner à vivre au peuple, *le faisoit mourir de faim & de misere.* C'étoit précisément le moment où les Entrepreneurs devoient renouveler leur privilege exclusif, qui subsistoit depuis le siecle de leur établissement. Cette sortie d'un bon Ecrivain les toucha; ils s'efforcerent en vain de l'engager à se rétracter. Les Corps d'Abbeville se réveillerent, & le fruit ce cette semence risquée au hazard, ainsi que l'a dit M. L. fut une opposition juridique de tous ces Corps au

renouvellement de ce privilege exclusif, sur laquelle le Conseil du Roi prononça en leur faveur & en celle de la liberté, contre les Entrepreneurs Hollandois. Mais il n'en étoit pas moins courageux d'élever le premier la voix à la porte de cette Manufacture. Il étoit hardi de faire des portraits si vrais, si piquants du goût & du génie des habitans avec lesquels il vivoit, qu'en se reconnoissant, ils ne pouvoient pourtant s'empêcher d'en murmurer très-hautement.

A ce premier Ouvrage de sa solitude, succéda bientôt une nouveauté, que son titre seul devoit rendre extrêmement remarquable en Littérature. C'étoit le *Fanatisme des Philosophes*, ouvrage un peu réchaufé du discours de *J. J. Rousseau* sur le danger des Sciences; mais assez plein de force & de chaleur encore, pour qu'il dût se faire lire avec intérêt après celui de *Rousseau*. Son Auteur en cela différent de l'Ecrivain de Geneve, sembloit avoir voulu appuyer par des exemples historiques, plutôt que par des raisonnemens, ce qu'il disoit de mal des Philosophes. M. *Linguet* fit l'hommage de cette brochure à M. D. son ami, & la fin de l'Epître dédicatoire supprimée depuis, mérite d'être remarquée. Notre Auteur commençoit à montrer du goût à parler de lui-même & de ses malheurs. Il s'exprimoit ainsi :

» Ne retirez pas mon nom de l'obscurité dont » il n'auroit jamais dû sortir. Ce qui me reste à » couler d'une vie empoisonnée de bonne-heure » par les plus cruels chagrins, je le consacre à » l'amitié, dont vous m'avez fait goûter les dou» ceurs, à la retraite & sur-tout à l'étude des » vrais devoirs de l'homme, trop long-tems

» effacés dans mon cœur par des études frivoles, » ou par des occupations & des espérances en- » core plus frivoles.

» Trop heureux! si j'avois toujours pu penser » ainsi, si j'avois toujours été insensible aux chi- » meres de l'ambition, à l'amour des plaisirs, à » la fumée de la gloire, les *folies de ma jeunesse* » ne me prépareroient pas pour un âge plus avancé » des regrets cruels & de longs repentirs.

Ainsi, quelques erreurs qu'on pût imputer à la jeunesse de M. *Linguet*, il semble que de pareils regrets dans un âge plus mûr, étoient bien capables de les faire pardonner, & même de les effacer.

A l'instigation du même ami, le *Fanatisme des Philosophes* fut suivi d'un autre brochure intitulée: *Nécessité d'une réforme dans les Loix Civiles de France, avec la réfutation de quelques passages de l'*Esprit des Loix *à ce sujet.* Cet ouvrage composé sur les Mémoires nombreux des Présidiaux donnés en ce tems-là, fut estimé par les Connoisseurs: on le tint pour bien écrit & rempli de vues judicieuses autant qu'utiles; mais il demeura comme les autres Livres du même Auteur, sans se répandre. Cette Brochure est à peine connue & son Auteur l'a fondue depuis en grande partie dans ses *Annales.*

Une Tragédie de *Socrate*, faite en quelques jours, & avec la même facilité qui avoit contribué à réparer *Zulica*, succéda aux autres Livres, & réussit encore moins. Le Journaliste *Freron*, dont les jugemens en fait de piéces de Théâtre, étoient assez estimés, trouva que la préface du pauvre *Socrate*, étoit d'un *homme d'esprit en-*

tendu; & que la piéce trop ſimple & non théâtrale, *étoit d'un Poéte des plus médiocres*. Ce qu'il y a d'aſſez ſingulier, c'eſt que M. *Linguet* ſi inflammable, ſi iraſcible contre la critique, n'a jamais paru en vouloir à *Freron*, pour cette ſortie. Socrate ne fut point lu ; & il eſt aſſez difficile d'en retrouver des exemplaires, parce que l'Auteur les ſupprima. On ne s'arrêta guère qu'à la ſcene premiere du quatrieme Acte, que la circonſtance de la lettre vigoureuſe que *Jean-Jacques Rouſſeau*, Citoyen de Geneve, adreſſoit alors à *Chriſtophe de Beaumont*, Archevêque de Paris, ſembloit rendre plus ſenſible. Nous la donnerons ici. Le Public qui, dans *Mahomet*, dans *Iphigenie en Tauride*, & plus nouvellement dans la *Veuve de Malabar*, a toujours paru applaudir avec tranſport, aux vives ſorties de la Philoſophie contre les Chefs de la ſuperſtition & de l'impoſture, ſera bien aiſe ſans doute de voir comment la chaleur de M. *Linguet*, fait converſer un Philoſophe moraliſte par excellence, avec un Grand-Prêtre d'Athenes.

Le Théâtre repréſente la priſon de Socrate.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS, GRAND-PRESTRE.

C'EST Anitus, c'eſt moi.

SOCRATE.

Cette faveur m'honore ;
Mais je ne conçois pas comment tu daigne encore...

ANITUS.

Quitte, quitte, avec moi, cet inflexible orgueil.
Je puis ouvrir d'un mot, ou fermer ton cercueil.
Et tu vois devant toi l'arbitre de ta vie.
J'ai desiré long-temps qu'elle te fût ravie;
Je ne m'en défends pas, & tu l'as bien pu voir.
Tes fers montrent assez ma haine & mon pouvoir.
Mais des larmes d'un fils je n'ai pu me défendre;
C'est lui qui, dans ces lieux, me force de descendre.
Par foiblesse pour lui j'ai suspendu ta mort:
Pour la derniere fois il faut régler ton sort,
Et je viens pour pour cela. Parle, aime-tu la vie?

SOCRATE.

Sans doute, si je puis vivre sans infâmie.

ANITUS.

J'ai voulu seul à seul te parler aujourd'hui.
Ecoute, je veux bien devenir ton appui.
Mon cœur va te jurer une amitié de frere.
De ta fille, ce soir, je deviendrai le pere;
Et pour tant de bienfaits je n'exige de toi,
Que de vouloir agir, & penser comme moi.
Je ne me pique point de préceptes sublimes.
Je vais en peu de mots t'expliquer mes maximes,
Sans réserve, sans fard & sans obscurité,
Pour l'usage du moins, & pour l'utilité,
Tu peux leur comparer celles de ton école.
Je n'examine point, par un desir frivole,
Si ces Dieux, de tout par le Peuple adorés,
Sont, comme tu le crois, des mensonges sacrés,
Qui, nés de l'imposture & de notre faiblesse,
Ont acquis du pouvoir à force de vieillesse,
Et rendent respectable aux stupides Humains,
Le fruit de leurs erreurs, l'ouvrage de leurs mains.

Tu vois que si ces Dieux sont foibles, méprisables
Leurs Prêtres ont du moins des armes redoutables,
Et savent à propos punir les indiscrets,
Dont l'audace prétend pénétrer leurs secrets.
Mais qu'importe, après tout, si ce sont des chimeres?
Pourquoi mettre au creuset les rêves de nos peres?
Au lieu de travailler à les décréditer,
Au lieu de les combattre, il faut en profiter,
C'est là l'unique but, le triomphe du Sage.
De la triste raison l'erreur est le partage;
Et le Vulgaire aveugle en sa simplicité,
Ne connoît point de borne à sa crédulité.
Soit. Mais sans affecter un mépris inutile,
Saisissant les ressorts qui le rendent docile,
Un esprit mâle & ferme à son gré le conduit.
Il appuie avec art une erreur qui séduit;
Et bien loin d'en tirer un présage sinistre,
Il l'accrédite encor, & s'en fait le Ministre.
Pour ébranler le cœur, il éblouit les yeux;
Il monte sur l'autel, il fait parler les Dieux,
Et voit à ses genoux une foule tremblante
Puiser dans ses regards l'espoir ou l'épouvante.
C'est ainsi qu'on se fait des destins éclatans,
Qu'on gouverne le monde, & qu'au lieu....

SOCRATE.

Je t'entends.
L'ambition du Sage enfante les oracles;
Sur les autels des Dieux prodigue les miracles;
Montre au Peuple le crime adoré dans les Cieux;
Fait naître l'appareil qui frappe ici ses yeux,
Et tous ces dogmes vains qu'il ne sauroit comprendre.

ANITUS.

Il les mépriseroit, s'il pouvoit les entendre.
Vas, crois-moi, pour penser le Peuple n'est pas né,
Il faut, pour son bonheur, qu'humblement prosterné

Aux autels de ſes Dieux, ſous la main de leurs Prêtes,
Il adore, en tremblant, le pouvoir de ſes Maîtres.
Il faut que, repouſſant un deſir inſenſé,
Content du rang obſcur où le ſort l'a placé,
Fuyant de la raiſon l'inutile lumiere,
Il vive en paix des fruits qu'il arrache à la terre.
C'eſt là ſon vrai deſtin. Dans ſon obſcurité
Il eſt ce qu'il doit être, & l'a toujours été.
Mais pour lui la Nature avare de ſes flâmes,
De la regle commune exempte quelques ames;
Quelques cœurs généreux, tels que toi, tels que moi,
Deſtinés dans le monde à lui donner la loi.
Ceux-là, ſans ſe ſoumettre aux préjugés vulgaires,
Y doivent aſſervir les ames ordinaires;
Et flattant ſa faibleſſe ou ſa crédulité,
De la terre à leurs pieds fouler la liberté.
De la comparaiſon ſi ton orgueil s'offenſe,
Crois qu'il eſt entre nous bien peu de différence.
Le Philoſophe altier qui détruit les erreurs,
Le Prêtre dont la voix les ſeme dans les cœurs,
Ont les mêmes deſſeins & de pareilles vues.
Tous deux voulant régner ſur les ames émues,
Bornent également leurs deſirs & leurs vœux
A ſe faire un grand nom qui ſubſiſte après eux.
Si nos vœux ſont égaux, me diras-tu peut-être,
Les chemins, les moyens, ſont éloignés de l'être;
Et l'un ſéduit l'eſprit, l'autre veut l'éclairer.
Dans ces diſtinctions je ne veux point entrer;
Je m'arrête à l'effet, ſans pénétrer la cauſe.
Mais je vois qu'au danger ſans ſuccès l'un s'expoſe:
Qu'il vit ſouvent obſcur, & toujours malheureux;
Et que l'autre élevé dans un rang glorieux,
Favoriſé du ciel, redoutable à la terre,
Donne à ſon gré des loix à la Nature entiere.
Pouvant la gouverner, tu veux la corriger!
Mais tes efforts ſont vains, & tu peux en juger.
Quel fruit t'eſt revenu de ta ſageſſe auſtère?

Que t'a valu', dis-moi, cette vertu sévère?
Des chagrins, des affronts sans cesse renaissans,
Des ennemis nombreux, de lâches partisans,
De qui le cœur glacé par ta Philosophie,
Aux transports de mon zèle abandonne ta vie.
Mais change de conduite, & ton sort va changer.
Affermis mes honneurs, & viens les partager.
Feins que tes yeux se sont ouverts à la lumiere;
Que l'on voie une fois ton front dans la poussiere,
Et pour toi, dès l'instant, je n'ai plus de secrets,
Je vais te confier mes plus chers intérêts.
Assis près de ces Dieux que ta fierté dédaigne,
Viens posséder le temple & l'autel où je regne,
Sois Dieu toi-même, & vois les hommes effrayés
Te prodiguer leurs vœux, & tomber à tes pieds.
M'entends-tu maintenant?

SOCRATE.

Tant de gloire me flatte,
Et c'est plus qu'il n'en faut pour le faible Socrate.
Moi-même, en ce moment, tu me vois interdit.
Mais un scrupule encor arrête mon esprit:
Ce nuage d'encens offert par la faiblesse,
Etouffe-t-il la voix terrible, vengeresse,
De ces remords affreux qui déchirent un cœur,
Et suivent à grands cris le mensonge & l'erreur?

ANITUS.

Eh! quelle est cette voix que ton ame redoute?
Un Prêtre la fait taire, & tu crois qu'il l'écoute?
Vas, nous lançons la foudre, & ne la craignons pas.
Laisse-là tes remords; & libre d'embarras,
Viens avec moi puiser, au pied du Sanctuaire,
La mâle fermeté qui fait mon caractère.
Viens apprendre comment, dans un crédule esprit,
On fait naître avec art les frayeurs dont on rit;

Et, comment, sans risquer ces ressources secrètes,
On a, pour les calmer, des raisons toujours prêtes.
Au reste, il faut choisir. C'est l'unique moyen
Qui puisse satisfaire & mon cœur & le tien.
Si tu veux t'opposer encor à ma clémence,
Ne crois pas reculer plus long-temps ma vengeance.
Ou mourir dans une heure, ou venir avec moi
Prendre au pied des autels, & puis donner la loi.
C'est le dernier arrêt que ma bouche prononce:
Tu peux te décider, & j'attends ta réponse.

SOCRATE.

Je la dois en effet à la rare bonté
Qui te fait, à ce prix, mettre ma liberté.
J'ai de tes sentimens la connoissance entière;
Tu m'en as fait l'aveu simple, franc & sincère;
Ecoute donc les miens, & juge à ton tour
Si tu dois espérer de me séduire un jour.
Dans un vil attelier, lorsque dès ma jeunesse,
J'osai me dévouer à chercher la sagesse;
Et lorsqu'après vingt ans, devenu moins obscur,
Je formai le projet, dans un âge plus mûr,
De publier le fruit de mes travaux pénibles,
De rendre à la vertu tous les hommes sensibles,
J'ai vu, combien, un jour, il pourroit m'en coûter:
Je l'ai vu d'un œil ferme, & sans m'épouvanter.
De mes jours, sans regret, j'ai fait le sacrifice,
Certain que tôt ou tard, sous le nom de justice,
De toi, de tes pareils, les cris intéressés
Armeroient contre moi les Peuples insensés.
Aussi quand je t'ai vu, grossissant la tempête
Que tes brigues avoient attiré sur ma tête,
Demander mon trépas aux Sénateurs séduits,
Tu m'as plus affligé que tu ne m'as surpris.
S'il faut de la vertu que je sois la victime,
Mon unique regret, c'est qu'il t'en coûte un crime,

Et que pour m'élever à ce comble d'honneur,
Tu devienne un objet de mépris & d'horreur;
Car, ne t'y trompe pas, ces partisans dociles,
De ta haine aujourd'hui les instrumens serviles,
Ne seront pas toujours guidés par ta fureur.
Le temps viendra lever le bandeau de l'erreur.
Ils nous verront alors tous deux tels que nous sommes,
Et leurs remords tardifs perçant aux yeux des hommes,
Trahissant le secret de ton inimitié,
Leur apprendront à qui je suis sacrifié.
Puissent-ils, detestant l'effet de ta vengeance,
En devenir plus lents à juger l'innocence!
Au reste, quand des fers tu me ferois sortir,
Quand ta haine aujourd'hui pourrait se rallentir,
Cesse de te flatter, qu'abaissant mon courage,
Je puisse me résoudre à changer de langage.
Je dirais aux Mortels: Soyez doux, bienfaisants,
Du Dieu qui vous créa, montrez-vous les enfants;
En aimant les Humains, ressemblez à leur Pere.
L'amour est le lien de la Nature entiere.
Aimez-vous, souffrez-vous, même avec vos défauts
Défiez-vous sur-tout de vos prestiges faux,
De ces oracles vains qui, sur la foi des Prêtres,
Dans des monstres cruels vous présentent vos maîtres,
Et qui vous font donner la nom d'impiété
A l'amour de la paix & de la vérité.
Tels seroient mes discours. Ta haine mal éteinte
Y trouveroit encor tous les sujets de plainte
Qui forme contre moi sa base & son appui:
Je reviendrais bientôt où je suis aujourd'hui.

ANITUS.

J'ai peine à résister au courroux qui m'entraîne.
Malheureux, tu veux donc toujours braver ma haine.

SOCRATE.

Je ne la brave point, & la crains encor moins.

ANITUS.

Mais songe que tu perds le fruit de tant de soins ;
Tu mourras dans les fers avec ignominie.

SOCRATE.

Est-ce un si grand malheur que de quitter la vie ?
L'arrêt que tu prononce aujourd'hui contre moi,
La Nature demain le rendra contre toi :
Nous nous suivrons de près. Et quant à l'infâmie
Dont tu crois pour toujours ma mémoire flétrie,
Sache que d'un autre œil j'en vois l'évenement.
Je ne suis point flétri & je meurs innocent.

ANITUS.

Malgré moi tu t'obstine à courir à ta perte ;
Et quand je te retiens sur ta tombe entr'ouverte,
Rien ne peut t'ébranler, ni ces honneurs promis,
Ni la tendre amitié que te garde mon fils.

SOCRATE.

Tes honneurs ! tu peux voir combien je les mépriſe.
Pour ton fils, la vertu dont son ame est épriſe,
Me rend sensible aux pleurs que je vais lui coûter ;
Mais pour se consoler, il n'a qu'à m'imiter.

ANITUS.

Ainsi donc, renonçant au soin de ta famille,
Tu te vois, sans regret, séparé de ta fille....

SOCRATE.

Anitus, c'est assez. Ce n'est point par le tien
Que tu pourrais juger de son cœur, ni du mien.
Nous n'avons plus ici, je crois, rien à nous dire.

ANITUS, *avec fureur.*

Tu seras satisfait ; adieu, je me retire.

Malgré les beautés de cette Scéne, *Socrate* ne réuſſit pas, comme on l'a dit. Le mauvais ſuccès de tant d'ouvrages, tant en proſe qu'en vers, parut rebuter un peu M. *Linguet* de ſuivre la carriere des Lettres. : il ſembla vouloir l'abandonner. Cette diſtraction lui manquant, il ne pouvoit s'en trouver plus heureux. Il s'en livra davantage à ſa mélancolie, à ſes chagrins cuiſans. Pour connoître l'état de ſon ame oppreſſée dans cette ſituation, il faut l'entendre en parler lui-même à M. D. près de deux ans encore après.

» Vous & M. de S. dont la connoiſſance eſt encore un de vos bienfaits, (diſoit M. *Linguet*) vous m'avez rendu le ſervice le plus important qu'un homme puiſſe recevoir d'un autre. Vous m'avez guéri tous deux d'une mélancolie noire qui ſuſpendoit toutes les facultés de mon eſprit. Sans vous, je ſerois encore dans la langueur où une ſuite incroyable d'infortunes m'avoit plongé. Vos ſoins ont cicatriſé les plaies que l'injuſtice des hommes avoit faites à mon cœur. Vous m'avez appris à bien penſer de la nature humaine. Il falloit qu'un heureux hazard me conduisît près de vous, pour me réconcilier avec elle.

» Il n'y a point de jour où je ne doive me rappeler & benir cette époque. Il n'y en a point où je ne ſonge avec attendriſſement aux circonſtances qui m'ont procuré le bonheur de vous connoître. C'eſt vraiment de cet inſtant que je puis compter les années de ma vie. Juſques-là l'exiſtence n'avoit été pour moi qu'un ſupplice. Je n'étois point Patriarche comme Jacob. Je n'avois pas cent trente ans comme lui ; mais dans un pélerinage de cinq ſixiemes plus court que le ſien,

je pouvois bien dire comme lui : *Je n'ai pas encore eu un moment de tranquillité.* (a)

» J'étois né dans l'état médiocre où un homme ſage doit ſe renfermer, s'il veut être heureux. Une fortune bornée me lioit à cet état obſcur, qui ſeul cache & défend la vertu. Une famille ſans reproche, avec quelque lueur de talent, & le nom d'un pere eſtimé, m'y aſſuroit un rang honnête. Il ne tenoit qu'à moi d'y vivre ſans deſirs, dans le ſein de la paix & de la liberté. Je n'y avois à craindre ni les regrets de l'ambition trompée, ni les chaînes brillantes de l'ambition ſatisfaite.

» J'ai fait la folie de le dédaigner & de le fuir. J'ai oſé aller chercher la fortune à la ſuite des Grands. J'ai cru trouver la gloire & la conſidération dans la carriere des Lettres. Je me ſuis promis de la douceur dans le commerce de ceux qui s'appliquent à cultiver leur eſprit.

» Ces idées étoient flatteuſes, & il a fallu du tems pour m'en déſabuſer. J'ai donné les dix plus belles années de ma vie à la pourſuite de ces chimeres ; & j'ai vu qu'après bien des travaux, tout ce que je pouvois en attendre, c'étoient des ſujets de chagrins & de repentirs pour le reſte de mes jours.

» Semblable à ces oiſeaux qui vont ſe briſer la tête contre une perſpective bien imitée, j'ai rencontré une perte dans les objets des plus riantes eſpérances. Par-tout l'approche du bonheur m'a

ſéduit,

(a) *Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum*, pravi & mali. *Gén. c.* 47. ℣. 9.

ſéduit, & par-tout elle m'a trompé. J'en ai vu l'image briller un inſtant à mes yeux, & s'évanouir après m'avoir égaré, comme ces vapeurs enflammées qui voltigent au milieu d'une nuit obſcure, & conduiſent à des fondrieres dangereuſes les Voyageurs qui ont l'indiſcrétion de vouloir les joindre.

» Je n'ai que trop cherché de ces redoutables feux follets. Je ne me ſuis livré que trop longtems à leur lumiere trompeuſe. L'expérience eſt enfin venu m'éclairer ſur leur nature. Elle m'a retenu ſur les bords du précipice où ils m'entraînoient. Un effort violent m'en a éloigné pour toujours, à ce que j'eſpere. Je compte que je ne ſerai plus tenté de m'en approcher. Mais que le moment où cette illuſion s'eſt diſſipée, a été ſuivi de momens cruels! Que j'ai payé cher le bonheur de guérir d'une erreur, qui juſques là, m'avoit paru ſi douce! Sans vous, mon ami, la convaleſcence ſeroit devenue pour moi plus terrible que la maladie.

» Vous m'avez vu dans ces premiers inſtants où j'étois, pour ainſi dire, encore furieux de la liberté que je venois de recouvrer. La défiance la plus exceſſive avoit ſuccédé dans mon ame, à la ſécurité la plus imprudente. Je redoutois toutes les eſpéces d'engagemens, par ce que je n'en avois encore formé que de funeſtes. Sachant déſormais combien les idées que les hommes attachent aux mots, ſont contraires à celles qu'ils paroiſſent indiquer; je penſois avec amertume que la vertu pour le plus grand nombre, n'eſt que l'art de cacher ſes vices; qu'une franchiſe honnête eſt le plus dangereux de tous les défauts,

& une diſſimulation perfide la plus utile de toutes les qualités.

» Je voyois dans le monde, le don de l'amitié proſtitué à des ſervices intéreſſés, ou à des complaiſances infames. Je me rappelois que j'y avois entendu eſtimer, comme des marques de protection, des mépris déshonorans. Une miſantropie involontaire & trop bien juſtifiée, ſembloit déciller mes yeux. Elle me faiſoit découvrir des monſtres aux endroits mêmes où je n'appercevois auparavant que des objets agréables ou innocens. La Société n'étoit plus à ma vue, qu'un aſſemblage de tigres acharnés à ſe détruire les uns les autres; mais toujours prêts cependant à ſe réunir pour mettre en piéces quelques agneaux, que leur mauvaiſe deſtinée amenoit au milieu d'eux.

» De toutes les horreurs qui me pénétroient, celle qui me cauſoit le plus d'effroy, c'étoit la legereté des Hommes à adopter la calomnie, leur empreſſement à perſecuter un malheureux, préciſement par ce qu'il eſt dans l'infortune. Quand deux chiens ſe battent dans la rue, tous les chiens qui ſurviennent ſe précipitent ſur le plus foible. Ils ſe hâtent d'aider ſon antagoniſte à l'étrangler. On peut dire qu'il en eſt de même en général dans la Société.

» Le malheur eſt le ſignal auquel tous les Hommes ſe raſſemblent pour accabler celui d'entr'eux qui l'éprouve. Dès qu'il chancelle, on s'empreſſe de le renverſer. On ne le voit pas plutôt par terre, qu'on ſe fait un mérite de contribuer à l'égorger. On n'entend point la voix de ſon innocence, par ce qu'elle eſt étouffée par les hurlemens des

dogues qui l'assassinent. Ses plus furieux ennemis sont, pour l'ordinaire, des gens qu'il n'a jamais connus, & que le hazard conduit à la curée où on le déchire.

» La seule idée de cette lache & cruelle politique m'aigrissoit avec d'autant plus de raison, que j'en avois éprouvé les effets d'une maniere bien funeste. Je ne songeos qu'en frémissant à tout ce que j'en avois vu souffrir à d'autres, & à ce que j'en avois souffert moi-même. Mon désespoir se nourissoit de ces reflexions douloureuses, comme une coulœuvre se repaît des herbes nuisibles qui entretiennent son venin. J'en étois au point de regarder la solitude comme le plus doux de tous les asyles; la haine des Hommes comme le premier des devoirs; & la mort comme le plus desirable des remedes.

» C'est alors que j'ai connu M. de Salpervik, & vous: & de ce moment, tous mes maux ont été passés. Sa noble franchise, sa bienfaisance m'apprenoient à aimer l'humanité. Sa fermeté stoique, la vigueur de son ame échauffoient la mienne, & ranimoient mon courage. Votre douce indulgence, la candeur de votre caractere, l'agrément de votre conversation appaisoient peu à peu mon ressentiment. Ces vertus passoient de vos cœurs dans dans le mien, comme le fluide electrique pénétre les objets qui touchent au cube d'où il s'élance. Je commencois à ne plus rougir du nom d'homme, depuis que je me voyois deux amis qui en soutenoient la dignité.

» Je ne perdis pas entiérement de vue les traverses que j'avois essuyées: mais je n'en conservois que le souvenir qui les rend instructives, & même

agréables. Je me considérois comme un matelôt échapé d'un naufrage, comme un soldat revenu d'une bataille : ils repassent avec quelque plaisir dans leur esprit, les dangers dout ils se sont tirés. La mémoire qui leur en reste, en est en quelque sorte un dédommagement & la récompense. Ils se croyent payés du risque qu'ils ont couru, par l'intérêt qu'il donne à leurs récits, & par l'expérience qui en est le fruit.

» Dans le fonds, je ne dois pas plus qu'eux me plaindre de mes malheurs. Ils me seront plus avantageux que n'auroit pu l'être une prospérité soutenue. Ce sont eux qui me ramenent dans la sphere étroite à laquelle la Nature m'avoit destiné. Je leur ai l'obligation de n'être plus la dupe des apparences, & de savoir apprécier les choses autrement que par leur nom.

» J'ai vu de près toutes les Classes d'Hommes qui fertilisent par leurs travaux, ou qui désolent par leurs excès cette terre dont nous sortons un instant, pour y être tous renfermés à jamais. J'ai compris clairement, que le véritable bonheur consistoit à se rendre utile aux premiers. J'ai appris à n'avoir pas plus d'estime que d'envie pour les seconds. Je me suis convaincu que le but d'un véritable Philosophe, c'est-à-dire d'un homme sensé, devoit être de travailler à ne dépendre ni des uns ni des autres.

» Je me suis donc délivré d'une part, de ces vapeurs mélancoliques qui troubloient ma raison sans assurer mon repos, & glacoient mon cœur sans le défendre des passions. Mais de l'autre, j'ai abandonné aussi tous les projets de fortune, qui, même en se réalisant, ne valent jamais ce qu'ils

ont coûté. Je me ſuis éloigné de ce théâtre de la Littérature, où j'ai eu l'imprudence de faire quelques pas; où le rôle d'acteur produit toujours bien plus de chagrins que de gloire, plus d'humiliations que d'applaudiſſemens.

» Quant aux éſpérances de fortune, j'y ai renoncé ſans héſiter. Le ſpectacle de ce qui ſe paſſe dans le monde, le prix auquel s'y met preſque toujours l'opulence, les embaras & ſouvent les remords qui en accompagnent la poſſeſſion, les regrets qui en ſuivent néceſſairement la perte, m'ont guéri de l'envie de travailler à en acquérir. Il eſt difficile de concevoir qu'on puiſſe être jaloux d'amaſſer des tréſors, dont l'habitude rend la jouiſſance inſipide & la privation infiniment douloureuſe. (*a*)

» On a dit, il y a long-tems, que Plutus étoit aveugle. Quand la juſteſſe de cette allégorie n'auroit pas été juſtifiée par les ſiécles précédens, elle le ſeroit par celui-ci. Le Dieu des richeſſes ſemble avoir de nos jours laiſſé doubler le voile qui lui couvroit les yeux. Quand on examine de ſang froid la maniere dont il diſtribue ſes préſens, les mains à qui il les prodigue, l'uſage qu'on eſt en quelque ſorte obligé d'en faire pour en paroître digne, il eſt aiſé de retourner avec ſatisfaction à ſa médiocrité. Ce n'eſt point la philoſophie, c'eſt la raiſon qui la fait aimer. Pour en venir là, je n'ai eu ni efforts à faire, ni combat à rendre.

(*a*) Il y a beaucoup à préſumer que M. *Linguet* ne penſa pas toujours ainſi, & fut très-mal *guéri*, par ce que nous ferons remarquer dans la ſuite.

» Il n'en a pas été de même tout-à-fait de la Littérature. Depuis mon enfance, je n'ai presque point eu d'autre affaire, ni de passion plus vive. C'est une inclination fortifiee par un commerce de dix années. Aujourd'hui que la raison m'éclaire sur ses dangers, dans ce moment où elle s'apprête à briser des nœuds qui n'ont encore que trop de force, mon cœur s'effraye du coup qu'elle va lui porter «.

Avant que d'écrire ce que nous venons de lire, M. *Linguet* avoit atteint près de 28 ans, & n'avoit encore pris aucun état dans la Société. Son ancien projet d'établir une manufacture de savon fait à froid, ou de savon de suif, lui revint encore. Il en fit passer des essais à diverses fabriques de Draps & autres étoffes à dégraisser. Mais rendu à Reims, une ayeule eut assez de puissance sur son esprit pour lui faire oublier cette entreprise, & l'engager de prendre des grades dans le lieu de sa naissance où il se trouvoit avec elle. » J'ai vu de » bonne heure, a dit M. *Linguet*, que ce n'étoit » pas de ma famille que je devois attendre la for- » tune. Je crois que je m'en serois passé tout » comme de la célébrité, si les ordres impérieux » d'une ayeule ne m'avoient aprés des tentatives » assez faibles de ma part dans plus d'une carriere, » poussé vers une, où communement l'aisance » accompagne la gloire & en est le fruit.

» Je n'ai jamais estimé le métier d'*Avocat*, di- » soit plus familiérement à ses amis, M. *Linguet* » à peine reçu à Paris, & je vais le faire : c'est » qu'il faut être quelque chose dans la vie ; c'est » qu'il y faut gagner de l'argent, & qu'il vau- » droit mieux être Cuisinier riche, que Savant » pauvre & inconnu.

Cependant, pour courir cette carriere de formes plus que d'éloquence, M. *Linguet* entroit au barreau, ſans aucunes de ces études préliminaires indiſpenſables qu'on fait dans l'étude poudreuſe d'un Procureur: mais il devoit ſe repoſer ſur les talens & les ſecours de deux freres déjà conſommés dans l'eſpéce de ſcience qu'on apprend dans ces ſortes d'écoles, ou d'arênes plutôt, où les pauvres plaideurs, objet du barbouillage le plus prolixe & le plus volumineux, deviennent auſſi celui de l'eſcrime la plus adroite & la plus ruineuſe.

Peu occupé d'abord de procès & d'écritures, notre Auteur vuida ſon porte-feuille. Il donna ſes *Révolutions de l'Empire Romain*, dont il fit hommage au Marquis de Salp.. à cet ami dont les vertus *l'avoient réconcilié avec le nom d'homme*, & avec lequel il ſe brouilla dans la ſuite comme avec M. D. qui le lui avoit acquis. » Vous vous » ſouvenez bien plus que le Public, lui dit-il, de » l'imprudence qui m'a fait riſquer un volume, » il y a trois ans, ſous le titre: d'*Hiſtoire du ſiecle* » *d'Alexandre*. C'étoit chez moi le fruit de la pre- » miere effervescence de la jeuneſſe. Je m'y étois » livré à un feu plus raiſonnable peut-être que » prudent. J'avois voulu eſſayer de porter la lu- » miere, autant qu'il eſt poſſible, dans le cahos » de l'hiſtoire ancienne, ou dumoins de ne tirer » des ruines où elle eſt enſevelie, que ce qui en » vaut la peine. L'ouvrage pouvoit paroître inté- » reſſant au moins de ce côté. La nouveauté des » vues ſembloit lui donner une eſpéce de mérite. » cependant il n'a pas été accueilli. Ceux qui le » liſoient avoient la bonté d'en parler avec éloges:

» mais très peu de personnes le lisoient. Après un » moment d'une vie languissante, il est mort » sans bruit comme il étoit né, il est resté ainsi » que bien d'autres étouffé dès son berceau.

» La même avanture m'est arrivée depuis plu- » sieurs fois. Aucune de mes tentatives ne m'a » réussi. Elles m'ont attiré quelquefois des éloges » de la part de l'amitié: mais le Public n'y a pas » souscrit. J'ai hazardé des essais réitérés en plus » d'un genre; je l'avoue avec franchise: ils ne » m'ont pas mené loin. Après bien des travaux, » je me suis trouvé comme les Voyageurs qui s'é- » garent dans une forêt, précisément au point » d'où j'étois parti.

» J'ai d'abord été assez simple pour m'en éton- » ner. Vous m'avez vu un peu affligé de ce revers. » J'en cherchois inutilement la cause. L'estime » bien fondée, suivant moi, que je faisois de ces » ouvrages, & la nature de plusieurs de ceux que » je voyois réussir, ne me permettoient pas d'at- » tribuer le malheur des miens à leurs défauts. Je » m'opiniatrois à en accuser quelque raison se- » crette que je ne pouvois découvrir. Une ex- » périence réitérée plusieurs fois, m'a depuis fait » faire cette découverte dont mon amour propre » s'est peut-être trop applaudi.

» J'ai vu que dans la Littérature, & en général, » dans tous les autres Arts, il est bien plus diffi- » cile de se faire une réputation, que de la mé- » riter. J'ai vu que la patience, l'intrigue & le » bonheur y conduisoient plutôt que les talens. » Je me suis convaincu que le temple de la gloire » Littéraire ne s'ouvroit, comme les Palais des » Grands, qu'aux Hommes titrés, ou à ceux qui

» ont l'art de remplacer par des manœuvres ſe-
» crettes les titres qui leur manquent. Ces refle-
xions m'ont conſolé de mon obſcurité; mais
» auſſi elles m'ont décidé à travailler pour me
» mettre en état de n'avoir plus beſoin de con-
» ſolation. Elles m'ont engagé à quitter la Litté-
» rature, à lui préférer une profeſſion plus noble
» par le préjugé public; moins agréable, il eſt
» vrai, par les objets qu'elle embraſſe; mais cer-
» tainement plus utile par ſes fonctions. L'ou-
» vrage que je laiſſe imprimer aujourd'hui, n'eſt
» plus un retour vers une Maitreſſe avec qui j'ai
» rompu; c'eſt plutôt le gage de la rupture, &
» la preuve que je ne veux rien conſerver qui me
» la rappele.

Mais rien ne reſſemble plus aux bouderies des Amans, que ces ruptures des Auteurs. Dès qu'ils prévoient un ſourire des Muſes, ils vont au-devant d'elles & ſe réconcilient. Pour parler le langage de *Lafontaine*,

Un mot les met aux champs: demi-mot les rappele.

C'eſt ce qui arriva à M. *Linguet*: malgré le gage donné de la rupture, il renoua bientôt avec cette ancienne & prude Maitreſſe, la cruelle Littérature, dont il falloit n'obtenir l'accueil qu'à force d'intrigues & de manèges. Il fit imprimer encore une hiſtoire politique de la V. & de ſes ravages, ſous le titre de la *Cacomonade*, par le Docteur *Panglos*: mais le ſort attaché juſques là à toutes les productions de notre Auteur, ne manqua pas encore à ce badinage quoique ſous le couvert du fameux Docteur Allemand.

M. *Linguet* n'étoit pas plus heureux au Barreau, que dans la Littérature. » Je croyois, disoit-il, » en quittant cette derniere Maitresse, & m'at- » tachant de bonne foi & sans réserve au Palais, » avoir donné le change à mon étoile. Je me flat- » tois de m'être soustrait au destin persécuteur qui, » depuis le commencement de ma vie, a jetté sur » toutes mes démarches, bien plus d'épines que » de roses, & fait naître des occasions d'amer- » tume pour moi, par-tout où d'autres en trou- » vereient de fortune & de plaisir. Je m'étois » bien trompé. Mon travail, mon désintéresse- » ment, le peu de talents dont on veut bien me » gratifier, tout cela ne me sert de rien, & mes » Mémoires & autres productions du Palais, ne » sont pas plus heureuses que mes Livres. (*a*) C'étoit en 1766, que M. L. s'exprimoit ainsi.

(*a*) On observera peut-être, que ceci est contraire à ce que dit M. L. de lui-même, dans ses *Annales*, par ce passage : » mes *premiers essais* n'ont été que trop heu- » reux : l'excès du travail supléant à l'économie de la » reconnoissance, puisant dans la Littérature ce que » l'ingratitude me déroboit souvent au Palais, & voyant » s'ouvrir devant moi une carriere qui sembloit me » promettre des fruits solides, je me suis d'abord oc- » cupé du présent plus que de l'avenir : aimant la re- » traite, & ne me trouvant en général bien que chez » moi, j'ai tenu presque *dès le commencement*, une mai- » son sans faste, mais décente. » Il est possible de con- cilier ces deux contradictoires, en supposant que M. L. ne met gueres ses premiers essais au Bareau, qu'à l'affaire de M. le D. d'A.; mais plusieurs années au- paravant, il avoit fait des Mémoires imprimés, qui n'étoient point remarqués.

Il venoit de se charger de la malheureuse & trop célèbre affaire du Chevalier *De la Barre*, qui lui étoit connu personnellement; qu'il avoit vu dans sa prison à Abbeville, & qui le chargea, par écrit, quand il n'y eut plus de ressource pour le sauver, du soin de justifier au moins sa mémoire: affaire dans laquelle il avoit vu le fils de son ami, M. D. impliqué mal-à-propos pour une chanson de table. » J'ai essuyé, se plaignoit-il, tous les déboires, » tous les désagrémens imaginables; on m'a lié les » mains; on m'a fermé la bouche; on ne m'a pas » permis de publier la moindre chose pour leur » justification. Il a fallu substituer aux écrits im- » primés qui auroient tout d'un coup instruit & » désabusé le Public, des démarches, des sollici- » tations, des remontrances manuscrites, qui » m'ont coûté cent fois plus de peines, & qui » n'ont produit aucun effet. » Cela étoit vrai. *De la Barre* étoit mort en Héros; mais M. L. qui l'auroit probablement sauvé par la publicité à tems de ses Mémoires imprimés, eut dumoins la douce satisfaction de voir le Public jetter un cri éclatant de vengeance dès qu'ils parurent. Ils furent encore utiles aux Jeunes-Gens qui, ayant été décrétés comme le Chevalier, furent cependant renvoyés absous purement & simplement.

A ces chagrins qui intéressoient ses amis, il en joignoit de personnels, qui ne regardoient que lui. » Mon petit début au Palais, écrivoit-il, m'a » fait des ennemis plus acharnés cent fois, que je » n'en aurois pu craindre dans la Littérature. Au » moins, les Sectateurs de Livres ne se disputent que » de la gloire; mais les Ecrivailleurs de rôles se

» disputent de la gloire & de l'argent: & en » conséquence, la jalousie, la calomnie, la bas- » sesse, tout ce qu'il y a d'aviliſſant, se retrouve » dans leur Corps. Je l'éprouve dès à présent, » que je n'ai pas encore seulement jetté un petit » rayon dans le Palais: que sera-ce si jamais j'ai » le bonheur ou le malheur de me voir placé par- » mi les vers luisans qui rampent dans ce pays là? » Je ne sais ce qu'il en adviendra; mais il est sûr » que ma robbe ne tient à rien, & qu'un dégré » de plus dans ma mauvaise humeur, me rendroit » à mon ancien état de *Cosmopolite*, qui est le » seul où je n'aie essuyé que de petits chagrins, » quoique j'en aie toujours essuyé quelques-uns, » pour obéir à ma destinée. »

Quand on a vu ceux que notre Auteur essuyoit à Abbevile, où il n'étoit que *Cosmopolité*, on a peine à se figurer que M. L. Avocat au Parlement de Paris, ayant écrit la *Théorie des Loix*, c'est-à dire, le plus bel ouvrage qui soit sorti de la plume de cet Auteur, pût encore en éprouver de plus grands.

Le calme & la satisfaction succéderent pourtant l'annnée suivante, à ces inquietudes. Pour oublier entiérement la rupture qu'il avoit faite publiquement avec cette cruelle Littérature, qui lui avoit jusque-là refusé assez constament ses faveurs, il publia l'*Histoire impartiale des Jesuites*, ouvrage qui ne satisfit ni les Jesuites, ni les Ordres Monastiques, ni les Magistrats, & qui fut lacéré par le boureau, & lû avec assez d'avidité par le Public; ouvrage qu'il dédia au Roi de Prusse, par une épitre en vers d'un ton leger & digne de *Voltaire*, à quelques égards. Mais le

Monarque se montra indifférent à cet hommage.

Au Barreau, M. *Linguet* commencoit à s'apercevoir qu'avec sa maniere de voir & d'écrire, les affaires lui devenoient personnelles, & que la haîne a plus de vivacité que la reconnoissance.

En Littérature, attaqué par l'Abbé de *la Bleterie*, sur ce qu'il avoit dit de plusieurs Empereurs Romains, dans ses *Révolutions de l'Empire*, & du despotisme oriental, dans sa *Theorie des Loix*, il devenoit méchant en lui répondant, & paroissoit se décider à ne plus faire de grace à aucun des ennemis qu'il rencontreroit sur son chemin.

Les Libraires de Paris, quoiqu'ils n'eussent pas mis peut-être à ses ouvrages le prix qu'il croyoit leur convenir, n'étoient cependant pas les ennemis de M. L. Mais il les traita comme tels dans ses Mémoires pour *Luneau de Boisgermain*, Il est vrai que les Gens de Lettres le lui pardonnerent volontiers, & lui furent même gré de l'avilissement où il prétendoit réduire des Gens qu'ils accusoient d'être leurs tyrans, & qui ne devoient être que leurs ouvriers & leurs Colporteurs, disoient-ils. Ce n'étoit pas sans doute aux *Gesner*, aux *Richardson*, &c. que ce discours auroit convenu.

M. *Linguet* donna cette même année, le *Théâtre Espagnol*, en 4 vol., dont il tira 50 Louis, & en cela il fut plus heureux qu'il ne l'avoit encore été. Il fit voir dans une Préface qui précede ce Livre, que ses vues sur le Théâtre en général, étoient saines & approfondies, ce qu'on avoit déja remarqué dans la Préface du *Socrate*. Il concilioit ainsi la Littérature & le Barreau par ses Ouvrages.

Vint enfin la célebre affaire de M. le Duc d'A... en 1771, dont il se chargea contre le vœu de ses amis, & qui commença la premiere à faire éclater sa réputation & ses talents comme Avocat, Elle indisposa d'abord contre lui le Public, & fit naître plusieurs Epigrammes sanglantes, telle celle-ci:

Linguet loua jadis, & Tibere & Néron.
Calomnia Trajan, Titus & Marc-Aurelle,
Cet infâme aujourd'hui, dans un affreux libelle,
Noircit la Chalotais, & blanchit d'A....

Mais notre Avocat voulut établir d'abord par des Extraits de ses Ouvrages qu'il fit imprimer, qu'il n'avoit loué ni *Tibere* ni *Néron*; qu'en disculpant ces tyrans de quelques forfaits imputés, il leur en restoit encore assez, dont ils étoient coupables, pour qu'on dût regarder ces Princes comme détestables, & que lui-même les avoit ainsi vus & nommés: à l'égard de M. le Duc d'A... il montra dans ses *Observations* définitives sur l'Imprimé intitulé: *Réponse des Etats de Bretagne*, Ouvrage que les circonstances de la cessation générale de son Ordre lui firent écrire comme Homme de Lettres, & non comme Avocat, il montra, dis-je: » que le Commandant de Bretagne accusé, » avoit respecté les privileges de la Bretagne avec » plus de scrupule qu'aucun de ses prédécesseurs; » qu'il avoit trouvé le secret difficile de concilier » les intérêts du Prince avec ceux des Peuples, & » la contribution indispensable aux besoins de » l'Etat, avec le soulagement des Particuliers; » qu'il avoit fixé sur les côtes de la Bretagne, la » victoire qui abandonnoit les Armes Françaises

» par-tout ailleurs, & avoit par-là donné lieu aux
» Bretons d'applaudir à des triomphes, tandis que
» tout le reſte du Royaume pleuroit ſur des déſaſ-
» tres; qu'il avoit rétabli ſans frais les communi-
» cations entre les Villes, & multiplié les débou-
» bouchés du commerce par la multiplication des
» chemins, ſans manquer aux égards dûs à l'indi-
» gence, dont il falloit employer les bras pour
» s'ouvrir ces ſortes de richeſſes; qu'il avoit maî-
» triſé la mer, en réparant preſque tous les ports
» de Bretagne, dégradés par impuiſſance, ou par
» inattention; des rivieres, en augmentant, par
» des travaux auſſi ſimples que ſolides, leur pro-
» fondeur, & par conſéquent leur utilité; les
» ſables même de l'Océan, en leur arrachant de
» vaſtes terreins qu'ils avoient déja ſubmergés, &
» une Ville entiere (Saint-Paul-de-Léon) qu'ils
» menaçoient d'enſévelir bientôt; qu'en négociant
» & faiſant réuſſir l'acquiſition des Contrôles, dé-
» formais réunis au Domaine de la Province, il
» avoit fait ſuccéder en Bretagne une régie douce
» & juſte, à une perception que l'on accuſoit d'être
» abuſive & tyrannique : opération doublement
» avantageuſe, en ce qu'elle avoit procuré d'une
» part, du ſoulagement aux Particuliers, & de
» l'autre un profit certain aux Etats; qu'il avoit
» ſacrifié les prérogatives de ſa place pour aug-
» menter celles des Etats, & ſes revenus, pour
» prévenir la diminution des leurs; qu'il avoit fa-
» voriſé l'embelliſſement des Villes, en rémédiant
» à la diſſipation de leur patrimoine; qu'il avoit
» fait tout ce qu'il falloit, ſinon pour relever en-
» tièrement le crédit public (ce qu'aſſurément les
» circonſtances ne permettoient pas) du moins

» pour en empêcher la chûte totale ; qu'il n'avoit » armé contre lui, que les ennemis de l'Ordre & » des Loix ; qu'il avoit mérité l'approbation du » Souverain, des Miniſtres, & de tous ceux des » Sujets que la haine n'a point aveuglés, que le » fanatiſme d'un parti qui les jouoit, n'avoit point » entraînés.....

Ainſi répondoit M. L. avec chaleur, aux Etats de Bretagne qui avoient fait brûler ſon premier Mémoire, le 14 Août 1770. Mais bientôt cet Homme, dont l'amour propre étoit déja ſi châtouilleux, crut avoir à ſe plaindre de l'illuſtre Client qu'il avoit ſi éloquemment défendu. Ce ſecret gardé avec effort, pendant deux ans, dans ſon cœur, avoit un peu tranſpiré. Il éclata enfin publiquement ; & le Public vit avec peine, que les répétitions d'un Avocat auſſi célebre euſſent pour objet un intérêt pécuniaire réclamé. La diſcipline de l'Ordre des Avocats en France, l'honneur de leur état, ne permettent pas qu'ils forment de demande à ce ſujet contre leurs Clients, *même avec raiſon*, ni qu'ils les menacent avec audace & hauteur d'une pourſuite judiciaire, *quelque légitime qu'elle pût être*. Mais M. L. ne croyoit pas devoir reſpecter cet honneur qu'il traitoit de chimérique ou de puſillanime ; & par ce premier pas, il commença de s'aliéner aſſez ouvertement le cœur de ſes Confreres que ſa maniere d'écrire & de plaider indiſpoſoit déja, parce qu'ils prétendoient qu'elle manquoit rarement de les perſonnaliſer.

Sorti victorieux, au Barreau, d'un combat auſſi célebre que cette affaire de M. le Duc d'A.... ; devenu l'objet des regards de la Nation entiere,

il

il crut pouvoir trancher un peu plus en maître au Palais & dans la Littérature. Il donna cette Consultation remarquable pour un mari, dont la femme s'est remariée en pays Protestant, & qui demande s'il peut se remarier de même en France. On crut assez volontiers que, comme M. *Linguet* datoit cette Consultation singuliere de *Luciennes*, il avoit voulu, par cette Cause fictive, amuser sa retraite à la campagne pendant le silence de la Cour. Quoi qu'il en soit, cette Consultation n'en est pas moins un des ouvrages des plus importans & des plus piquans, qui aient été faits pour le Barreau, & nul Auteur ne plaida mieux en faveur du divorce; mais on put le soupçonner d'avoir connu un ouvrage récent sur ce sujet, intitulé: *Cri d'une honnête femme qui réclame le divorce*, & d'en avoir profité.

Presque en même temps, il publioit un Mémoire pour le Capitaine d'un vaisseau Espagnol, contre les Fermiers généraux, qui leur annonçoit qu'ils alloient trouver en lui un autre *Darigrand*, (*a*) même un adversaire plus courageux & plus implacable. Il décrivoit ainsi dans ce Mémoire, les différents Ordres de la Ferme.

» Dans la Hiérarchie fiscale de la Ferme, les » fonctions sont différentes & les rôles artiste- » ment distribués. On ne parle pas ici des Chefs » qui donnent de loin le mouvement à toute la » machine, & dont l'unique occupation est de » faire couler vers leur voluptueuse résidence, les

(*a*) Avocat célèbre, Auteur de l'*Anti-financier*.

» contributions que ces armées innombrables lé-
» vent sans cesse à leur profit, dans toutes les
» parties du Royaume. Il n'est question que des
» Subalternes qui supportent seuls la fatigue & le
» danger des expéditions, & dont on a soin d'en-
» tretenir l'ardeur, en leur abandonnant une pe-
» tite portion du butin, quand les prises sont avan-
» tageuses. Il y a des *Directeurs*, qui imitent tant
» qu'ils peuvent la dignité immobile & lucrative
» de leurs Maîtres. Il y a des Chefs de bande, qui
» s'approprient les dénominations honorables de
» *Capitaines généraux*, &c. Il y a enfin les sim-
» ples Milices, connues sous le nom de *Gardes*,
» de *Commis*, *d'Employés*, qui se permettent
» trop souvent les plus frauduleuses manœuvres,
» sous prétexte d'empêcher la fraude, & des vio-
» lences continuelles, pour prévenir, disent-ils,
» la rébellion.

» Mais ce n'est pas assez d'avoir des meutes pour
» forcer la proie, & des piqueurs pour les gouver-
» ner: les Instituteurs de la regie ont poussé plus
» loin leur prévoyance & leur sagacité: on n'a pas
» toujours du gibier à suivre. Ils ont établi dans
» chaque département une espèce d'emploi, à la
» faveur duquel ils sont sûrs de n'en jamais man-
» quer. Il consiste à faire naître la contrebande à
» propos, à créer la fraude quand elle n'existe pas,
» & à préparer ainsi une prise factice, mais réelle
» aux Employés, quand la sagesse ou la timidité
» des Négocians les réduit à une trop longue inac-
» tion; c'est ce qu'on appelle dans l'argot de la
» Ferme des *Affidés*. Ce sont des hommes qui se
» chargent de battre les frontieres ou les côtes du
» Royaume; ils vont s'aboucher avec les proprié-

» taires des marchandiſes ; ils feignent d'en vouloir » acheter ; ils en achetent : ils jouent préciſément » le rôle de ces animaux dégradés par l'éducation, » qui trahiſſent leur propre eſpèce en faveur de » ſes tyrans. Les Négocians trop ardens, qui ſe » ſe laiſſent ſéduire à leurs invitations, ſont ame- » nés peu à peu dans le filet du chaſſeur. On le » baiſſe à propos ; l'oiſeau privé recouvre bientôt » ſa liberté pour recommencer ſes trahiſons, & » les Etrangers captifs déplorent en vain l'impru- » prudence qui les a perdus «. On a rapporté ce morceau un peu long, pour faire voir quelles étoient les couleurs avec leſquelles M. L. ſe propoſoit de faire ſes Plaidoyers contre la Ferme.

Nous ne ſuivrons pas M. *Linguet* dans toutes ſes affaires de Palais ; Avocat de la Dame de Bombelles contre ſon mari, & du Prince de Ligne contre l'Abbaye de Corbie, &c. On n'ignore pas comment il ſavoit toujours traiter en grand les affaires particulieres qui ſe préſentoient à lui, & les produiſoit comme des objets dignes de l'attention du Légiſlateur. Dans ſon premier Mémoire en faveur du Charpentier de Landau, il en concluoit la néceſſité d'établir une Loi générale pour permettre le divorce en certains cas, & légitimer de ſecondes nôces. Dans celui pour Madame de Bombelles, il appuyoit ſur l'importance dont il ſeroit de reconnoître dans le Royaume, la validité des mariages des Proteſtants faits ſuivant leur rite ; & il terminoit ainſi celui pour le Prince de Ligne : » Il ſemble qu'il ſeroit avantageux pour » toutes les Puiſſances, d'établir réſpectivement » entre les Cours de leurs Etats, une correſpon- » dance réciproque. Cette correſpondance réci-

» proque, cette communication mutuelle, qui » serviroit de sauve-garde à la Justice, ôteroit à » la chicane une de ses ressources. Quand un Fran- » çais a été condamné en Flandre, pour des ob- » jets qui sont du ressort des Tribunaux Flamans, » pourquoi faut-il qu'il trouve dans sa Patrie un » asyle, qui lui seroit refusé si la Sentence éma- » noit des Juges nationaux ?

» La politique éclairée travaille aujourd'hui à » abolir d'un bout de l'Europe à l'autre, ce pri- » vilege absurde & barbare, cet épouventail des » Etrangers, ce moyen de les voler sans scrupule, » si long-tems connu sous le nom de droit d'*Au-* » *baine*. Sans doute elle fera sentir aussi aux Sou- » verains, que bien loin qu'il leur soit utile & » honorable de nourrir, d'apuyer de leur nom & » de leur pouvoir, cette jalousie entre les Tri- » bunaux qui les representent, il est de leur gran- » deur & de leur intérêt commun d'en effacer » jusqu'à la moindre trace. C'est trop souvent la » mauvaise foi qu'ils protégent, en croyant ne » défendre que la franchise de leurs couronnes. Il y auroit peut-être lieu de combattre ces ré- flexions : puisque si on ôtoit au crime son refuge sur la terre, par un semblable accord, on ôte- roit aussi à la vertu & à l'innocence opprimée sous son nom, leur derniere ressource, leur asyle. Où se seroient donc réfugié les *Calas*, les *Syrven*, *J. J. Rousseau*, & tant d'autres malheureux con- damnés par des Tribunaux, si tous les Souverains avoient ainsi que le conseille M. L. cimenté une alliance si redoutable entre toutes leurs Cours de Justice respectives ? Etoit-ce à M. L. à former un pareil vœu ?

Mais il généraliſoit tout, comme on voit, & cette méthode ſembloit être inconnue avant lui. Ainſi encore dans l'affaire de la Ducheſſe d'*Olonne*, contre le Comte *Oroucke*, attaqué perſonnellement comme coupable de diffamation, il développoit devant ſes Juges avec beaucoup d'éloquence, le tableau d'un véritable Avocat. » Meſſieurs, rien de plus honorable, mais en même tems rien de plus délicat, de plus pénible que nos fonctions. Adverſaires nés de l'injuſtice, ennemis forcés de la fraude, obligés par état à la ſuivre, à la démaſquer, il eſt impoſſible qu'en rempliſſant nos devoirs, nous n'excitions pas quelquefois les plaintes des parties que notre zele importune. La reconnoiſſance qu'il excite d'une part, n'eſt que trop ſouvent rachetée par la haîne à la quelle il nous expoſe de l'autre; & ſi nous n'écoutions que nos intérêts, les moment où nous avons le plus beſoin de vigueur, ſont préciſément ceux où nous montrerions avec plus de molleſſe. C'eſt pour ſoutenir notre courage dans ces occaſions périlleuſes, que chez tous les Peuples, on a mis dans notre profeſſion, à côté du danger, la gloire qui le compenſe, & la liberté qui en efface l'idée «.

» La gloire eſt dûe à tout Citoyen vertueux qui conſacre ſa vie à l'utilité de ſes Compatriotes; la liberté eſt inſéparable d'un état qui ſans cela n'auroit point d'objet, ou plutôt en auroit un tout contraire à ſon inſtitution. Sans la liberté, au lieu d'être les appuis de la vérité, nous ne ſerions bientôt plus que les miniſtres du menſonge. Sans la liberté, les mains à qui l'indépendance qui nous caractériſe aſſure le droit de protéger l'in-

nocence opprimée, n'auroient plus d'autre privilege que de devenir les instrumens de son oppression «.

» Ce sont cependant, Messieurs, ces deux grands mobiles de la profession d'Avocat, que l'on attaque ici &c.

M. *Linguet* se défendoit au Palais, contre des accusations personnelles; il avoit aussi à repousser dans la Littérature, quelques sorties que sa *Théorie des Loix* & ses autres ouvrages occasionnoient. Le *Mercure* étoit assez communément le champ de bataille qu'on choisissoit pour lui décocher ces traits. Il prit le parti d'écrire directement au Libraire *Lacombe*, rédacteur dans le tems, ou seulement entrepreneur de ce Journal, une lettre dont la tournure singuliere est propre à faire sortir de plus en plus le caractere de M. L. Il lui disoit: » Savez-vous que si jamais l'humeur me prenoit, je pourois vous donner un coin à côté de M. de *Lableterie*. Je suis l'homme du monde le plus paisible. Je ne veux de mal à personne. Je n'en fais à personne; mais quoique indulgent par caractère, je deviens vindicatif par raison. Je m'appercois qu'on n'est ménagé dans le monde, qu'autant qu'on y paroît méchant. La Littérature à cet égard est un monde très perfectionné. Ainsi je n'attaquerai jamais le premier: mais *j'ai juré de ne me laisser jamais attaquer impunément*. Je tiendrai ma parole, & vous serez bientôt le maître d'en faire l'expérience «.

» Il paroîtra de moi à la Saint-Martin, (*a*)

(*a*) L'Histoire du *Siecle d'Alexandre*, le *Traité des Canaux navigables*, & l'*Aveu sincere*.

trois ouvrages intéreſſans au moins par leur objet. Je le répete, je n'exige pas que vous les louiez; je n'en ai pas beſoin; critiquez-les, je ſerai le premier à y applaudir, ſi c'eſt avec raiſon: mais parlez-en décemment, ſi vous en parlez, ou bien je ferai ce que vous m'avez conſeillé au ſujet du Bonhomme qui a ſi vilainement ſouillé *Tacite*, de nos jours en y touchant. Je relirai mon *Voltaire*, pour y apprendre comment il faut traiter un Journaliſte qui s'oublie. &c,

Avec un pareil ſerment de *ne ſe laiſſer jamais attaquer impunément*, il étoit fort à craindre que M. *Linguet* eût à ſe défendre ſouvent. Cette menace n'empêcha pas que les trois Ouvrages en queſtion, ne fuſſent annoncés dans les *Mercures* ſuivans, avec des éloges, mais auſſi avec des reſtrictions, des ſilences, des critiques qui lui déplurent. Le Libraire *Lacombe*, à qui il porta ſes plaintes de nouveau, rejetta le tout ſur le Faiſeur d'extraits, qui ſe trouva être M. *Delaharpe*. Celui-ci, compromis, crut devoir écrire à ſon tour à M. L., & déſavoua l'extrait des *Canaux navigables*. Cette correſpondance entre deux Hommes de Lettres très-connus, fait époque dans la vie de M. L. & mérite d'autant mieux d'être conſervée, qu'elle eſt devenue entr'eux la pomme de diſcorde qui les a diviſés. Voici ce qu'écrivoit M. *Delaharpe*.

» Monſieur, j'ai appris que vous m'imputiez un extrait des *Canaux navigables*, inſéré dans le *Mercure*, & que vous m'en ſaviez très-mauvais gré. Je n'examine point ſi vous avez à vous plaindre de l'extrait; mais pour vous plaindre de moi, vous auriez dû, ce me ſemble, être sûr que j'en

étois l'Auteur. Je ne le suis point, Monsieur; ce n'est pas ainsi que je l'aurois fait. Je n'aurois point parlé si légèrement d'un Ouvrage dont l'objet est important. Je n'en sais pas assez pour juger vos projets; mais je vois qu'ils sont dictés par le zèle du bien public, & que plusieurs morceaux de votre Ouvrage sont écrits avec force & chaleur: qualités qu'on retrouve dans tout ce que vous avez écrit. Telle est ma maniere de penser. Je vous en dirois davantage, si j'étois lié avec vous; mais soyez sûr que, quoique je pense très-différemment de vous sur beaucoup d'objets, je n'en ai pas moins, de vos talens, l'idée qu'on en doit avoir.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

» *P. S.* Si vous vouliez m'adresser ceux de vos Ouvrages dont vous souhaitez qu'on parle avec quelque détail, je tâcherai *d'en faire un extrait convenable que je mettrai sous vos yeux, avant de l'imprimer.* C'est ainsi que j'aime à agir avec les personnes qui ont un mérite assez distingué pour aimer la critique honnête & motivée. Je vous renverrai les Ouvrages, après en avoir rendu compte «.

M. *Linguet* ne manqua pas de faire la réponse suivante:

» Je profite, Monsieur, de l'offre pleine d'honnêteté que vous avez bien voulu me faire. Je publie un Ouvrage nouveau: en voici un exemplaire que je vous prie d'accepter, non pas pour me le rendre, comme vous m'annoncez que c'étoit votre dessein; mais pour le garder, si vous trouvez, après l'avoir lu, qu'il en vaille la peine. Vous n'en ferez pas moins libre dans le compte que vous en devez rendre. Je n'ai jamais exigé de per-

ſonne, pas même de mes meilleurs amis, autre choſe qu'une juſtice honnête. Je ne demande pas des complimens, mais des égards, & j'oſe croire que tous les Gens de Lettres s'en doivent de réciproques. Si cette maxime étoit auſſi généralement adoptée qu'elle devroit l'être, ſur-tout par les Journaliſtes, on verroit moins de fadeur dans les louanges, & moins d'aigreur dans les critiques.

» Diſpenſez-vous, je vous prie, de me rien faire paſſer ſous les yeux, du compte que vous devez rendre de mon Ouvrage, comme vous avez la bonté de me l'offrir. Ce ſeroit doubler votre travail, ſans qu'il m'en revînt aucune utilité, parce qu'aſſurément je ne prendrois pas la liberté d'avoir ſeulement un avis dans une matière auſſi délicate. Si vous me demandez comment je ſouhaite d'être traité, je vous répondrai; non pas comme *Porus*, en *Roi*, mais en homme qui s'eſtime aſſez pour s'applaudir d'être jugé par vous, & qui vous connoît trop de mérite pour craindre que vous ne le mettiez pas à ſa place ».

Il écrivit à *Lacombe* cette autre réponſe, dans laquelle il ſe développe davantage, & ſe peint mieux encore.

» C'eſt une plaiſanterie très-indécente & très-déplacée de votre part, que de dire que vous avez retranché la critique de l'extrait des *Canaux*, de peur de me déplaire. S'il eſt vrai que vous ayez fait ce retranchement, c'eſt que vous avez ſenti que l'addition étoit inutile.... Vous voulez faire aller votre *Mercure*; vous êtes bien aiſe d'en retirer votre argent, ou plutôt celui de la ſinguliere Société dont vous êtes le prête-nom : à la bonne-heure; je ne m'y oppoſe pas, je ne m'en embar-

raſſe guère... Vous voyez, M. combien je ſuis franc & décidé : c'eſt-là mon caractère ; je n'ai jamais fait ma cour à perſonne, je ne la ferai jamais. J'aurois peut-être déja une réputation, je le ſais, ſi j'avois pu me plier aux courbettes trop communes, trop néceſſaires à quiconque veut faire ſon chemin dans le pays de la gloire, comme dans celui de la fortune ; mais je dédaigne celle-ci, & je ne veux de l'autre que dans toute ſa pureté : auſſi n'ai-je jamais adopté aucun des manèges capables de la ſouiller. C'eſt par cette raiſon que je n'accepte pas le parti que vous me propoſez de *fournir moi-même les extraits des Ouvrages que je pourrai publier dans la ſuite.* Il y auroit bien du malheur, ſans doute, ſi j'en étois mécontent après les avoir faits ; mais je vous remercie de la bonne volonté, & je vous prie de permettre que je n'en profite pas. Je n'ignore pas combien cette ruſe eſt uſitée aujourd'hui. Je ſais très-bien que les éloges des Ouvrages médiocres, & même quelquefois ceux des bons qui ſe trouvent dans les Journaux, ſont les fruits de la pareſſe intéreſſée des Journaliſtes, & de l'amour propre peu délicat des Ecrivains. J'en ſuis fâché pour ceux-ci ; mais je ne me crois pas obligé de les imiter. J'aurois trop à rougir d'un ſuccès ainſi motivé, & je ne me pardonnerois jamais une réputation fondée ſur les panégyriques que j'aurois faits de moi-même. Non, M. je donnerai toute ma vie l'exemple, peu ſuivi, mais ſatisfaiſant, d'une fierté indépendante. Je n'ai point encore dû de ſuccès à des manœuvres, & je ne veux jamais réuſſir par cette voie. Avec de pareils principes, je ſens que je n'ai rien à attendre de la génération actuelle

des Journaliſtes, peut-être même du Public; mais la juſtice que la ſuivante me rendra, en ſera plus pure, & je ſuis aſſez jeune pour eſpérer d'en jouir. En attendant, je travaillerai bien plus à mériter des éloges, qu'à m'en donner «.

Toutes ces lettres chaudes de M. *Linguet*, loin de le réconcilier avec ceux à qui il les avoit adreſſées, ne firent que les aigrir davantage. M. de *Laharpe* ne crut plus devoir les ménagemens dont il avoit uſé précédemment, & ayant le mois d'Octobre ſuivant, à rendre compte d'un de ces nouveaux ouvrages que l'Auteur lui avoit annoncé, il le fit de maniere à l'indiſpoſer tout-à-fait; car il entreprit à cette occaſion, de paſſer rapidement en revue tous les ouvrages précédents de M. L. & de tourner en ridicule toutes les opinions ſingulieres qu'ils contenoient. M. L. ne ſe plaignit plus à *Lacombe*, de ce piquant extrait; mais il s'adreſſa à un homme de conſidération, qui avoit de l'amitié pour lui, & du pouvoir ſur le Libraire. Ce dernier fit paſſer cette réponſe à la plainte :

» J'ai réſiſté à cette critique qui vous fâche; mais on a prétendu que je ne pouvois l'arrêter, & que je ſerois obligé de rendre publique, dans mon Journal, la vengeance des Gens de Lettres, qui étoient cruellement traités dans la terrible diatribe de M. *Linguet*, contre M. de *Monteſquieu*, contre M. de *Saint-Lambert*, contre M. *Dupont*, & l'Abbé *Baudeau*, contre les *Journaliſtes* &c. M. de *Laharpe* a pris leur défenſe; il avoue publiquement ſon attaque, & s'il ne s'eſt pas nommé, c'eſt qu'il n'a pas cru qu'on pût le méconnoître. Au reſte, il prend ſur ſon compte tout ce qui a

été imprimé, & tout ce qui sera répondu à son extrait, &c.

Pour lors, M. de *Laharpe* étant montré à découvert par son Libraire, devint l'objet de la réponse directe que M. L. fit imprimer dans sa brochure intitulée: *Réponse aux Docteurs modernes*, ouvrage dans lequel il se proposa de réfuter vivement tous ses aggresseurs à la fois, & particuliérement les *Economistes*, qui l'avoient souvent maltraité dans leurs *Ephemerides*, & dont il voulut par ce rude coup de pied, renverser subitement les systêmes sur le bled & la farine. Cet Ouvrage polémique est remarquable comme tous les Ouvrages de notre Auteur, d'abord par sa chaleur & peut-être ici son emportement. C'est vraiment là que, pour parler son langage, il se montre un *Brutus littéraire*, renversant tout sans ménagement. C'est dans ce Livre, qu'il montre aussi, pour la premiere fois, son opinion sur le pain, dont il conteste la qualité bienfaisante & rabaisse l'utilité; ce qui a fait dire de lui, par l'Auteur d'une petite brochure, que tout ce qui résultoit des discussions de l'Auteur sur ce sujet, c'est *qu'il n'aimoit pas le pain dur*, parce qu'il convient un peu plus bas, que tendre & frais, il offre une saveur agréable. Cette opinion qui fait regarder par M. L. le pain comme une drogue malfaisante, a été suffisament réfutée par M. *Tissot* quoiqu'il reste vrai de dire avec M. L. que le pain ne nourit pas la vingtieme partie des habitans de la terre.

Il fit aussi dans ce Livre, une sortie qui parut plus nouvelle, plus étrange encore, contre M. d'*Alembeat*, à qui il contestoit la supériorité de

ſes talens, même comme Géomêtre. Voici ce qu'il écrivoit :

» Vous connoiſſez M. d'*Alembert*. Il eſt vénéré dans toute l'*Europe*, pour ſon profond ſavoir en *François*, en *Latin*, & ſur-tout en *Géométrie*. Il eſt de toutes les *Académies*. Les Souverains ſe ſont diſputé l'honneur de le penſionner. C'eſt un nouvel *Archimede*, un guide aſſuré dans l'étude des *Sciences exactes*. Il a de plus le mérite de tenir par l'alliance à l'*Evangile Economique*. Il eſt un des Génies bienfaiſans, qui ont couvé l'œuf myſtérieux de l'*Encyclopedie*, duquel vous êtes tous éclos avec tant de ſuccès, pour la gloire & le bonheur de l'humanité. Si on venoit dire au Public, que ce célébre M. *D*. ainſi remparré de ſa réputation & de ſes trophées, écrit ſans goût en *François*, qu'il rend très mal le *Latin*, & qu'il a fait des fautes énormes quand il a voulu parler des élémens de la *Géométrie*; quels cris s'éleveroient tout d'un coup contre un pareil blaſphême? Quant au *François*, au *goût* & au *Latin*, on trouveroit peut-être encore quelques approbateurs, qui conviendroient tout-bas du principe; mais en *Géometrie*, en *Mathématiques*, conteſter à M. *D*.. la ſupériorité, c'eſt le plus abſurde, le plus révoltant *paradoxe* que l'on ait jamais hazardé. J'en conviens: mais ayez la patience de parcourir un certain cinquieme Volume compoſé, comme les quatre précédens, de beaucoup de petits ouvrages iſolés, détachés les uns des autres, & qui n'ont pas dû donner grande peine à leur Auteur. Allez juſqu'à la page 205, au commencement d'un Traité intitulé: *Eclairciſſemens ſur les élémens de Philoſophie*; trois mots qui impoſoient

à l'Auteur une obligatson plus ſtricte d'être clair, conſéquent, & de ne pas choquer les principes élémentaires, tant de la *Géométrie*, que du bon ſens «.

» A cette page 205, vous verrez ce Philoſophe admirable, cette lumiere des *Sciences abſtraites*, propoſer de réformer la définition vulgaire de la *ligne droite*. Le Peuple des *Géomètres* l'appelle *la ligne la plus courte entre deux points donnés*. Rien ne paroit plus faux aux yeux créateurs de M. *D.* Il s'écrie : *Eh ! d'où ſait-on que d'un ſeul point à un autre, il n'y a qu'un ſeul chemin qui* SOIT LE PLUS COURT *? Pourquoi ne pouroit-il pas y en avoir pluſieurs, tous* DIFFERENS, *tous* EGAUX, *& tous* LES PLUS COURTS *?* Je voudrois bien qu'il prît la peine de m'expliquer 1°. comment une choſe peu être à la fois égale à une autre, & plus courte ? 2°. comment pluſieurs objets peuvent être enſemble plus courts les uns que les autres ? Aux yeux ordinaires, il ſemble que l'égalité dans le premier cas exclut la différence ; & dans le ſecond, que l'adverbe *plus* exclud l'égalité. Certainement ſi A eſt égal à B, il n'eſt pas plus court. Il y a dans les écrits des *Philoſophes*, & même des *Géomètres* modernes, beaucoup d'abſurdités ; mais ſans contredit la plus abſurde de toutes, l'eſt un peu plus que ceux qui le ſont moins. Il n'y a pas d'enfant qui ne ſe mît à rire au nez du grave Docteur, qui viendroit lui dire avec un jargon mathématique, en lui donnant deux oranges, qu'elles ſont égales, & que cependant il y en a une des deux qui eſt plus petite ; voilà pourtant ce que M. *D.* a ſérieuſement annoncé au Public ; & ne croyez pas qu'il ait fallu fouiller

bien loin pour trouver cet exemple. C'eſt le hazard qui me l'a fourni. Il s'en préſenteroit des milliers à une main qui les chercheroit.

» A la page 207 du même volume, vous trouverez une mépriſe *égale*, & *encore plus forte*, ſur la meſure des *angles*. L'Académicien *Géomètre* avance que, pour ſe former une idée de cette figure, il faut *faire attention à l'eſpace qu'elle renferme, & en même temps le borner, puiſqu'autrement la grandeur de l'angle dépendroit de celle des lignes qui le comprennent; qu'il faut ſuppoſer un arc de cercle décrit du ſommet de l'angle comme centre, & d'un rayon pris à volonté, & qu'on appellera angle l'eſpace terminé par cet arc.* Et il ajoute, par forme d'obſervation deſtinée à jetter une grande lumiere ſur les axiômes précédens, que *la meſure des angles, par les arcs de cercle décrits de leur ſommet, eſt fondée ſur l'uniformité du cercle, qui fait que toutes ſes parties ſont ſemblables.*

» Il n'y a point d'écolier du plus ignorant des Arpenteurs, qui ne fût en état de réfuter toute cette belle théorie. Enſeigner à des Elèves, qu'il faut borner les *angles* pour les meſurer, c'eſt les induire en erreur. Les forcer de faire attention à l'eſpace qui y eſt renfermé, c'eſt leur apprendre à eſtimer cet eſpace, & non pas l'écartement des lignes qui le conſtituent. Dire que, ſans cela, la grandeur de l'*angle* dépendra de celle de ces lignes, c'eſt avancer, dans tous les cas poſſibles, la plus énorme héréſie qui ait jamais été imaginée en Géométrie.

» Les autres propoſitions ne ſont pas moins défectueuſes, pas moins propres à égarer eſſentiel-

lement les esprits neufs. Un *angle* n'est point *un espace terminé ni mesuré par un arc*; il cesse même alors d'être *angle* simplement : il devient une figure complette. Il n'est *angle*, que quand il n'est terminé par rien. Il ne peut être mesuré par la corde de l'arc, tout comme par une partie de la circonférence : tout dépendra de la convention. Il est faux par cela même, & encore par d'autres raisons, que la maniere de mesurer les *angles* soit fondée sur l'*uniformité* du cercle. Et quand le fonds du principe de M. *D'*... seroit vrai, ses expressions seroient encore impropres, pour ne rien dire de plus. *L'uniformité du cercle* n'a point de sens : il falloit dire, l'uniformité de la *courbure* du cercle. *Qui fait que toutes ses parties sont semblables* : ce ne sont point les parties du cercle qui sont *semblables*; ce sont celles de la *circonférence*. Le *centre*, le *rayon*, les *cordes* sont des parties du *cercle*; & ce ne sont point des parties *semblables*. Ainsi il n'y a pas un mot, dans toutes ces recherches sur la clarté des définitions, qui ne fît rougir un Apprentif, & qui ne soit, comme M. *D'*... au même endroit le dit, des définitions qu'il combat si bien, *le scandale de la Géométrie*, ou du moins du *Géomètre*. «

C'est peut-être ici le lieu de dire comment M. *Linguet* s'étoit brouillé avec M. d'*Alembert*, au point de faire sur lui une sortie aussi vive que celle qu'on vient de lire. L'Auteur des *Annales* nous l'a raconté lui-même ainsi :

» Consulté sur une prise d'eau, M. d'*Alembert* avoit doné par écrit, une décision pleine d'ignorance autant que de pédantisme ; & cependant son nom avoit subjugué le premier Juge (du Bail-

liage

liage d'Arques en Normandie) il avoit prononcé contre la raiſon, ne croyant pas pouvoir faillir en cette matiere, ſur les pas de M. d'*Alembert*.

» La partie condamnée m'avoit demandé un Mémoire. On m'avoit produit le *parere* du petit *Neuton de Belle-chaſſe*. Surpris à la lecture de cette piéce ridicule, & rendant pourtant auſſi hommage à la renommée, je prévins M. d'*Alembert*, de mon travail, & de la néceſſité où j'étois de prouver l'ineptie de ſa déciſion, en lui offrant cependant de n'en pas parler, s'il vouloit me donner un déſaveu, qui réparât ſur l'appel; le tort que ſa mépriſe avoit cauſé en premiere inſtance.

» Dès ſept heures du matin, le lendemain, M. d'*Alembert* étoit à ma porte, bien humble, bien ſoumis: mais le *déſaveu* coûtoit à l'orgueil Philoſophique. Que fit-il? Il tira de moi parole de ſuſpendre, & dans l'intervalle, il fit agir auprès de la Partie, pour l'engager à prendre un autre Avocat: il n'y a pas réuſſi; mais il eſt parvenu à aſſoupir l'affaire: car les *Philoſophes*, comme les *Dévots*, n'échouent jamais en tout. Les Parties ſe ſont accommodées, & mon Mémoire n'a pas paru; mais il exiſte; les lettres que j'ai écrites à M. d'*Alembert*, à ce ſujet, & ſes réponſes exiſtent auſſi. S'il nioit le fait, il ſeroit facile de le prouver. *Inde iræ.*

Mais on peut penſer qu'une toute autre raiſon que celle-là avoit aigri & ſoulevé le cœur de M. *Linguet* contre M. *D*'... Les viſites faites par ce dernier au premier, leur correſpondance au ſujet de la *priſe-d'eau*, avoient donné à M. L. l'idée de ſe faire un appui de ce Savant, pour le porter à l'Académie Françaiſe; perſuadé peut-être que M.

D'alembert se trouveroit assez heureux de payer le silence qu'il vouloit bien garder sur sa mépriſe géométrique, vraie ou prétendue, par sa complaisance à lui faire obtenir l'un des trois fauteuils vacans alors. Mais soit que la fierté ou la franchise ou la méfiance de M. *Linguet* ne lui permissent de se montrer directement pour solliciter ce fauteuil, soit qu'il fût malade & retenu au lit, & que ce fût *à son insçû*, comme il l'a dit, que se firent ces démarches, son jeune frere se montra seul chez MM. *Duclos* & *Dalembert*. Le premier répondit, *qu'il y avoit trente postulans, qu'il les recevroit tous, parce que c'étoit son métier; mais qu'il ne donneroit sa voix à personne, & que la Compagnie feroit ce qu'elle voudroit.* M. *Dalembert* fut plus ouvert, contre sa coutume, dit-on. Il déclara nettement au jeune frere, que *sa démarche seroit infructueuse, parce que M. L. s'étoit fait une infinité d'ennemis, & qu'il avoit, dans l'Académie, un parti furieux contre lui.* M. *Linguet* prit feu à cette réponse qui ne lui fut rendue, a-t-il dit, que trois semaines après : aussi-tôt il écrit à MM. les Académiciens, pour désavouer son frere. M. *Duclos* répondit, *qu'il ne vouloit être ni de cabale, ni de parti*: & M. *Dalembert* dit, que *le jeune frere s'etoit apparemment mépris, ou avoit mal entendu* : il parla encore du *parti furieux*, & finit par déclarer, *qu'il souhaitoit de voir tous les Gens de Lettres en bonne intelligence.* Mais M. L. déja assez mécontent d'avoir laissé échapper l'occasion de compromettre publiquement M *Dalembert* par son Mémoire sur la *prise-d'eau*, n'étoit pas homme à se contenter si facilement en cette nouvelle occasion de *guerroyer*. Il lui écrivit à ce

ſujet, toujours avec le deſſein de rendre un jour ſa Lettre publique :

» Ma vie, Monſieur, n'eſt, depuis trois mois, qu'une ſucceſſion non interrompue de rechûtes. Je n'ai pas eu dix jours dans cet intervalle, où j'aie pu jouir de ma tête & de mes yeux. Vous ſentez par-là que je ſuis excuſable de n'avoir pas eu l'honneur de vous répondre plutôt. Votre Lettre exige pourtant un dernier éclairciſſement, & le voici.

» Je fais les mêmes vœux que vous pour l'honneur & la paix de la Littérature. Je ſuis fort éloigné de rien trouver dans mon cœur qui s'oppoſe à ce qu'ils ſe réaliſent : en pouriez-vous dire autant ? La ſeule protection que vous donnez à un petit ſerpent qui ne vit que des morſures qu'il fait, (*a*) & qui croit vous payer de vos égards pour lui, par les méchanchetés qu'il multiplie contre les autres, cela ſeul ne dément-il pas un peu vos ſouhaits pour le retour de la concorde entre les Gens de Lettres ?

» Sans doute il ſeroit à deſirer, non pas qu'ils fuſſent tous unis, puiſqu'il y en a qui deshonoreroient l'union ; mais qu'il n'y eût pas de diviſion ſcandaleuſe dans la portion honnête de ce Corps anarchique ; mais que tous les membres qui ſont dignes d'y être aſſociés, puſſent même ſans liaiſons particulieres, compter ſur les ſuffrages, ſur l'appui de tous les autres ; & à plus forte raiſon, qu'ils n'euſſent à en redouter ni ven-

(*a*) Seroit-ce M. de Laharpe, que M. L. auroit ici voulu déſigner ?

geances, ſecrettes, ni manœuvres clandeſtines.

» La contrariété des opinions ne devroit leur ſervir que d'amuſement. La vie retirée, l'humeur fiere, indépendante de quelques-uns d'entr'eux, ne devroit les rendre que plus chers, plus précieux au reſte de leurs Confreres: ce devroit être un double mérite pour eux d'avoir à la fois aſſez de talens pour contribuer à l'honneur commun, & aſſez de mal-adreſſe pour s'éloigner du chemin qui conduit aux récompenſes.

» Mais ſi la différence des ſyſtêmes engendre des haines: ſi des hommes qui réclament à grands cris la tolérance en faveur de leurs Apophtegmes, éclatent avec fureur au moment où l'on oſe faire mine de les diſcuter; s'ils regardent comme un ennemi dangereux, s'ils décrient dans la Société, s'ils tâchent de livrer à une excommunication flétriſſante l'homme ſimple & ignoré, qui fuit l'ombre même du manège, qui vit ſeul, qui met au jour ce qu'il croit vrai, ſans entêtement, ſans intérêt, ſans politique d'aucune eſpèce, & qui n'a d'autre crime, que de ne vouloir entrer pour rien dans leurs conventicules fanatiques; ma foi, M. tant pis pour eux: je vous le déclare nettement; & ſi c'eſt moi qui ſuis l'objet de ces cabales déshonorantes, ſur-tout pour leurs auteurs, loin d'en être affligé, j'en ferai gloire; loin d'abandonner la conduite & les principes qui m'y ont expoſé, je m'y attacherai plus que jamais. Je dirai à vous, M., & à tous ceux qui feront ſemblant de penſer que j'ai beaucoup d'ennemis, & qui, par cette ruſe, ſe propoſent d'en augmenter le nombre, *que vous ai-je fait?*

» Il n'y a pas dix Gens de Lettres qui connoiſ-

ſent ma figure. Pluſieurs m'ont des obligations, *& vous le ſavez bien.* Pas un, je dis pas un ſeul, n'a à ſe plaindre de moi. Aucun ne m'a trouvé ſur ſon chemin dans la carriere de la gloire ou de la fortune. Je ne veux ni penſions, ni places, ni accueil dans les cercles. Je n'ai jamais fait de critiques. Je ne me ſuis jamais permis d'avoir même un avis ſur les Auteurs vivans, ſi ce n'eſt pour les louer. J'ai blâmé M. *de S. L...* d'un ſentiment qui m'a paru dangereux ; mais c'eſt en rendant hommage à ſes talens. Je me ſuis défendu avec vigueur contre M. *D. L. B.*, & contre le folliculaire *Dupont.* Mais M. *D. L. B.* m'avoit inſulté avec indécence, & je ne mets pas l'ancien Horloger de la place Dauphine au rang des Gens de Lettres. N'ayant donc jamais manqué à aucun d'eux, & ayant bien mérité de pluſieurs, quelles raiſons auroient-ils de me haïr ?

» Seroient-ce mes opinions ? Mais outre qu'elles ne ſont pas auſſi révoltantes qu'on affecte de le dire, outre que ceux qui ſemblent les combattre avec plus d'acharnement, ſont peut-être ceux qui au fond du cœur en ſont les plus convaincus, il ſeroit bien étonnant que je n'euſſe pas liberté d'extravaguer à ma mode. Quoi ! le dernier des *Encyclopédiſtes*, des *Economiſtes*, &c. toute la Philoſophaille du ſiecle s'abandonne ſans danger au délire le plus abſurde ! Il eſt permis à ces fous enrégimentés ſous la marotte de l'eſprit, de débiter les plus ridicules, les plus impertinentes, les plus funeſtes rêveries qui ſoient jamais tombées dans des têtes humaines ? Bien loin qu'ils ſe faſſent des ennemis par ces ſottiſes, preſque toujours auſſi ennuyeuſes que puériles, leur attachement

pour telle & telle ſecte eſt payé par des éloges, par des encouragemens de toute eſpèce? Je ne demande pas la récompenſe de cette docilité que je n'ai point; mais il ſeroit bien étrange que je n'euſſe pas le droit d'uſer du privilege que s'attribue toute la populace qui en eſt capable.

» Il eſt vrai que je n'ai point attaqué la révélation. Je n'ai point donné à mes nouveautés le vernis *encyclopédique*, ce paſſeport de toutes les ferrailles reblanchies, avec leſquelles tant de Crieurs de vieux chapeaux philoſophiques nous étourdiſſent. Mais, Monſieur, ce n'eſt pas là un grand forfait. Entre nous, n'eſt-ce pas une charlatanerie révoltante que cet acharnement théorique contre des dogmes qui gênent auſſi peu dans la pratique? Eſt-il permis à un homme raiſonnable qui a paſſé trente ans, de mettre ſeulement en queſtion s'il croira à ſon catéchiſme? Fait-on des traités contre les ordonnances de police, qui enjoignent de balayer les rues? Des gens ſenſés devroient-ils donc en faire contre celles qui preſcrivent, avec la plus grande ſageſſe, de vénérer des dogmes, des objets conſacrés d'abord par la Religion, & enſuite incorporés à la politique?

» Liberté dans l'intérieur, ſilence & reſpect à l'extérieur: voilà la profeſſion de foi d'un Homme d'Etat, d'un vrai Philoſophe. Dès-lors vous pouvez imaginer comment j'apprécie tous ces petits feux d'artifice éphémeres, ſortis de la groſſe maſſe de l'*Encyclopédie* & de l'*Eſprit des Loix*, qui, ſous prétexte d'illuminer, dit-on, la Machine politique, finiront par l'embraſer.

» Ce n'eſt donc pas de ce côté-là que j'ai tourné mes reflexions, dans les inſtants où n'étant pas

encore comme je l'ai été depuis, absorbé par mon métier, j'ai pu donner quelques minutes à la Littérature & à la Philosophie. Le Gouvernement qui a une influence nécessaire sur l'état des Hommes; le Gouvernement dont les principes varient par leur nature, & où les corrections peuvent devenir avantageuses, m'a paru un objet bien autrement intéressant à approfondir que la Religion, qui est stable & solide par essence, qui n'est pas susceptible des recherches de la raison; dont le joug, tout bien examiné, est si leger, & où les réformes sont pour le moins indifférentes. Or, j'ai été étonné des préjugés, de l'absurdité qui régnoient dans les principes de nos administrations Européennes. J'ai été révolté & effrayé des conséquences que pouvoient avoir les découvertes prétendues de M. *de Montesquieu* dans ce pays; découvertes empoisonnées, qui produiront au moral le même effet que celles de *Christophe Colomb* au physique; qui augmenteront nos richesses & nos malheurs, & dont nos tristes contrées sentiront long-temps la pernicieuse influence. J'ai vu cela, & je l'ai dit.

» Que j'aie eu raison ou non, peu m'importe; on pouvoit, on devoit me répondre, me critiquer, tâcher de prouver que j'avois tort; mais me haïr, mais publier que *j'ai beaucoup d'ennemis*, mais travailler à vérifier cet oracle après l'avoir rendu, c'est en vérité, Monsieur, la preuve d'une grande inconséquence dans votre parti. Je dis, votre parti, parce qu'enfin ce sont sans doute des Philosophes qui me font l'honneur de me détester cordialement, parce que pour m'annoncer, avec autant de certitude que vous le faites,

que j'ai beaucoup d'ennemis, il faut bien que vous connoiſſiez à fond les penſées des gens à qui vous donnez ce nom, & par conſéquent qu'ils ſoient de vos amis. Mais, en bonne foi, vous autres qui vous récriez ſi fort contre les Dévots qui vous haïſſent, parce qu'ils vous ſoupçonnent, injuſtement ſans doute, de de ne pas croire à l'*Evangile*, êtes-vous juſtes de m'avoir en exécration, parce que vous me ſoupçonnez de nourrir quelque eſtime ſecrète pour les Sectateurs de l'*Alcoran*?

» M. *Dalembert*, ſi j'ai en effet ce que vous voulez qu'on croie de moi, beaucoup d'ennemis; ſi vous êtes en effet ce que vous voulez qu'on croie de vous, Philoſophe & ami de la vérité, vous me devez des égards. Il y a plus; loin de m'abandonner aux incurſions de ces adverſaires aveugles, vous devez me défendre contre eux, & les forcer du moins à me laiſſer jouir des prérogatives qu'ils révendiquent pour eux-mêmes. Dès que leur prévention contre moi ne vient que de la ſingularité, du danger même, ſi l'on veut, de mon ſyſtême, & à cet egard je défie nettement que l'on en puiſſe aſſigner une autre cauſe, l'Editeur de l'*Encyclopédie*, ainſi que la Troupe qui bégaie ſous ſes enſeignes, ſi elle entend ſes intérêts & la juſtice, doit plus que des ménagemens à l'Auteur de *Théorie des Loix*.

» Voilà tout ce que j'ai à vous dire, Monſieur. Vous agirez dorénavant & vous parlerez comme il vous plaira. Je ne vous demande rien. Je n'attends rien de vous; je n'en veux rien que ce que vous croirez rigoureuſement équitable. Si vous me rendez juſtice, j'en ſerai bien aiſe; & ſi vous continuez à ne me la pas rendre, je m'en conſolerai.

» A l'égard de l'Académie, je n'ignore pas que vous & M. *Duclos* diſpoſez en deſpotes des places de ce Sénat littéraire. Je ſais à merveille que vous êtes les *Saints Pierres* de ce petit paradis. Vous n'en ouvrez la porte qu'à ceux qui ſont marqués du *ſigne de la bête*. Je n'en ſuis ni fâché ni jaloux. J'ignore ſi l'envie me prendra jamais d'eſſayer d'y être admis; mais je ſais bien que j'y renonce de bon cœur, s'il faut abſolument ſe charger d'un ſceau particulier de probation, s'il faut faire autre choſe qu'être ferme, droit & naïf, reſpecter ce qui eſt reſpectable, mépriſer ce qui eſt mépriſable, remplir ſes devoirs avec ſcrupule, dédaigner les ſectes & leur fanatiſme, & enfin montrer ſans ceſſe ce que l'on a dans le cœur, mais auſſi n'y avoir que ce que l'on montre.

» Voilà, Monſieur, ce que je penſe; voilà ce que je dirai toujours; voilà même ce que j'imprimerai au premier moment, parce qu'ayant à faire à des inſectes ruſés, qui cherchent par leur bourdonnement à induire le Public en erreur ſur mon compte, je ne puis me diſpenſer de me juſtifier à ſes yeux. Or, la juſtification la plus honnête, ainſi que la plus sûre pour moi, c'eſt de ne rien cacher de ce que je penſe ſans exception, & d'apprendre à tout le monde ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire «.

» J'ai l'honneur, &c. «

On vient de voir véritablement l'origine & les progrès de la diviſion entre MM. *Dalembert* & *Linguet*. Alors, ce dernier chargé de l'affaire du Comte de *Morangies*, prétendit retrouver le premier à l'appui des *Dujonquay*, & par-tout au nombre des ennemis qu'il avoit à combattre, au

Palais, comme dans la Littérature, & devenu le chef du *parti furieux* annoncé contre lui.

Je ne dirois rien de cette fameuſe affaire du C. de *Morangies*, que tout le Public ne ſache. Cette Cauſe qui excita une ſciſſion générale, qui ſembla diviſer la Nation en deux partis, la Nobleſſe & la Roture, eſt le triomphe de M. *Linguet* au Palais. Aux Audiences, on ſe portoit en foule pour l'entendre; il fallut des *Gardes* pour contenir la foule, ce qui ne s'étoit jamais vu. Dans ſa maiſon, il fut aſſiégé pluſieurs jours par la multitude des curieux qui venoient chercher ſon Mémoire. Le début en paroiſſoit d'une grande beauté par la nobleſſe, la clarté, l'impartialité, l'adreſſe avec leſquelles l'Orateur ſuſpendoit ſes Lecteurs, préſentant le pour & le contre de l'affaire la plus extraordinaire qui ait encore paru au Barreau. Aujourd'hui qu'on eſt refroidi abſolument ſur cette Cauſe, ce début eſt encore regardé comme un modèle oratoire de l'art de pénétrer dans une affaire importante, digne d'être étudié. Le ſuccès couronna un ſi bel ouvrage. Mais il avoit fallu vaincre les efforts les plus multipliés de la cabale la mieux ſoutenue. Le Philoſophe qui, demeurant en Picardie, voyageoit à pied, comme les *Thales*, les *Platon*, avoit alors à Paris, un carroſſe, des valets, &c. Un Avocat adverſe, nommé *Falconnet*, lui diſoit: » M. *de Morangies* » avoit perdu tout crédit à l'époque où vous en» treprîtes de le ſecourir. Il n'eût pas trouvé un » ſol, & vous fîtes pour lui la dépenſe de deux » cens pages d'impreſſion, grand *in-quarto*. M. » *Linguet*, Avocat très-illuſtre, eſt forcé de pro» portionner ſon train à ſes talens. Il tient maiſon

» ſuperbe à la Ville & à la Campagne. Il a équi-
» page & nombreux domeſtique. S'il travaille pour
» M. *de Morangies*, donc M. *de Mor.* paie : s'il
» s'il paie, il faut qu'il ait touché cent mille écus,
» dont il ſe ſert pour ſoudoyer l'éloquence de
» M. L. «

Dans cette Cauſe, comme on voit, on ſe faiſoit de la fortune & du luxe de M. *Linguet*, un moyen contre lui. Si M. *de Mor.* avoit perdu tout crédit, il y avoit de la généroſité dans ſon Avocat, & non pas de la honte à le ſecourir ainſi de ſa plume & de ſon argent à la fois. Diſons mieux : Les Mémoires de cette affaire étoient trop recherchés pour que, vendus indirectement même au profit de leur Auteur, ils ne l'indemniſâſſent pas du moins de ſes avances d'impreſſion. Mais qui peut douter que, pour une Cauſe auſſi ſinguliere & ſuſceptible de tant de bruit, M. L. n'eût fait encore très-volontiers quelques ſacrifices ?

Ce ſuccès lui mérita l'honneur d'être préſenté à la Cour. Son Client fit graver, à ſes frais, ſon portrait décoré de tous les attributs qui caractériſent la Gloire triomphant des obſtacles ; & des noms de *Platon*, de *Bayle*, de *Dagueſſeau*, dont les livres fermés étoient placés à côté des *Plaidoyers* de M. *Linguet*, ouverts. Il y joignit cette inſcription : *Patrono ſuo dicat Morangies.*

Malgré des honneurs ſi flatteurs, ſi extraordinaires, le Public & les Confreres de M. L. remarquerent la hardieſſe ſinguliere avec laquelle il avoit avancé quelques aſſertions des plus fauſſes dans ſa plaidoierie ; & l'on s'accoutuma dès-lors à ſe méfier un peu de ſa véracité.

Mais la Nation entiere, qui ne vit point ces

inexactitudes, & n'avoit conſidéré que les dangers, l'acharnement du combat & l'importance de la victoire, lui décernoit des *Lettres de Nobleſſe*, que ſon éloquence, & ſur-tout ſa bravoure *judiciaire*, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, paroiſſoit mériter, lorſqu'il reçut une *Lettre de cachet* qui l'exiloit à Chartres, pour avoir ſigné un Mémoire dans l'affaire de M. *de Bellegarde*, ſoumiſe à un Conſeil de Guerre. Cette correction paſſagere ne fut qu'un châtiment paternel de deux mois. Il alloit recevoir de la diſcipline de ſon Ordre, une peine bien autrement rigoureuſe.

Déja on avoit entendu dans l'affaire de M. *de Bombelles*, M. l'Avocat-général *Vaucreſſon* exhorter les jeunes Orateurs à ne pas prendre L... pour modèle, » ſoit dans ſon peu de délicateſſe à » préſenter comme vrais, des faits faux; ſoit dans » ſon art dangereux de couvrir tout de ſarcaſmes, » & de convertir en ſatyres des Plaidoyers faits » pour défendre l'innocence ou atténuer le crime; » ſoit enfin dans ſon audace effrénée à faire des » apoſtrophes indécentes au Public, comme pour » s'en faire un rempart, & forcer les ſuffrages des » Juges «.

Une ſortie auſſi ouverte, ne pouvoit qu'indiſpoſer beaucoup M. L... ſi châtouilleux, qui ne manqua pas de ſaiſir les occaſions de s'en venger, en lançant quelques ſarcaſmes, en plein Parquet, contre MM. *de Vaucreſſon* & *de Verges* à la fois. Un jour ce dernier Avocat-général s'en plaignit à M. *Linguet* qui s'en défendit; mais comme M. *de Verges* inſiſtoit, en diſant que perſonne ne s'y étoit trompé: *Tant mieux*, reprit L... *c'eſt une marque de la vérité de mes portraits.* M. l'Avocat-

général lui ayant demandé s'il savoit à qui il parloit? *Oui, Monsieur*, repliqua M. L..., *à Me. Jacques de Verges, Avocat-général du Parlement, à mon refus.*

Le ressentiment de ce Magistrat aussi vivement piqué, fut si sensible, qu'on s'attendit qu'il ne manqueroit pas un jour d'éclater par la radiation de M. L...; mais cet Avocat croyoit avoir à s'en inquiéter peu. Dans l'espèce de silence & d'inaction où reposoit son Ordre, il jouissoit de la fortune acquise par ses succès. Ce n'étoit plus, comme nous l'avons vu plus haut, le *Linguet* philosophant sur la vanité des richesses, & *guéri* de la soif de la fortune, le *Linguet* faisant une abjuration solemnelle au culte *de l'aveugle Plutus.* Ayant alors, ainsi qu'on l'a dit, un carrosse & des valets, il voulut avoir aussi des maîtresses. Malheureusement, une petite aventure lui donna occasion de lâcher à une de ces Prêtresses de Venus, une petite dose de ce sarcasme que le Barreau n'employoit pas. Il écrivoit à Mlle. *Landumier*, dite *la Caille*, ancienne Figurante de l'Opéra, en ces termes:

» En vérité, ma chere voisine, vous êtes trop généreuse! Vous vous êtes mise en mouvement le 29 du mois dernier sur votre Bergere, pour me donner mes étrennes. Elles sembloient être de la façon de l'amour; je ne sais si elles auroient pu être autrement tournées de celles de la haine. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je me serois bien gardé de les recevoir, si j'en avois connu la valeur. Mais ce n'est que le huitieme jour que je me trouve instruit; & s'il est heureusement encore temps de

me débarraſſer de votre préſent, il ne l'eſt malheureuſement plus de refuſer.

Quand *Apollon* rencontroit des beautés rébelles, il les métamorphoſoit en arbres, chargés de feuilles bien vertes & de fruits bien jaunes. Je ne ſuis pas une beauté ; je n'ai été que trop docile ; & cependant mon Chirurgien m'aſſure qu'il y aura avant peu du verd & du jaune dans mon affaire. Je ne voudrois pas pour cela devenir ſouche comme la jeune *Daphné* ; mais j'enrage de grand cœur de ne l'avoir pas été du moins un jour.

» Je ſais à préſent à quoi m'en tenir ſur la maladie de M. *D*.. Je vois les raiſons qui vous ont écartée de moi à mon retour, & retenue auprès de lui dans ces momens ſi délicats. Nous étions tous étonnés de vous voir devenue ſi ſédentaire auprès d'un homme ſur qui vous m'accordiez à moi indigne, toutes ſortes de préférences. Je ſens maintenant le principe qui vous conduiſoit ; le pauvre *D*... avoit une inflammation au .... basventre : il étoit tout naturel qu'étant auſſi un peu enflammée devers ces parties-là, vous lui ſerviſſiez de garde. Les rafraîchiſſemens devoient s'étendre comme l'incendie que vous lui aviez cauſée, ou ſimplement partagée : que vous en fuſſiez la ſource ou le dépôt, il falloit bien que le tout devînt commun. C'étoit une économie très ſage, de ne ſéparer ni les maux ni les rémedes.

» Mais qu'avois-je beſoin d'être fourré dans ce bûcher infernal ? moi qui n'apportois que le feu le plus pur & le plus doux ; moi qui commençois à m'habituer à une privation dont je n'accuſois que votre inconſtance ; moi que le plus tendre amour

conduiſoit à vos pieds ! Quand vous avez eu la cruauté de m'y rappeler, hélas ! c'eſt avec bien du plaiſir que je lui ai offert mes ſacrifices ; mais je ne croyois pas en être la victime.

» Ma toute aimable, je ne veux plus du culte de ce Dieu-là, quand vous en ſerez la prêtreſſe. Vous traitez trop cruellement les cierges qu'on lui préſente : on vous les confie pour les éteindre ; & vous les expoſez à fondre goute à goute.

» Je n'ai plus qu'une curioſité ; c'eſt de ſavoir comment ſe ſera trouvé de ſon voyage le bon ami *Gourhil ?* de quels remedes ſe ſert le complaiſant l'*Eſ*.. & où en ſont tant d'honnêtes Gens qui, ſéduits comme moi par l'agrément de votre figure, & la ſolidité apparente de votre caractere, ignorant combien peut devenir dangereuſe la conſolatrice d'un Magiſtrat liquidé, ont conçu comme moi des deſirs pour vous, & ont eu probablement part à vos largeſſes. Je les plains, s'ils en ont tiré le même fruit.

» Je vais comme eux travailler ſourdement à me délivrer de ce fruit funeſte. La derniere propoſition que je hazarderai jamais, c'eſt de vous le rendre, ſi vous en êtes curieuſe, avant que je m'en défaſſe.

» Adieu ma divine. Voilà bien du changement en deux jours, n'eſt-il pas vrai ? Mais c'eſt ainſi que vont les événemens de la vie, comme vous l'écriviez ſi tendrement il y a un mois, en m'annonçant une retraite dont je ſerois heureux que vous ne fuſſiez jamais ſortie. Vous devez être à préſent plus convaincue encore de la vérité de cet axiôme. Cette lettre eſt bien différente de la derniere ; mais c'eſt que mon ... bas-ventre eſt

auſſi diablement changé: ce que je déplore bien triſtement. Bon jour: je vous embraſſe du plus loin qu'il m'eſt poſſible, & je ſuis, &c.

Cette lettre, qu'on auroit peine à croire d'un grave Avocat, eſt cependant bien de l'Auteur de la *Cacomonade*. Il faut pourtant avouer, comme on l'a juſtement remarqué, quelque plaiſante qu'elle ſoit, que la plume de M. L. eſt moins propre communément pour la plaiſanterie legere & l'enjoument du badinage, que pour les traits de force & de hardieſſe, que pour percer de traits vigoureux, dans les cauſes majeures, ceux qu'il avoit à combatre. C'eſt ce qu'on vit bientôt encore dans la derniere affaire qu'il eut à ſoutenir contre ſon Ordre.

Nous avons déjà dit comment ſe formoit ſur ſa tête, l'orage qu'amaſſoit d'une part, la rivalité active & la haine de pluſieurs de ſes Confreres; & de l'autre, le reſſentiment juſte des Avocats-généraux qu'il avoit choqués. Dans ces circonſtances, l'Avocat *Gerbier*, le plus renommé du Palais pour l'éloquence de la parole, ſait que l'Avocat *Linguet* eſt chargé contre lui d'une répetition de cent mille écus, que les freres *Michelin* prétendent avoir été ſouſtraits ou perdus dans ſon Cabinet. Il craint de combattre dans une affaire perſonnelle & déſagréable, le chaud Défenſeur du C. de *Morangies*, qu'il venoit récemment d'éviter, en donnant ſon déſiſtement de défendre la veuve *Veron*, qu'il attaquoit dans la Cauſe de ce Seigneur. Le reſſentiment déjà bien connu de M. *Gerbier* s'unit à celui des autres offenſés, & notament à celui des Juges du Bailliage, devant leſquels le C. de *Morangies* avoit été renvoyé, tous

tous vieux Avocats blanchis sur les bancs, mais compromis néanmoins, ou qui croyoient l'être par la cassation de leur jugement, & poussés très vivement d'ailleurs par leur bouillant Confrere. Il y avoit déjà eu une plainte au criminel, de la part de *Linguet*, au sujet des propos tenus par *Gerbier*, contre lui. Il y avoit eu de petites assemblées particuliéres chez *Gerbier*, où on avoit arété à *huis-clos*, d'engager *Linguet* à s'abstenir de plaider pendant un an; tems pendant lequel *Gerbier* se proposoit de se dérober doucement au Barreau. Il se trouva encore que *Linguet* fut chargé de la défense de la Comtesse de *Bethune*; & *Gerbier*, de celle de ses Adversaires. Ce dernier refuse net de plaider, tant que *Linguet* demeurera chargé des intérêts de cette Dame. L'autre s'obstine à ne se point départir, & la Comtesse ne veut pas changer son Défenseur, non plus que ses Adversaires quitter *Gerbier*. C'étoit à-peu-près la scène de l'embaras des carosses, où on eût évité le choc en reculant d'un pas de part ou d'autre: & M. *Linguet*, ce nous semble, eût bien fait de faire ce pas. Puisque l'Avocat de la veuve *Veron* s'étoit désisté de la défendre contre *Linguet*, l'Avocat de la Comtesse de *Bethune* auroit-il eu à rougir de se *désister* aussi de la défendre contre *Gerbier*? Et alors vraisemblablement, M. L. ayant appaisé par ce désistement le ressentiment de son Adversaire, ne l'eût pas trouvé en tête des Confreres qui vouloient sa radiation. Du moins, peut-on soupçonner que les prétextes auroient manqué cette fois, & que les choses auroient pu changer de face avec le tems. Mais M. L. a dit qu'il ne fut pas le maître de se désister, que la Comtesse le

conjura de ne la point abandonner ; & cela étant assez extraordinaire, dut paroître encore une injure faite à l'Ordre, puisque par-là on laissoit croire que M. *Linguet* ne pouvoit être remplacé par aucun autre Avocat.

Cette persévérance courageuse au point qu'elle en paroissoit romanesque, en honorant M. L., contribua beaucoup à sa perte. Alors, il publia ses *Reflexions pour la Comtesse de Bethune*, monument de vigueur, de hardiesse & d'orgueil même, où en rendant compte de sa conduite au Barreau, depuis qu'il y avoit été admis, en avançant fièrement, quoique utilement, que de cent Causes dont il avoit été chargé, il n'en avoit pas perdu dix, & se disant le seul Avocat qui eût encore concilié d'une maniere éclatante, les Lettres avec l'exercice du Barreau, il sembloit ne rechercher une grande supériorité de talens, que pour attaquer ceux de *Gerbier* avec plus d'avantage. Aussi avec cette enflure qu'il se donnoit, le traita-t-il sans ménagemens. Qu'en résulta-t-il? que treize Avocats, toujours *Gerbier* en tête, délibérerent d'abord entr'eux, de dépouiller M. *Linguet* de ses fonctions. Mais bientôt sur le réquisitoire de M. l'Avocat-général *de Verges*, le Parlement rend, le 1. Février 1774, Arrêt qui rayoit *Linguet* du Tableau des Avocats, pour avoir donné un écrit injurieux à l'Ordre: & c'étoient ces *Reflexions* étonnantes pour l'Avocat de la Comtesse de *Bethune*. Dès le lendemain, Arrêt du Conseil des dépêches, qui surseoit à l'exécution de celui du Parlement. Le 20 suivant, huit jours après, lettre ministérielle qui détruit l'effet de l'Arrêt du 12 précédent: de sorte que si M.

Linguet avoit fomenté, ou seulement approuvé par ses écrits, la révolution des Parlemens, comme on le crut dans le Public, par l'éloge du Chancelier *Maupeou*, qui parut imprimé avec le nom de cet Avocat, dans la *Galerie des Hommes illustres de la France*, il en fut bientôt réduit à souhaiter une nouvelle révolution qui le vengeât de l'affront que la premiere lui avoit fait essuyer. Elle arriva enfin selon les vœux de la Nation, sous les auspices d'un nouveau Garde-des-Sceaux, qui devenu l'interprête auprès du Roi, de l'amour, de la confiance de ses Sujets, s'est concilié tous les suffrages de la France.

L'ancien Parlement étant rentré, il y eut alors sur les conclusions de M. l'Avocat-Général *Seguier* Arrêt du 11 Janvier 1775, qui annula *tout ce qui avoit précédé & suivi* le réquisitoire de M. de *Verges*; & il faut dire que, dès que M. *Seguier* eut dans ce réquisitoire, montré le vœu du Ministère public en faveur de M. *Linguet*, il fut accueilli avec transport par les Auditeurs.

Mais les Avocats s'assemblent, & refusent de souscrire à cet Arrêt. M. L... paroît devant leurs Députés. On lui oppose des griefs, & l'un de ceux-ci étoit d'avoir fait cet Eloge de M le Chancelier, dont nous venons de parler, dans un tems où on dit qu'il pensoit qu'il pouvoit lui devenir utile, & de l'avoir désavoué depuis, lorsqu'il avoit cru qu'il pouvoit lui devenir dangereux. M. L... demanda à sa Compagnie, que ces griefs fussent constatés par écrit, & lui fussent communiqués; on s'y refuse. Il les réfute comme il peut de vive voix. Les Députés ne sont pas satisfaits, & paroissent piqués même du ton de fermeté d'un

homme qui paroît ne vouloir tenir tout que de lui-même, & rien de leur indulgence. Ils persistent dans leur radiation arrêtée, quoique annulée par une Arrêt du Parlement.

Alors, M. *Linguet* met en cause tout son Ordre. Il publie un Supplément à ses hardies *Réflexions*, non moins amer, non moins violent. Il demande une Assemblée générale des Avocats. On la refuse, & puis après on change d'avis, on la tient. Il y comparoît au milieu d'une foule de Militaires d'élite & de Gens de qualité, qui croyoient devoir cet égard au brave & éloquent Défenseur de M. *de Morangies*, de l'accompagner, parce qu'il les en avoit priés, dans le dessein de les rendre témoins des griefs qu'on articule contre lui, puisqu'on refuse de les lui donner par écrit. Il veut aussi les rendre auditeurs d'un Discours assez long, qu'il a destiné à être prononcé dans cette Assemblée, & qu'il tient à la main (*a*). Mais cette démarche, cette foule déplaît aux Avocats qui prétendent que les Assemblées de l'Ordre ne doivent pas être publiques, qu'ils n'ont à répondre à personne de leurs délibérations. Ainsi que les Magistrats s'étoient plaints de ce que M. *Linguet* faisoit souvent des apostrophes indécentes au Public, comme pour diriger par lui leurs Jugemens, les Avocats murmurent aussi hautement, qu'il prétende forcer leurs délibérations avec le cortège nombreux des plus braves Militaires. Ils ne sont pas les maîtres long-temps de recevoir M. *Linguet* seul. A un cri douloureux, a-t-il dit, que lui arracha un mau-

(*a*) Il se trouve imprimé dans son *Appel à la Postérité*.

vais traitement, ce cortège honorable enfonce la porte, & pénetre avec lui dans la Salle destinée à l'entendre. Il veut proncer d'abord son Discours; on ne le lui permet pas. On lui demande de répondre sur le champ, s'il est l'Auteur de la Requête au Parlement contre les Avocats, du *Supplément aux Réflexions*; s'il se croit suffisamment justifié par ce Mémoire. Avant de rien dire, il veut récuser plusieurs de ses Juges, & il demande ensuite un délai pour donner ses réponses, comme on en avoit eu un pour préparer les questions qu'on lui faisoit. Il essuie un refus. Il insiste encore à ce que les griefs qu'on lui impute, soient constatés par écrit, ainsi que ses réponses, ou soient du moins énoncés, devant les témoins amenés pour les entendre. On s'écrie que c'est une révolte contre la discipline de l'Ordre. On le déclare bien & dûment rayé.

Le lendemain, le Bâtonnier *Lambon* porte à l'Audience le vœu & la délibération de l'Ordre. Il est dénoncé *comme un Sujet rébelle, comme un Ecrivain impie, un Avocat prévaricateur.* On dit, *qu'il s'est fait un principe de n'en reconnoître aucun; qu'il a attaqué dans ses Ecrits le Droit naturel, celui du Gouvernement, le Droit public du Royaume, le Droit Ecclésiastique & les Loix Civiles; que dans les défenses des Parties, il a violé les regles de la modération, de la décence & de l'honnêteté.*

M. L'Avocat-général *Seguier* adopte ces dénonciations, & déclare qu'on ne peut conserver M. *Linguet* dans un Corps, dont *il ne manqueroit pas de troubler l'union.* Arrêt en conséquence sur ces conclusions, du 4 Février 1775, contraire à celui

de l'année précédente. M. L... se rendit opposant à cet Arrêt, & obtint une Audience, mais à *huis clos*. Les conclusions de M. l'Avocat-général lui furent favorables d'après son Plaidoyer; un nouvel Arrêt enjoignit aux Avocats de s'assembler de nouveau, de proposer leurs griefs, & d'entendre ses réponses, pour, sur le compte qui en seroit rendu par le sieur Procureur-général du Roi, être par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra.

M. *Linguet* respira d'après cet Arrêt, & il se croyoit certain du triomphe. Ce qu'il avoit toujours demandé, qu'on écrivît, qu'on discutât les raisons pour & contre, un Arrêt l'ordonnoit formellement. Mais les Avocats s'étant enfin assemblés, prétendirent que cet Arrêt violoit ouvertement leur discipline; ils furent près de ne vouloir plus communiquer avec M. *Seguier*. Les débats qui s'éleverent dans l'Ordre, furent si grands, que la Cour, par un Arrêté particulier, crut devoir presque détruire son Arrêt public, en prononçant que, par cet Arrêt, *elle n'avoit point entendu déroger à la discipline des Avocats.*

Au moyen de cet Arrêté, les Avocats s'assemblerent de nouveau. On proposa à M. *Linguet* de nouveaux griefs de vive voix, qu'il voulut encore avoir par écrit pour les discuter. M. L... a assez appris au Public, que tels étoient ces griefs qu'on lui opposoit : de *ne pas aimer le Droit Romain*; d'avoir composé un *Journal de Littérature*, occupation qui ne s'accordoit pas avec celles du Barreau; d'avoir eu des difficultés avec M. le Duc *d'Aig...* pour ses honoraires; de déchirer les Parties en plaidant; d'avoir tourné l'Ordre en ridicule; d'être l'Auteur de la *Théorie du libelle*,

&c. ; du *Supplément aux Réflexions*, &c. Ces accusations indiquoient certainement plus de mécontentemens que de crimes. Parmi ces motifs, il y en avoit bien là quelques-uns pour ne pas l'aimer sans doute, pour rompre des liaisons; mais non pas pour enlever à un Citoyen l'honneur & l'état. Mais aussi les Avocats ne voyoient-ils dans cette radiation de leur Tableau, qu'un abandon de confraternité, sans vouloir aller plus loin aux conséquences que cette radiation entraîne avec elle nécessairement.

M. *Linguet* les voyoit toutes beaucoup mieux, attendant l'issue de cette assemblée, dans une Salle voisine de celle où elle déliberoit. Mais, quelle fut sa surprise, quand, après avoir attendu long-temps, il vit que cette assemblée s'étoit écoulée par une porte opposée, sans qu'on lui communiquât aucun résultat?

Il en porta encore ses plaintes à l'Audience du Parlement. Pour cette fois, M. *Seguier* ne crut plus devoir le soutenir, & M. l'Avocat-général *Barentin* qui parla, lui ayant été contraire, Arrêt intervint, qui le déclara non-recevable dans son opposition.

Pour lors, n'ayant plus rien à attendre des formes & du Parlement, il ne lui resta que la ressource d'appeller au Conseil de cet Arrêt. Il alla lui-même présenter sa requête au Roi directement à Choisy. Sa Majesté la remit à M. *de Mallesherbes*, pour en faire son rapport. Mais le Conseil ne jugea pas à propos de statuer ultérieurement sur cette demande.

Ainsi finit cette fameuse affaire, dans laquelle M. *Linguet* avoit tant écrit, où il s'étoit donné

tant de mouvemens. Les Avocats voulurent depuis justifier la sévérité de leur exclusion, à l'occasion d'une autre radiation faite par les Avocats de Poitiers, d'un sieur *Robelin*. Ils publierent une Consultation, signée de quatorze d'entr'eux des plus célèbres, où d'abord ils disoient, » Que c'étoit » une prérogative qui a appartenu de tout temps » dans le Royaume aux Compagnies d'Avocats, » qui exercent librement leur ministere, de re- » jetter de leur sein tous ceux qui ont violé les » *Loix de l'honneur*, ou seulement les regles par- » ticulieres de leur Etat « : ce qui est bien moins grave pourtant. Il suffit ici de dire que M. *Linguet* réfuta cette Consultation d'une maniere assez victorieuse, & que le Parlement, sur les conclu- sions de M. *d'Agueſſeau*, en rejetta bien loin les principes, en ordonnant que le sieur *Robelin* seroit inscrit sur le Tableau des Avocats de Poitiers, malgré eux. Ainsi, par une fatalité singuliere, l'Arrêt rendu contre M. L... intervenu dans une Cause tant contestée, ne peut plus même former une autorité en Jurisprudence, & ne peut être opposé à aucun autre Avocat.

Pour ne point interrompre le fil des démêlés de M. *Linguet* avec son Ordre, nous n'avons rien dit d'un Ouvrage de Littérature qui parut dans ces circonstances, & qui fit beaucoup de sensation dans le Public : c'est la *Théorie du Paradoxe*. Il est certain d'abord, que le moment pris pour faire paroître cette Brochure sanglante, est inexcusa- ble. Peu importe dans quel temps cette critique *eût été faite*, l'instant de la faire paroître impri- mée, ne paroissoit pas devoir être celui où M. L. rayé par son Ordre, luttoit encore au Parlement

pour y regagner son état. Il n'y a point à cela de bonne réponse à faire, même *sérieusement* (*a*). L'Auteur de la *Théorie du Paradoxe* a dit en vain, qu'il ne l'attaquoit pas comme Avocat; mais l'attaquer comme un Homme de Lettres, qui avoit avancé *les plus affreux paradoxes, qui a combattu les vérités importantes sur lesquelles repose la base du bonheur des sociétés;* n'étoit-ce donc rien fournir aux Avocats ses confreres, pour le perdre, & à l'opinion publique, pour ne le point regretter? Ce procédé manquoit certainement de noblesse & de générosité; & il nuisit encore à l'Ouvrage, quoique fort répandu.

A ce reproche près, que la *Théorie du Paradoxe* méritoit, on goûta l'ironie, le sel piquant répandu dans cette Brochure. Le Public, que M. L... a souvent rebattu de ses idées étrange sur les avantages qu'ont les Esclaves sur nos Journaliers, sur l'excellence des Gouvernemens Orientaux, sur l'affreuse constitution de l'Angleterre, &c. &c. ce Public qu'il n'a jamais pu persuader, malgré toute sa chaleur & son adresse à lui présenter ces idées, les vit avec plaisir réfutées par la plaisanterie dans cette *Théorie du Paradoxe*. M. L. y répliqua à la vérité vivement par la *Théorie du libelle*; mais outre que cette réplique fut supprimée aussi-tôt par le Conseil, comme *contenant des injures, des déclamations & des calomnies*, cette Brochure de M. *Linguet* ne réussit guère.

(*a*) M. l'Abbé *Mor....* a essayé de se disculper de ce reproche, dans une petite Brochure pour réplique à la *Théorie du Libelle*, intitulée : *Réponse sérieuse.*

On trouva qu'elle ne répondoit point assez directement à des citations accumulées, à des assertions préciſes & articulées, ſouvent répétées dans ſes Ouvrages, & qui montroient trop évidemment ſes opinions étranges

Il y répétoit ce qu'il avoit dit de raiſonnable ſur *Tibere*, ſur *Néron*, ſur *Titus* &c. mais on ne lui reprochoit que ce qu'il avoit dit de révoltant à ce ſujet, & que ce qui demeure ineffaçable dans ſes ouvrages. » En général, lui obſervoit avec raiſon » M. *Morellet*, ſi un Ecrivain pouvoit ſe juſtifier » d'une ſottiſe, en citant ce qu'il a dit de raiſon- » nable ſur un autre ſujet, ou ſur le même ſujet, » il n'y auroit point de mauvais Auteur qui ne pût » faire ſon apologie. Mais il n'en eſt pas ainſi. » M. *Linguet* doit bien ſe perſuader que les ſottiſes » imprimées demeurent éternellement, &c.

Il ſuffit de lire ſeulement les ſommaires des chapitres V. & VI. des *Révolutions de l'Empire Romain*, pour voir que l'Auteur a d'abord le deſſein d'attaquer des idées reçues ſur la bonté de *Titus* & la cruauté de *Tibere*. Il examine premierement, ſi *l'on peut croire que Tibere ait commencé à 68 ans, à ſe livrer au libertinage exceſſif dont on l'accuſe*. Si M. L. ſe fût borné à diſcuter s'il eſt apparent qu'un homme de cet âge ſe ſoit vraiment livré à des infâmies rapportées ſérieuſement par de graves Hiſtoriens, on lui auroit paſſé ſes doutes volontiers. Qu'importe à la poſtérité la vérité de ſavoir préciſément, ſi *Tibere* a été un peu plus ou moins impudique, dans un âge avancé qui n'exclut pas toujours les plus grandes impudicités, il s'en faut bien; mais qui ne les fait pas excuſer volontiers, quoiqu'on ſache qu'entre deux

hommes qui ſe ſentent de l'appétit, les repas doivent être bien plus prolongés pour celui qui eſt le plus mal armé. Mais il lui importe aſſurément, il importe au Genre humain, qu'un tyran, un monſtre de cruauté ne ſoit pas regardé, vingt ſiecles après ſa mort, comme un prodige de bonté pour ſes peuples, comme un excellent Souverain; & que celui que l'Hiſtoire a univerſellement placé à côté de *Néron* & de *Caligula*, ne ſe trouve pas tout d'un coup tranſpoſé à côté de *Trajan* & de *Henri IV.* & nommé le *modèle des Rois.* Voilà pourquoi, quand *Voltaire* s'eſt permis des doutes ſur les débauches de *Tibere*, qu'il a pouſſé plus loin même que *Linguet*, on ne s'eſt point ſcandaliſé de ſon Pyrrhoniſme (*a*). Mais l'Auteur des *Révolutions de l'Empire Romain*, ne s'eſt pas borné malheureuſement comme *Voltaire*, à examiner ſi *Tibere* nageoit dans ſes viviers, ſuivi de petits enfans, qu'il nommoit *ſes petits poiſſons*, qui le mordoient aux feſſes en nageant auſſi, & lui léchoient.... &c. &c.

M. *Linguet* dit à la vérité, en propres termes: » *Tibere* fut un mauvais Prince, ſans contredit; il » ſe fit déteſter de la *Nobleſſe*; il ſacrifia les têtes » les plus élevées de l'Etat *à ſa tranquillité*: mais » il ne paroît pas que les Peuples fuſſent plus à » plaindre ſous ſon gouvernement «. Mais ce peu de mots même de M. *Linguet*, dévoilent toutes ſes idées connues. On apperçoit tout d'un coup,

(*a*) Voyez dans ſes *Queſtions ſur l'Encyclopédie*, le Chapitre: *Hiſtoire de quelques faits rapportés dans* Tacite.

qu'il va chercher à établir par l'exemple du malheureux *Tibere*, une espèce de paradoxe, très-facile pourtant à démontrer, dit-il, que *la fermeté poussée par un Prince jusqu'à la* rigueur, *n'est jamais à charge aux Peuples*. C'est ce principe favori qui lui fait aimer les administrations Orientales, & placer en Asie son plus heureux gouvernement. *Tibere* vouloit, dit-il, comme un Moderne célebre l'a dit de *Louis XI*, avoir *seul le droit d'être injuste*. Mais pourquoi *seul*? Pourquoi cet exemple d'injustice donné par le Prince, n'auroit-il pas fait d'imitateurs? Les mœurs d'un Souverain n'influeroient-elles pas plus ici que ses châtimens? Et dès qu'on connoît le Prince essentiellement *injuste*, comment apprécier & nommer sa sévérité qui veut forcer d'être juste? Pour faire exercer la justice par un Prince connu *injuste*, il ne faut ni Loix ni recommandations; il ne faut plus que des bourreaux: aussi *Louis XI.* en employa-t-il. Mais est-ce là une espèce de gouvernement qu'il faille aimer par préférence?

M. *Linguet* fait ensuite du cœur & du gouvernement de *Tibere*, une justification assez complette. Il finit par ce morceau qui a le plus scandalisé: » Qu'a donc fait de plus pour le bonheur » des Peuples, le petit nombre de Princes dont la » postérité chérit avec raison la mémoire? Com- » bien de regnes décorés des titres les plus pom- » peux, sont loin d'offrir de pareils traits pour la » ressource de l'adulation qui les célebre? Combien » de Souverains seroient mis par leurs flatteurs sur » la même ligne que *Trajan* ou *Henri IV.*, s'ils » avoient montré la centieme partie de la bienfai-

» ſance que les plus cruels ennemis de *Tibere* ne » peuvent lui reſuſer ? (*a*)

Et pour faire valoir quelques traits de ſa vie, qui donnent lieu à ce portrait, comme ce mot de *Tibere* à un Intendant de ſes Finances : Je veux bien *qu'on tonde mes brebis, mais non qu'on les écorche*, mot digne en effet d'une autre bouche; il en critique d'autres de méchanceté & de cruauté, rapportés par *Tacite* & *Suétone*. Il nous ſemble enfin que, quoique M. *Linguet* ait eſſayé de ſe diſculper d'*avoir loué* Tibere, en faiſant imprimer pluſieurs fois ce qu'il en a dit de déſavantageux, il a tu ſoigneuſement ce qu'on voit au premier coup d'œil, qu'il n'a guère parlé des cruautés & des défauts de ce Prince, que comme de reproches ineptes qui lui étoient faits par les Hiſtoriens ; & qu'il n'a pas fait imprimer auſſi les paſſages par leſquels il accuſoit l'invraiſemblance, & combattoit l'authenticité de ces reproches.

(*a*) *Révolutions de l'Empire Romain, liv. II. chap. V. & ſuite.* Tacite a dit que les mœurs de ce Prince varierent comme les époques de ſa vie ; que ſous Auguſte, il mérita toujours l'eſtime publique ; qu'il ſe maſqua de vertus apparentes du vivant de Druſus & de Germanicus ; que ſa conduite fut un mêlange *de bien & de mal* avant la mort de ſa mere ; qu'il ſe diffama par des cruautés, & cacha ſes défauts tant qu'il affectionna Séjan, ou qu'il le craignit ; & qu'enfin, il ſe précipita dans toutes ſortes d'infâmies, quand il ne redouta plus rien, & ne ſuivit que ſes propres inclinations. On ſent combien ce portrait de Tibere, vu ſous ſes diverſes faces, & dans les différentes époques d'une vie auſſi diſparate, pouvoit prêter aux paradoxes d'un Ecrivain qui voudroit les confondre.

On peut donc dire ici, en rendant hommage à la vérité, que M. L.. a bien plus loué *Tibere*, qu'il ne l'a accuſé & blâmé; mais il faut avouer auſſi, que c'eſt en diſcutant des faits hiſtoriques, c'eſt en les appuyant de réflexions & de comparaiſons frappantes. » Je ſai bien encore une fois, » dit-il, qu'il eſt impoſſible de démontrer aujourd'hui d'une façon convaincante pour tout » le monde, qu'on ait ainſi pris le change ſur le » compte de *Tibere*; il eſt difficile de prouver que » *Tacite* & *Suétone* aient tort ſur des faits qui ne » ſont connus que par eux. Mais cependant leur autorité ne doit point prévaloir ſur celle de la » raiſon «.

Sans doute les Peuples parurent aſſez tranquilles ſous *Tibere*, ſous *Alexandre VI.*, ſous *Louis XI.* Ils furent tranquilles ſous ce dernier regne, a dit *Voltaire*, comme *les Forçats le ſont dans une galère*. Les Peuples paroiſſent auſſi tranquilles en Aſie, & l'on avoue que la tête des Bachas & des Chefs les plus élevés de l'Etat, qui les gouvernent en ſous-ordre, y tient auſſi peu que celle du dernier Sujet. Mais quand le Commandant d'une Place ou d'une Armée, juſte ſi l'on veut, mais dur & ſévère juſqu'à la rigueur & la tyrannie, y maintient l'ordre & la diſcipline en puniſſant durement, & en caſſant à la moindre faute les Officiers qui lui ſont ſubordonnés, ſans doute les Soldats, & ce qu'on nommeroit plus proprement aujourd'hui en Europe, les *Mannequins militaires*, peuvent en être un peu mieux pour ce qu'ils appellent la *Maſſe*, le *Décompte*, ſi les yeux du Chef ſe tournent de ce côté-là : je l'avoue. L'Etat-Major des Régimens ne leur fait pas payer arbi-

trairement quarante sols ce qu'il achete vingt. Ce que les Soldats nomment dans leur langage, *la Chambre noire*, est mieux éclairée; les infidélités qui leur préjudicient, vols odieux faits à une paie déja assez modique, en sont mieux écartées. Mais cet exemple de rigueur extrême donné par le Général, est-il sans inconvéniens? Ne passe-t-il pas de proche en proche, de lui & d'Officier en Officier, jusqu'au Caporal qui l'imite, & exerce aussi la même rigueur impitoyable sur le dernier Soldat qui lui est subordonné? Cent Officiers honnêtes ne gémissent-ils pas de la dureté à laquelle l'exemple du Chef force leur cœur de se livrer? Tous les Soldats alors, au lieu d'un tyran, n'en ont-ils pas cent subordonnés les uns aux autres, tous intimidés & encouragés à la fois par les menaces & l'exemple du despotisme effrayant avec lesquels le Chef les mene? En deviennent-ils tous plus heureux, lorsqu'ils tremblent davantage? Ils sont *tranquilles*, nous dit M. *Linguet*. Oui, sans doute; mais parce qu'ils sont sous la verge menaçante d'un pouvoir absolu & arbitraire, parce qu'ils sont écrasés, humiliés sous le poids d'une autorité sans bornes. Et quel est l'homme qui ne préféreroit pas de servir dans une place libre & aisée, où il y auroit quelques abus inséparables de cette liberté, plutôt que d'être renfermé dans une citadelle, où l'exactitude du service seroit des plus régulieres, parce qu'elle seroit de plus sévèrement suivie; où tout seroit tranquille, parce que tout seroit foible, abattu & sans énergie? Etre ainsi tranquille, est-ce être heureux? Tels on doit croire que furent pourtant la tranquillité, le bonheur que vante M. L.. sous les gouvernemens de *Tibere*, d'*Alexandre VI.* &c.

Voilà ce que je dirois à l'Apologiſte des gouvernemens Aſiatiques. J'ajouterois peut-être à l'occaſion de *Tibere*, & des traits de bienfaiſance pour ſes Peuples qu'on cite, que *Neron*, tout infâme que l'Hiſtoire le montre, après avoir fait brûler Rome, ne laiſſa pas que de ſacrifier ſes jardins, ſes maiſons pour loger les Particuliers qui n'avoient point d'aſyle; & fit enfin, comme dit M. L. lui-même, *tout ce qu'on auroit pu attendre d'un bon Prince*. Mais faudra-t-il partir de cela ſeul, pour juſtifier auſſi la mémoire de *Néron*, & avancer que les Peuples n'en furent pas moins heureux ſous le gouvernement d'un monſtre, aſſaſin de *Britannicus*, & de ſa propre mere, baigné dans le ſang pendant toute la durée de ſon regne; tant il eſt vrai que la *fermeté pouſſée par un Prince juſqu'à la rigueur*, & il faut dire juſqu'à la ſcélérateſſe, *n'eſt jamais à charge aux Peuples*: expreſſions de M. L. qu'on a citées plus haut.

Ces opinions de M. L. étoient certainement capables de ſoulever tous ceux qui veulent voir des Peuples heureux, non ſous des monſtres, mais ſeulement ſous des Souverains juſtes, humains, pacifiques, bienfaiſans, & indulgens quelquefois même pour les foibleſſes de l'humanité, comme l'eſt un pere envers ſes enfans; tous ceux peut-être qui préférent de mettre leurs brebis ſous la garde d'un bonhomme de Berger, qui les laiſſe un peu s'écarter en liberté, & ſi l'on veut, mordre auſſi quelquefois par ſes chiens qu'il ménage, plutôt encore qu'en celles d'un Paſteur abſolu & impitoyable, qui au moindre écart, feroit également étrangler les chiens & les individus du troupeau, au gré de ſon *ſeul caprice*: car M. L. qui a ſoutenu

soutenu que les Gouvernemens de l'Asie n'étoient point despotiques, que le Sultan n'étoit pas au-dessus des Loix, (*a*) n'a pas pu prouver encore que les Muets & le cordeau avec lesquels on étrangloit les Bachas, n'étoient que les exécuteurs de ces Loix.

Une autre opinion singuliere de M. L. & qui n'a pas fait fortune encore plus que les autres, est celle qui lui fait préférer l'ancien esclavage à l'état libre de nos Journaliers. Pour celle-là, M. L. a dit l'avoir retrouvée chez un Peuple qui se prétend plus libre, plus Philosophe qu'aucun autre, chez les *Anglois*. Elle avoit été publiée hautement, nous dit-il, dans une assemblée nationale. Elle n'avoit point été adoptée; mais elle n'avoit point indisposé, encore moins révolté cette assemblée contre son Auteur. Ces reflexions enfin, elles avoient été vivement discutées, quoique sous un autre point de vue peut-être, lors de la conquête du Nouveau-Monde. Un Dominicain les avoit fait décider en faveur de l'esclavage, par

(*a*) Nous sommes forcés de dire que M. *Anquetil du Perron* a soutenu la même opinion, en disant: *j'ai voyagé, j'ai vu*; mais qu'a-t-il vu? quelques Loix qui régloient les successions, les partages sans doute, puisqu'il y a de ces Loix dans l'Alcoran. Mais a-t-il vu dans ses voyages aussi, la procédure à suivre & les formes avec lesquelles on devoit faire le procès à un Bacha concussionaire, à un Cadi prévaricateur? Où a-t-il vu que, par une Loi de l'Empire, invariable & constante, écrite dans quelque Code, le Sultan doive faire étrangler tous ses Officiers, sans Loix, sans formes, & quand bon lui semble?

un motif ſingulier, parce que celui-ci étoit de droit Divin, diſoit-il, & qu'il falloit des eſclaves plutôt que des hommes libres, pour exploiter des mines. Il eſt vrai que l'Hiſtoire rapporte que *las Caſas* vint exprès d'Amérique en Eſpagne, plaider la cauſe de la liberté opprimée par le Moine, auprès de *Ferdinand V.*, & qu'elle ajoute qu'il la plaida ſi bien auprès du Roi moribond, que ce Prince témoigna un grand repentir d'avoir avili la dignité d'Homme dans le nouvel hémiſphere, par un eſclavage de droit Divin, lorſqu'il auroit pu la régénérer, dit-on, par la liberté de droit naturel.

Cette liberté eſt vraiment ſi chere, ſi précieuſe aux hommes, qu'il eſt très vraiſemblable que le monde entier fut de l'avis de *las Caſas* dans cette affaire. Ouvrez au plus fort des rigueurs de l'hiver, ouvrez la porte de leur cage à tous ces eſclaves aîlés que vous y tenez renfermés: ils quitteront auſſi-tôt un gouvernement doux, qui leur procuroit une nourriture ſaine & abondante; ils s'envoleront à tire-d'aîle pour aller périr peut-être bientôt miſérablement dans la campagne ſur un ſol dur, impénétrable, qui retient contre tous leurs efforts pour les arracher, quelques grains rares, néceſſaires à leur ſubſiſtance. Les hommes à cet égard ont l'inſtinct des oiſeaux. Le bonheur pour eux eſt moins la jouiſſance d'une vie plus aiſée, plus aſſurée, plus complette, que celle de la plus pleine liberté; & dans l'état de l'eſclavage ont-ils bien communément, comme ces hôtes emplumés deſtinés à égayer nos appartemens, des maîtres humains, attachés par goût & par plaiſir à les conſerver? N'auroient-ils pas plus ſouvent

des tyrans assez riches & assez affreux pour se jouer de leur vie, pour les sacrifier sans scrupule à leurs caprices, à leurs passions? N'y a-t-il point trop souvent de dissipateurs inhumains dans ce genre de propriétés humaines? Mais je veux encore qu'il ne s'en trouve point : voyons, apprécions.

Nos Soldats sont à peu près des esclaves à bail. Ils sont dans une dépendance bien aussi dure que l'esclavage, au moins pendant huit ans. Elle leur assure cette servitude, une subsistance assurée, une protection réelle, tous les biens qu'on dit que l'esclavage procure, avec un travail moins assidu, beaucoup moins pénible, au moins dans les garnisons; & quoique leur engagement ne doive pas être éternel comme l'esclavage, en voyez-vous beaucoup de ces esclaves militaires qui ne préferent pas de chercher à gagner leur vie en liberté, quand leur congé est expiré, plutôt que le renouveller? Il seroit pourtant aisé de prouver que la vie d'un esclave en uniforme, avec sa paie, est actuellement meilleure que celle de nos Manouvriers gagnant dix à douze sols par jour, assujétis à la *Taille*, à la *Gabelle*, &c. &c. chargés des couches de leurs femmes, de la nourriture de leurs enfans, de leur entretien, des frais de leur baptême, de leur mariage, de leur mort, obligés de soudoyer les Médecins, les Chirurgiens dans les accidens qui arrivent dans la vie; forcés de payer quelquefois la consultation d'un Avocat qui les égare, victimes d'un avide Procureur qui les épuise, & chômant encore un quart de l'année faute de travail, ou par l'intempérie des saisons, ou par l'observation de dix jours de Fêtes, que

l'on ne connoît pas dans le Village voisin soumis à un autre Diocèse, &c.

Les Hommes veulent être libres : c'est-là leur bien suprême. Nul autre ne compense celui-là. Les Gouvernemens les plus parfaits sont, à mon avis, ceux qui concilient le plus de liberté publique & personnelle, avec plus de sûreté pour ses possessions. Laissons donc jouir les Hommes de cette liberté. N'en resserrons pas les bornes ; ne leur vantons pas les douceurs de l'esclavage. Ils frémissent déja au premier mot de l'éloge que vous prétendez en faire. Ils en seront plus misérables, dites-vous M. *Linguet*, de ne pas vous entendre : ils seront *libres* ; ne les en plaignez plus : c'est déja être heureux. Ils ont brisé les chaînes de la servitude dans une grande partie du Monde : voulez-vous prouver qu'ils ont mal fait, & les engager à les reprendre, à votre voix ? Ils n'en feront rien. Qu'aurez-vous donc gagné à leur parler avec éloquence de cette révolution ? Vous aurez dit des choses assez neuves, assez singulieres, assez hardies ; & vous les aurez révoltés, au lieu de les persuader. Vous aurez compromis, peut-être, votre cœur en faisant briller votre esprit.

Non, ne leur citez donc plus, M. *Linguet*, l'exemple de ces chevaux, dont le rattelier est toujours bien fourni lorsqu'ils travaillent, comme lorsqu'ils ne travaillent pas, & que leurs maîtres font panser si soigneusement à la moindre incommodité, qui ne paient ni le Bourrelier, ni le Maréchal, &c. parce que des Hommes libres ne sont pas, après tout, des bêtes de somme : le cheval du moins ne voit pas dans son Ecuyer, un cheval comme lui, son égal. La Nature, pour le faire

marcher au gré du fouet de celui qui le mène, ne lui a pas donné le sentiment de la liberté, de l'égalité, de l'indépendance, qu'elle a placé dans le cœur humain. Et que deviendront ces chevaux si bien pansés, ces trois chevaux Anglais, par exemple, qui vous transportoient si rapidement de Paris dans les Provinces? Que deviendront-ils, M. L..., lorsqu'un autre caprice, ou d'autres circonstances vous feront naître l'envie de voyager encore à pied, comme les *Thalès*, les *Platon*? Vous les ferez alors conduire au marché. Je veux bien qu'après avoir traîné orgueilleusement le char d'un *Brutus littéraire*, ils pourront encore chasser le sanglier dans les taillis de quelque Gentilhomme; mais bientôt ils seront montés à la journée peur le plus vil salaire, ils seront attelés au tombereau le plus sale. Tel seroit donc le sort de l'esclave que vous comparez au cheval. Aujourd'hui bien soigné, bien nourri, bien ménagé au service d'un maître opulent & honnête: demain traîné par son héritier au marché le plus prochain, passant chez un tyran avare & dur, qui l'excède d'un travail sans relâche, pour le moins de nourriture possible; lié à son rattelier sans pouvoir s'en écarter, ni se coucher sur la litière, qu'avec le consentement de son maître, puni de cent coups de fouets au moindre murmure, & peut-être privé de la vie, parce que *c'est son argent*, dont il peut disposer, *suivant le plus sage des Législateurs, un Politique inspiré par Dieu même*, dit très-pieusement & très-à-propos M. *Linguet*; affoibli enfin par l'épuisement de ses forces, & bientôt le rebut de la nature & des hommes, mis sur toutes les places de marché en marché, trou-

vant à peine un maître indigent, qui veuille en donner un prix quelconque, & se charger d'user le reste de ses forces languissantes, pour un morceau de pain d'orge ou de son par chaque jour: car l'esclavage doit avoir cet effet de placer presque toujours l'infirmité, la foiblesse & la vieillesse des Hommes chez l'indigence, comme les vieux chevaux, ou les infirmes, sont relégués bientôt des écuries de l'opulence dans celles des plus minces propriétaires qui les tuent enfin pour sauver le prix de leur peau, lorsqu'ils ne peuvent plus leur rendre de services équivalens à la plus pauvre nourriture. Et voilà donc, grand Dieu! cet état heureux, dont les Hommes n'auroient jamais dû chercher à sortir, & sur lequel la Philosophie nous a trompés! Dira-t-on, avec l'Auteur de l'*Offrande à l'Humanité*, (*a*) partisan furieux des opinions de L..., que » l'intérêt du Maître de » l'esclave est de le ménager dans sa vigueur, & » sa gloire d'en avoir compassion dans sa débilité «. Ah! craignez plutôt que son intérêt ne soit de tirer promptement parti de cette vigueur peu durable, & n'attachez par le sort de sa vieillesse à la gloriole de son maître, puisque d'ailleurs il n'y aura point de honte pour lui de s'en débarrasser quand il le trouvera bon. Non, cette gloriole ne peut suffire pour nous répondre de son bon-

(*a*) Ouvrage excessivement loué par l'Auteur des *Annales*, qui parut l'année derniere, & qu'on s'obstine encore à lui attribuer malgré son désaveu, tant il y a de conformité dans les vues, & même dans le style: mais Ouvrage qui appartient pourtant au Continuateur de ces *Annales*, au Pasteur Wallon, M. Briatte.

heur. Monteſquieu ! illuſtre Ecrivain, vous l'avez bien dit, quoiqu'en penſe *Linguet*, *le cri pour l'eſclavage eſt donc le cri du luxe & de la volupté, & non pas celui de l'amour & de la félicité publique.*

Certainement M. *Linguet*, qui ne croit pas qu'un homme riche puiſſe & doive frémir d'être ſervi par des eſclaves, n'imaginera pas que cet homme riche doive non plus dépenſer ſes revenus à entretenir leur vie, dès qu'elle ceſſe de lui être lucrative. Et pourquoi feroit-il pour un eſclave, ce que l'on ne fait pas aujourd'hui pour un homme libre? Pourquoi ſon attachement l'emporteroit-il en ce cas plutôt ſur ſon intérêt?

Voyez le plus célébre Apôtre de l'humanité & de la tolérance parmi nous, riche de plus de cent mille livres de rentes, & de quatre à cinq cens mille francs de numéraire, laiſſer par ſon teſtament, pour tout legs, une année de gages à un Domeſtique libre & honnête qui l'a ſervi pendant *trente trois ans*: & croyez-vous que, n'ayant pas voulu conſerver ſa nourriture à un homme qui avoit uſé ſa vie dans un ſervice de choix & de préférence, ce célébre Apôtre de l'humanité en eût voulu gratifier un eſclave attaché à ſa perſonne par la fatalité de ſa naiſſance, voué à ce ſervice par la néceſſité de ſa deſtinée, par la baſſeſſe de ſon extraction.

Conſidérez cependant quel eſt le réſultat différent des deux ſyſtêmes. Dans celui de la ſervitude, l'eſclave de *Voltaire*, après ſa mort auroit été mis à prix ſur la place de Geneve; & M. *Linguet* même, qui a imprimé qu'il chaſſeroit un de ſes gens qu'il apercevroit liſant *Corneille* ou *Voltaire*, n'auroit pas voulu de celui-ci pour un écu. Il eût

eu le sort peut-être du cheval tournant la meule, ou qu'on achete pour la valeur de sa peau.

Au lieu que le Domestique ou le Manouvrier libre, s'il ne peut se replacer ailleurs, s'il ne peut trouver un second Maître plus généreux en parlant moins de générosité; s'il n'a ni industrie, ni talens qui suppléent à son service, il peut encore rentrer dans le sein d'une famille, dont quelques branches aisées, ou enrichies par la liberté & le travail, lui offriront des secours. *Jeannot* peut être accueilli par *Colin*, son ancien camarade Auvergnac, à la tête d'une bonne Manufacture de cuivre étamé. Que dis-je? Il n'est peut-être pas à tard encore de se faire un sort par lui-même, qui le flattera davantage que la dureté de son Maître ne l'indisposera. Il parviendra peut-être même à se faire une destinée brillante. Que sait-on? Un écu de trois livres seulement épargné pendant la durée de son service, mis sur un terne de lotterie, peut d'un laquais libre, faire un bourgeois qualifié & fort important dans une Province.

Mais un esclave, qu'a-t-il? que trouve-t-il? Une famille d'esclaves comme lui à perpétuité, qui n'aura jamais ni la puissance, ni la liberté de lui offrir un verre d'eau; qui ne pourra lui faire partager un moment sa litiere sans la permission d'un maître à la vue duquel elle tremble sans cesse. Il n'aura pas lui-même la liberté d'avancer un pas pour lui tendre les bras. La dépendance la plus grande du travail où sont nos journaliers, approche-t-elle de cette extrême servitude? Non, M. *Linguet*, quoique vous en disiez, ce manouvrier n'est ni aussi dépendant, ni aussi malheureux dans son état, que l'esclave. Demandez aux Entrepre-

neurs de manufactures, aux Riches qui exploitent leurs terres, si les manouvriers qu'ils salarient, sont esclaves du besoin qu'ils ont d'eux; si leur volonté n'est pas assez souvent soumise à celle des mains qu'ils emploient; si ces manouvriers n'abandonnent jamais leur travail, quoiqu'on les prie de le continuer, pour se livrer au plaisir; s'ils ne changent pas gaiement d'attélier & de maître sur les prétextes les plus legers? Voyez-les au moins les jours de Fêtes, rassemblés sur la place du Château, dansans au son rauque d'un mauvais violon, ou entassés dans les cabarets, au milieu d'un nuage épais de fumée de tabac qui les enveloppe: & dites-nous si vos esclaves sans propriété, sans lucre, sans épargnes, peuvent du moins se distraire ainsi un jour, un seul jour, de l'ennui & du poids de leurs chaînes? Oubliez-vous ce que vous avez dit, que les Fêtes sont l'ouvrage de la Religion compatissante, qui a voulu arracher les malheureux serfs au travail, & leur procurer des intervalles de repos que leur refusoit l'avarice de leurs maîtres? (*a*)

(*a*) *Théorie des loix*, fin du second Vol. Il est vrai que M. L. fait une distinction singuliere ici entre les Serfs & les Esclaves. Il convient bien que les premiers étoient très malheureux sous l'oppression féodale; mais il les distingue soigneusement de l'heureux esclave. On ne voit pas sur quoi est fondée cette distinction. L'esclave comme le serf appartenoient à un maitre qui les dénombroit & les pouvoit vendre. L'un & l'autre travailloient pour lui seul toute l'année, dans la plûpart de nos Provinces. Dans quelques-unes, ils obtinrent des jours pour eux, & ne lui durent plus que des corvées dans certains autres jours. Mais cet adoucissement postérieur ne fut pas universel. Le serf ne pouvoit comme l'es-

Nos manouvriers pourroient être plus aisés sans doute. Il seroit même bon qu'ils le fussent: ils le deviendroient, si les terres étoient plus divisées, si les Moines n'exploitoient pas les leurs, si les troupeaux, la basse-cour se multiplioient davantage. Ils pourroient peut-être alors, comme Henri IV. le desiroit, avoir tous les Dimanches *la poule au pot*. Des Hommes *libres* peuvent du moins attendre ce moment, & l'entrevoir sous un nouvel Henri, à la suite d'une paix honorable, d'après le *Compte rendu* de ses finances. Mais le sort d'un esclave est immuable sous toutes les formes, sous toutes les révolutions des Gouver-

---

clave, se marier ni changer de demeure, de territoire, ni disposer de ses enfans sans la volonté d'un maître. Il étoit obligé de le suivre à la guerre. Pourquoi donc l'esclave est-il heureux, lorsque le serf étoit malheureux par sa condition? C'est que le gouvernement féodal étoit tyrannique & oppressif à la bonne-heure. Mais quand les premiers serfs furent affranchis, la féodalité existoit encore, & cependant loin d'en regretter l'empire & d'en rechercher les chaînes, ces nouveaux Bourgeois se trouverent heureux d'avoir acheté assez cher la liberté; & leur bonheur excita l'envie. Car si les Souverains de quelques endroits forcerent d'acquérir ces libertés, ce n'est pas comme le veut dire M. L. qu'on fût déjà dégoûté de la marchandise, ni qu'elle ne valût rien; mais c'est au contraire parce que la jugeant bonne à l'empressement qu'on témoignoit pour s'en pourvoir, les Vendeurs la tenoient à trop haut prix, & que des hommes sortans nuds de l'esclavage, sans aucunes avances, qui devoient prendre ce prix sur le bénéfice de leurs travaux futurs, désespéroient de pouvoir y atteindre dans les termes indiqués pour les paiemens.

nemens. Il eſt, au jour de ſa mort, ce qu'il étoit au jour de ſa naiſſance. Ce ſentiment ſi flatteur de la propriété, qui attache tant les Hommes à la plus miſérable chaumière, à la patrie où ſont ces chaumières, & à la vie devenue plus agréable par cette jouiſſance, ils ne le connoîtront jamais. Le Manouvrier enfin, ſi ſes bras lui refuſent tous ſecours, s'il n'eſt aidé par aucun événement, ira, s'il le faut, finir ſes jours dans un de ces aſyles que lui ouvrent l'Humanité & la Religion, *dans un Hôpital*; & pourquoi n'y ſeroit-il pas mieux libre & ſoigné par des Adminiſtrateurs honnêtes, qu'eſclave infirme, humilié chez un maître preſque auſſi indigent que lui? Il y mourra du moins libre, comme il eſt né, & ſa derniere volonté, ſon dernier ſoupir peut être un acte de ſa liberté. Le Miniſtre de la Religion, qui l'aidera à mourir, ne lui dira pas, comme M. *Linguet* à l'eſclave: *Souffre & meurs enchaîné: c'eſt-là ton deſtin. La Société vit de la deſtruction des libertés, comme les bêtes carnaſſieres vivent du meurtre des animaux timides.* Mais il pourra lui dire: » La Nature te » fit libre, elle te rend libre au tombeau. Elle te » fit l'égal de tous les Hommes par ta naiſſance. » Tu es venu nud comme eux tous; mais elle ne » donna à tes muſcles la force, ni à ton eſprit la » pénétration de pluſieurs d'entr'eux. N'ayant pas » les mêmes moyens, tu n'as pu arriver aux » mêmes fins. Elle ne t'a pas non plus donné leurs » biens, ni leur bonheur apparent; mais com- » ment, ſur quel fondement l'accuſer & te plaindre » de n'avoir pas été un des mieux partagés? Si » ton exiſtence a été plus douloureuſe, ta fin peut » être plus tranquille; la miſere a ouvert ton

» cœur à la pitié, à la compassion de tes sembla-
» bles; les succès & la fortune ont pétrifié celui
» des Riches. Tu n'as pas vendu la justice à l'avarice
» & à des passions honteuses; tu n'as pas mal gou-
» verné; le remords rongeur qui déchira l'ame de
» tant de Souverains sur le trône, & de tant de
» Gens en place, n'habite pas chez toi; tu ne
» regrettes ni la perte de ton nom, ni celle de ta
» fortune, de ton état, de tes grandeurs. Il est
» donc pour toi des consolations que les Riches
» n'ont pas toujours, & tu peux espérer un bon-
» heur plus grand, qui va commencer. L'Evangile
» a dit, pourra-t-il ajouter, & il le citera, puis-
» que M. *Linguet* le cite bien: *Bienheureux ceux*
» *qui pleurent... Malheur à vous, Riches, qui avez*
» *vos consolations dans ce monde*«.

Ce discours adressé au Manouvrier, sera bien aussi raisonnable, aussi consolant, que celui que M. *Linguet* adresse à l'Esclave, tout fondé sur la nécessité de sa misère. Il dit que *la Société fait du monde entier un vaste cachot, où il n'y a de libres que les Gardiens des prisonniers.* (*a*) Oui, cela peut être dans son système d'esclavage. Ses esclaves, je le conçois bien, sont des prisonniers bien ou mal nourris dans un vaste cachot, suivant l'opulence & la sensibilité des maîtres. Sans doute *il ne siéroit pas à leurs Gardiens de prendre pour sujets de leurs chansons, les louanges de la liberté. Ce seroit vraiment outrager les malheureux captifs, que d'afficher des descriptions touchantes du bonheur dont ils jouiroient, s'ils étoient libres, sur la*

(*a*) Théorie des Loix Civiles.

grille même qui les tient renfermés. Auſſi leurs Deſpotes n'ont-ils pas cette mal-adreſſe qui contrarieroit bien plus leur intérêt que leur ſenſibilité. Parler de liberté à des eſclaves, ne ſeroit-ce pas les engager à ſe la procurer, à ſe ruiner ſoi-même, puiſqu'ils *ſont votre argent?* Il ne faut donc que reſſerrer leurs chaînes, fortifier leurs verroux: & voilà ce qui conſolide encore l'eſclavage, & le rend ſi difficile à abolir par-tout où il eſt établi (*a*). Mais nos Sociétés ne ſont pas de ces cachots-là: les Gardiens des Hommes libres & affranchis ne doivent plus être que les Loix; & la Philoſophie qui tend à les corriger, à les adoucir,

(*a*) M. *de Voltaire* remarque dans ſes *Queſtions ſur l'Encyclopédie*, au mot ESCLAVE, qu'aucun Légiſlateur de l'Antiquité n'a tenté d'abroger la ſervitude; qu'au contraire les Peuples les plus enthouſiaſtes de la liberté, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, les Carthaginois furent ceux qui porterent les Loix les plus dures contre l'eſclavage; que le droit de vie & de mort ſur eux, étoit un des principes de la Société: mais ce n'eſt pas ſans doute parce qu'ils regardoient cet eſclavage comme le lien du bonheur des Hommes, que ces Légiſlateurs le conſolidoient ſi ſoigneuſement; c'eſt par le reſpect qu'ils avoient pour les propriétés, pour la fortune des Particuliers, qu'ils étoient ſi durs, afin de conſerver à chacun ce qui lui appartenoit. La preuve que l'eſclavage n'étoit pas une combinaiſon, un arrangement de légiſlation pour le bonheur commun, c'eſt que cette dégradation étoit la ſuite des guerres malheureuſes, & cette flétriſſure étoit impoſée aux vaincus par les vainqueurs. C'étoit l'uſage & le profit de la guerre heureuſe, comme les troupeaux de beſtiaux qui paiſſent dans les communes de l'ennemi, deviennent le butin des Troupes legères qui les enveloppent.

à les améliorer, tend donc évidemment au bonheur du Genre-humain. Elle n'eſt point *cruelle* cette Philoſophie-là. Ses conſolations ſont bien loin *d'être douloureuſes*, comme le dit M. L... La Société eſt néceſſairement compoſée de riches & de pauvres; mais non pas néceſſairement de maîtres & d'eſclaves, puiſqu'elle ſubſiſte plus heureuſement ſans ces extrêmes de la domination & de la ſervitude.

Nous avions écrit ceci, lorſqu'en tombant ſur le mot ESCLAVE, des *Queſtions ſur l'Encyclopedie*, nous nous ſommes aperçus que la *Théorie des Loix* avoit été connue de M. de *Volt.* & qu'il avoit peut-être mieux réfuté en peu de mots le ſyſtême de l'Auteur ſur ce ſujet, que nous ne l'avons fait en pluſieurs pages: nous ne pouvons nous refuſer au plaiſir de le tranſcrire ici.

» J'ai lu depuis peu au mont Krapac, où l'on ſait que je demeure, un Livre fait à Paris, plein d'eſprit, de paradoxes, de vues & de courage, tel à quelques égards que ceux de *Monteſquieu*, & écrit contre *Monteſquieu*. Dans ce Livre, on préfere hautement l'eſclavage à la domeſticité, & ſur-tout à l'état libre de manœuvre. On y plaint le ſort de ces malheureux hommes libres, qui peuvent gagner leur vie où ils veulent par le travail pour lequel l'homme eſt né, & qui eſt le gardien de l'innocence, comme le conſolateur de la vie. Perſonne, dit l'Auteur, n'eſt chargé de les nourrir, de les ſecourir; au lieu que les eſclaves étoient nourris & ſoignés par leurs maîtres, ainſi que leurs chevaux. Cela eſt vrai: mais l'eſpèce humaine aime mieux ſe pourvoir que dépendre; & les chevaux nés dans les forêts, les préférent aux écuries. «

» Il remarque avec raiſon que les ouvriers perdent beaucoup de journées, dans leſquelles il leur eſt défendu de gagner leur vie ; mais ce n'eſt pas parce qu'ils ſont libres ; c'eſt parce que nous avons quelques Loix ridicules & beaucoup trop de Fêtes.

» Il dit très-juſtement que ce n'eſt pas la charité Chrétienne qui a briſé les chaînes de la ſervitude, puiſque cette charité les a reſſerrées pendant plus de douze ſiecles ; & il pouvoit encore ajouter que, chez les Chrétiens, les Moines mêmes tout charitables qu'ils ſont, poſſedent encore des eſclaves réduits à un état affreux, ſous le nom de *mortaillables*, de *mainmortables*, de *ſerfs de glebe*.

» Il affirme, ce qui eſt très vrai, que les Princes Chrétiens n'affranchirent les ſerfs que par avarice. C'eſt en effet pour avoir l'argent que ces malheureux avoient amaſſé, qu'ils leur ſignerent des patentes de manumiſſion. Ils ne leur donnerent pas la liberté ; ils la vendirent. L'Empereur *Henri V.* commença : il affranchit les ſerfs de Spire & de Worms au douzieme ſiécle. Les Rois de France l'imiterent. Cela prouve de quel prix eſt la liberté, puiſque ces hommes groſſiers l'acheterent très-chèrement. «

» Enfin c'eſt aux hommes, ſur l'état deſquels on diſpute, à décider quel eſt l'état qu'ils préferent.

» Interogez le plus vil manœuvre couvert de haillons, nourri de pain noir, dormant ſur la paille dans une hutte entr'ouverte ; demandez-lui s'il voudroit être eſclave mieux nourri, mieux vêtu, mieux couché : non ſeulement il répondra en reculant d'horreur ; mais il en eſt à qui vous n'oſeriez en faire la propoſition. «

» Demandez enſuite à un eſclave, s'il deſireroit

d'être affranchi; & vous verrez ce qu'il vous répondra. Par cela seul la question est décidée.

» Considérez encore que le manœuvre peut devenir fermier, & de fermier propriétaire. Il peut même en France parvenir à être Conseiller du Roi, s'il a gagné du bien. Il peut être en Angleterre franc-tenancier, nommer un député au Parlement; en Suede devenir lui-même un membre des Etats de la Nation. Ces perspectives valent bien celle de mourir abandonné dans le coin d'un étable de son maître. «

M. *Linguet* n'a pu soutenir une opinion contraire à celle-ci, que par une *erreur de l'esprit*, comme l'a dit M. de *Mirabeau*, dans la préface de ses *Eléments de Philosophie rurale*, comme l'a dit M. L. lui-même. » J'ai insinué qu'il pouvoit être » avantageux de r'ouvrir les sources de l'escla- » vage: n'est-ce pas un crime que j'aurois eu le » malheur de commettre contre l'humanité? Cette » seule idée m'effraie. Mes principes, à ce que » je crois, n'ont pas été jusqu'ici, ceux d'un hom- » me qui cherche à rendre ses pareils infortunés. » Si mon esprit m'a trompé, mon cœur ne me » reproche rien. « A la bonne-heure: nous voulons le croire. Mais on doit regretter que M. *Linguet* se soit rassuré si facilement sur cette idée qui l'effrayoit d'abord. Il en est de même de son opinion sur le despotisme Oriental, dont un homme de bien parmi nous, a autrefois senti le danger. Des Courtisans parloient devant Louis XIV. de l'empire absolu des Sultans, & des actions qu'ils faisoient en conséquence de ce pouvoir. Voilà, dit le Roi, *ce qui s'appelle regner.* Le Maréchal d'*Etrées*, ne pouvant souffrir que le Roi approuvât

cette

cette conduite, à cause de la conséquence, répartit avec vivacité: *Mais*, Sire, *deux ou trois de ces Empereurs ont été étranglés de mon temps.* Une si noble, si utile & si courageuse franchise aura t-elle toujours aussi à-propos des imitateurs?

Nous avons vu que les idées publiées par M. L. sur plusieurs objets, étoient bien étranges; mais qu'aussi il les présentoit avec beaucoup d'esprit, & que son stile fort & énergique étoit même original presque autant que ses idées. Il manquoit encore à cet Auteur une singularité; c'est qu'après avoir déplacé les Empereurs Romains du rang que l'histoire leur assigne parmi les bons & les mauvais Princes, il entreprît la même réforme chez les Ecrivains, & commencât par celui qu'on a nommé le Prince de l'éloquence, par *Cicéron*, dont la réputation lui parut aussi mal fondée, que celle de *Titus en bien*, de *Tibere* en mal, &c. Mais l'Orateur Romain a trouvé un habile vengeur dans le *Virgile* de la France. Aucun des paradoxes de M. L. n'a été mieux réfuté que celui-ci par *Voltaire*; & il faut bien que M. L. en ait ainsi pensé lui-même, puisque malgré son serment de *ne se laisser jamais attaquer impunément*, il n'a point repliqué.

» C'est dans le tems de la décadence des beaux-Arts en France (dit *Voltaire*) c'est dans le siecle des paradoxes, & dans l'avilissement de la Littérature & de la Philosophies persécutées, qu'on veut flétrir *Ciceron*; & quel est l'homme qui essaie de deshonorer sa mémoire? C'est un de ses disciples, c'est un homme qui prête comme lui son ministere à la défense des accusés; c'est un Avocat qui a étudié l'éloquence chez ce grand

Maître ; c'eſt un Citoyen qui paroit animé comme *Cicéron* même, de l'amour du bien public.

» Dans un Livre intitulé, *Canaux navigables*, Livre rempli de vues patriotiques & grandes plus que praticables, on eſt bien étonné de lire cette philippique contre *Cicéron*, qui n'a jamais fait creuſer de canaux.

» Le trait le plus glorieux de l'hiſtoire de *Cicéron*, c'eſt la ruine de la conjuration de *Catilina*; mais à le bien prendre, elle ne fit du bruit à Rome, qu'autant qu'il affecta d'y mettre de l'importance. Le danger exiſtoit dans ſes diſcours bien plus que dans la choſe. C'étoit une entrepriſe d'hommes yvres, qu'il étoit facile dé déconcerter. Ni le Chef ni les complices n'avoient pris la moindre meſure pous aſſurer le ſuccès de leur crime. Il n'y eut d'étonnant dans cette étrange affaire, que l'appareil dont le Conſul chargea toutes ſes démarches, & la facilité avec laquelle on lui laiſſa ſacrifier à ſon amour-propre, tant de rejettons des plus illuſtres familles.

» D'ailleurs, la vie de *Cicéron* eſt pleine de traits honteux ; ſon élpquence étoit vénale autant que puſillanime. Si ce n'étoit pas l'intérêt qui dirigeoit ſa langue, c'étoit la frayeur ou l'eſpérance : le deſir de ſe faire des appuis le portoit à la tribune, pour y défendre ſans pudeur des hommes plus deshonorés, plus dangereux cent fois que *Catilina*. Parmi ſes Cliens, on ne voit preſque que des ſcélérats; & par un trait ſingulier de la juſtice Divine, il recut enfin la mort des mains d'un de ces miſérables que ſon art avoit dérobé aux rigueurs de la juſtice humaine. «

» *A le bien prendre*, répondit M. de *Voltaire*,

la conjuration de *Catilina* fit à Rome plus que *du bruit* : elle la plongea dans le plus grand trouble & dans le plus grand danger. Elle ne fut terminée que par une bataille si sanglante, qu'il n'est aucun exemple d'un pareil carnage, & peu d'un courage aussi intrépide. Tous les soldats de *Catilina* après avoir tué la moitié de l'armée de *Petreius*, furent tués jusqu'au dernier. *Catilina* périt percé de coups sur un monceau de morts, & tous furent trouvés le visage tourné contre l'ennemi. Ce n'étoit pas là une entreprise si facile à déconcerter : *Cesar* la favorisoit ; & elle apprit à *Cesar* à conspirer un jour plus heureusement contre sa patrie.

Ciceron, dit M. L., *défendoit sans pudeur des hommes plus deshonorés, plus dangereux cent fois que Catilina.*

» Est-ce quand il défendoit dans la tribune, la Sicile contre *Verres*, & la République Romaine contre *Antoine* ? Est-ce quand il réveilloit la clémence de *Cesar*, en faveur de *Ligarius* & du Roi *Déjotare* ; ou lorsqu'il obtenoit le droit de Cité, pour le poëte *Archias* ; ou lorsque dans sa belle Oraison pour la Loi *Manilia*, il emportoit tous les suffrages des Romains en faveur du grand *Pompée* ?

» Il plaida pour *Milon*, meurtrier de *Clodius* ; mais *Clodius* avoit mérité sa fin tragique par ses fureurs. *Clodius* avoit trempé dans la conjuration de *Catilina* ; *Clodius* étoit son plus mortel ennemi ; il avoit soulevé Rome contre lui, & l'avoit puni d'avoir sauvé Rome : *Milon* étoit son ami.

» Quoi ! c'est de nos jours qu'on ose dire que Dieu punit *Cicéron*, d'avoir plaidé pour un Tribun Militaire, nommé *Popilius-Lena*, & que la vengeance céleste le fit assassiner par ce *Popilius-Lena* même !

Perſonne ne ſait ſi *Popilius-Lena* étoit coupable ou non du crime dont *Cicéron* le juſtifia quand il le défendit; mais tous les hommes ſavent que ce monſtre fut coupable de la plus horrible ingratitude, de la plus infame avarice & de la plus déteſtable barbarie, en aſſaſinant ſon bienfaiteur, pour gagner l'argent de trois monſtres comme lui. Il étoit réſervé à notre ſiécle de vouloir faire regarder l'aſſaſinat de *Cicéron*, comme un acte de la juſtice Divine. Les Triumvirs ne l'auroient pas oſé. Tous les ſiécles juſqu'ici ont déteſté & pleuré ſa mort.

» On reproche à *Cicéron* de s'être vanté trop ſouvent d'avoir ſauvé Rome, & d'avoir trop aimé la gloire; mais ſes ennemis vouloient flétrir cette gloire. Une faction tyrannique le condamnoit à l'exil & abbatoit ſa maiſon, parce qu'il avoit préſervé toutes les maiſons de Rome de l'incendie que *Catilina* leur préparoit. Il vous eſt permis (c'eſt même un devoir) de vanter vos ſervices quand on les méconnoît, & ſur-tout quand on vous en fait un crime.

On admire encore *Scipion*, de n'avoir répondu à ſes Accuſateurs que par ces mots: *C'eſt à pareil jour que j'ai vaincu Annibal: allons rendre grâce aux Dieux.* Il fut ſuivi par tout le peuple au Capitole, & nos cœurs l'y ſuivent encore en liſant ce trait d'hiſtoire.

Cicéron fut admiré de même par le Peuple Romain, le jour qu'à l'expiration de ſon conſulat, étant obligé de faire les ſermens ordinaires, & ſe préparant à haranguer le Peuple, ſelon la coutume, il en fut empêché par le Tribun *Metellus*, qui vouloit l'outrager. *Cicéron* avoit commencé

par ces mots: *Je jure*... Le Tribun l'interrompit, & déclara qu'il ne lui permettoit pas de haranguer. Il s'éleva un grand murmure. *Cicéron* s'arêta un moment, & renforçant sa voix noble & sonore, il dit pour toute harangue: *Je jure que j'ai sauvé la Patrie.* L'Assemblée enchantée s'écria: *Nous jurons qu'il a dit la vérité.* Ce moment fut le plus beau de sa vie. Voilà comment il faut aimer la gloire.

» Je ne sais où j'ai lu autrefois ces vers ignorés:

Romains, j'aime la gloire, & ne veux point m'en taire:
Des travaux des Humains c'est le digne salaire:
Ce n'est qu'en vous servant qu'il la faut acheter;
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.

» Peut-on mépriser *Cicéron*, si on considére sa conduite dans son gouvernement de la Silicie, qui étoit alors une des plus importantes Provinces de l'Empire Romain, en ce qu'elle confinoit à la Syrie & à l'Empire des Parthes. Laodicée, l'une des plus belles Villes d'Orient, en étoit la Capitale; cette Province étoit aussi florissante, qu'elle est dégradée aujourd'hui sous le gouvernement des Turcs.

» Il commence par protéger le Roi de Cappadoce *Ariobarzane*, & il refuse les présens que ce Roi veut lui faire. Les Parthes viennent attaquer en pleine paix Antioche; *Cicéron* y vole, il atteint les Parthes après des marches forcées par le mont Taurus; il les fait fuir, il les poursuit dans leur retraite; *Orzace* leur Général, est tué avec une partie de son armée.

» De-là, il court à Pendenissum, Capitale d'un pays allié des Parthes, il la prend; cette Pro-

vince est soumise. Il tourne aussitôt contre les Peuples appelés *Vyburaniens*, il les défait; ses Troupes lui déférent le titre d'*Empereur* qu'il garde toute sa vie. Il auroit obtenu à Rome les honneurs du triomphe, sans *Caton* qui s'y opposa & qui obligea le Sénat à ne décerner que des réjouissances publiques & des remerciemens aux Dieux.

» Si on se represente l'équité, le désintéressement de *Cicéron* dans son gouvernement, son activité, son affabilité, deux vertus si rarement compatibles, les bienfaits dont il combla les peuples dont il étoit le Souverain absolu; il faudra être bien difficile pour ne pas accorder son estime à un tel Homme.

» Si vous faites reflexion que c'est là ce même Romain, qui le premier introduisit la Philosophie dans Rome; que ses *Tusculanes* & son Livre de *la nature des Dieux*, sont les deux plus beaux ouvrages qu'ait jamais écrit la sagesse qui n'est qu'humaine; & que son Traité des *Offices*, est le plus utile que nous ayons en morale, il sera encore plus mal aisé de mépriser *Cicéron*. Plaignons ceux qui ne le lisent pas: plaignons encore plus ceux qui ne lui rendent pas justice. «

Il faut avouer qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui ont répondu à M. *Linguet*, l'eussent fait aussi bien. Voilà un long chapitre à retrancher dès-à-présent de l'ouvrge auquel il travaille depuis long-tems, sous le titre d'*Histoire des réputations usurpées*. Mais c'est toujours en louant beaucoup ses talens, que M. de *Voltaire* a renversé ses paradoxes. Il le nommoit, comme on l'a lû, *le Disciple de* Cicéron, *qui avoit étudié l'éloquence*

chez ce grand-maître. Il faut bien que les Avocats de Paris ne l'ayent pas vu de même, & que leur Bareau ne reſſemble pas a celui de Rome, puiſqu'ils trouvoient mauvais que ce Diſciple imitât ſon Maître, & ſe livrât à des ouvrages de Littérature. On a dit ci-devant, qu'ils lui reprochoient de faire un *Journal*, ce qui ne s'acordoit guère avec l'état d'Avocat, diſoient-ils. Ce reproche étoit bien injuſte autant que frivole : car dans l'abandon où ils livroient ſon cabinet par leurs démêlés avec lui, il ne pouvoit être blâme d'avoir accepté du Libraire *Panckoucke*, dix mille francs de penſion pour ce travail. Il eut beaucoup de ſouſcripteurs d'abord, & ne les ſatisfit pas à beaucoup près. On s'apperçut que ce travail n'étoit pas propre à M. *Linguet*, qu'il lui falloit rendre compte de ſes propres idées, plutôt que de celles des autres ; que ſes connoiſſances en Littérature, n'égaloient pas celles qu'il avoit dans les Arts, & les matieres économiques & politiques ; que la contrainte enfin le tuoit en le glaçant. Une de ces ſorties qui lui étoient ordinaires contre l'Académie Françoiſe, mais plus vive cette fois, lui fit enfin perdre ce Journal & cette reſſource. Sa poſition n'en devint pas plus heureuſe. Elle lui fit naître l'idée de ſe tranſporter ailleurs & d'y continuer cette entrepriſe : écoutons M. L. il y a toujours à gagner de l'entendre parler lui-même.

» Après les trois années perdues à batailler ſur le champ aride du Barreau, j'en ſuis ſorti préciſément comme j'y étois entré : je pouvois dire comme Job : *Nudus è ſinu matris meæ egreſſus ſum ; nudus in terram revertar*. Sans la reconnoiſ-

ſance d'une perſonne qui me défend de la nommer, & qui a attaché à une Cauſe perdue, un prix dont les plus brillans ſuccès ne m'ont pas valu la moitié, j'aurois quitté ma Robbe ſans dettes, mais ſans un ſol de revenus «. (*a*)

» La Littérature ſembloit m'offrir une reſſource dans un travail qui me cauſoit autant de dégoût, que de regrets (*Journal de Politique & de Littérature*); mais qui me devenoit néceſſaire : il ne plut pas à l'Académie de me la laiſſer ; on m'arracha avec violence ce lambeau que l'équité devoit faire frémir, & la décence rougir de m'enlever. Le reſſentiment naturel contre tant d'injuſtices & de cruautés, m'a fait chercher en Angleterre un aſyle qui m'aſſurât, de maniere ou d'autre, des dédommagemens «.

» Je dois à la vérité de publier que, quand j'ai pris ce parti extrême, ce n'a pas été ſans avoir reçu des offres qui auroient pu m'en détourner ;

(*a*) *Sans un ſol de revenu*, comme *il y étoit entré, nud comme Job*! Mais outre les douze cens livres de rentes viageres que vous a faites la Comteſſe *de Béth.* non pour une Cauſe perdue, mais pour votre perſévérance à ne point vous déſiſter de ſa défenſe; les douze cens livres de rentes viageres que vous a conſtituées le Comte *de Morang.*; mais les vingt-quatre mille francs que vous aviez placés en rente chez M. d'*Hor.* l'un de vos Clients; mais les quarante mille francs que vous a apportés la Dame *Bout.* je ne veux pas dire comment. Et M. L... eſt ſorti du Barreau, comme il y étoit entré. A quoi bon cette petite charlatannerie ? Eſt-ce donc pour imiter le Philoſophe Génevois, qu'il parle auſſi de pauvreté, mais avec une fortune que *Jean-Jacques* n'avoit pas, & bien faite pour en garantir. M. L...

des Souverains m'ont fait ſonder pour ſavoir ſi j'accepterois un aſyle honorable & fructueux ; des Particuliers m'ont propoſé des retraites charmantes, qui n'auroient pas été ſtériles «.

» Le goût de l'indépendance & une délicateſſe ombrageuſe m'ont fait tout refuſer : j'ai regardé toujours une penſion, ſur-tout de la part d'un Prince étranger, comme un opprobre pour l'Homme de Lettres qui la reçoit, & une imprudence pour le Souverain qui la paie ; le premier ſemble ſe vendre, & le ſecond chercher à corrompre un témoin qu'il redoute.... J'ai entrepris très-ſérieuſement les *Annales*, comme un moyen d'arriver, non pas à la fortune, quoique je ne la mépriſe pas, comme tant de Matamores Socraïques qui feroient ſûrement plus de ſacrifices que moi pour l'acquérir ; mais à une aiſance honnête, qui doit être l'objet de l'ambition de tout homme ſage, & dont il eſt peut-être auſſi honteux que pénible de ſe trouver dénué. Quiconque n'étant pas né abſolument dépourvu de toute eſpèce de talens, ou n'ayant pas éprouvé dans ſa caducité des revers irréparables, n'en jouit pas, peut-être juſtement ſoupçonné d'inconduite, ou même de quelque vice plus ſérieux «. (*a*).

(*a*) Phraſe qui préſente une réflexion fauſſe & inſultante aux Hommes de talent en nombre, réellement malheureux & pauvres ſans inconduite, qui, n'ayant jamais *renoncé formellement aux eſpérances de fortune*, comme M. L... ; n'ayant jamais dit comme lui, que *les projets n'en valoient pas ce qu'ils auroient coûté*, n'en ont cependant réellement jamais pu acquérir, même en l'eſtimant & courant après elle pour la joindre.

» Quoiqu'il en soit, ce n'est pas l'amour d'une vaine gloire, ce n'est pas la fumée de la célébrité, ce n'est pas même le desir plus excusable, & la satisfaction, peut-être plus flatteuse, de la vengeance, qui m'ont fait entreprendre les *Annales*; c'est le desir de me refaire un état, & de ne pas perdre dans la Société le rang honnête que le développement de mes premieres facultés m'y avoit procuré «.

» Seulement, j'ai tâché de faire en sorte, & j'ose croire que j'y ai réussi, qu'on ne pût pas me reprocher d'avoir subordonné mes sentimens à mon intérêt, ni avili ma plume par une lâche politique : si je n'ai pas toujours dit tout ce que j'aurois pu dire, ce qui auroit été peut-être un trait de folie plutôt que de courage, du moins je n'ai rien dit que je n'aie pas pensé; je n'ai rien supprimé de ce que j'ai cru utile : dans mon ancien esclavage, ma plume n'avoit jamais été vile; dans ma nouvelle indépendance, elle n'a jamais été, elle ne sera jamais téméraire. «.

» Dussent ceux qui m'ont tant accusé, qui m'accusent encore d'être une *mauvaise tête*, un *cerveau brûlé*, un *génie fantasque & capricieux*, crier à l'*égoïsme*, quand je me défends de leurs injures, je ne craindrai pas de le dire : peu d'hommes exposés aux longues, aux cruelles, aux inconcevables traverses qui ont empoisonné ma vie, auroient, comme j'ai tâché de le faire, montré précisément la fermeté dans l'infortune, & la réserve dans la prospérité «.

» Le Public m'en a su gré, il m'en a récompensé même; le succès des *Annales* a passé mon espérance & mes desirs : mais aussi l'une n'étoit

pas exceſſive, & les autres étoient bornées. La mépriſe qui faiſoit attacher à l'éclat de mes travaux au Palais, l'idée de la plus grande opulence, m'a ſuivi pourtant dans la Littérature : chacun calcule à ſa maniere l'état de ma caiſſe. D'après des éclairciſſemens qu'on arrache à ma bonhommie par des queſtions les plus indiſcrètes (*a*), on dreſſe ſans moi mon bilan : peu s'en faut qu'on ne me regarde comme un petit *Bernard*, un petit *Montmartel*, comme le rival de nos ſoixante *Plutus*, ainſi que l'épouventail de nos quarante *Apollons* «.

» Tout cela eſt extravagant : je ne me plains pas de mon ſort; & il ſeroit dur qu'une vie auſſi laborieuſe que la mienne, ne me produiſît abſolument que des épines. Les Gens de Lettres qui jalouſent ma prétendue prodigalité, qui ſont les premiers à répandre les bruits les plus abſurdes, ſur ma profuſion, ſur la délicateſſe de ma table, ſur la ſomptuoſité de mes meubles, ſur la magnificence de mes équipages, ſur le faſte de mes maiſons de Ville & de Campagne, ſur le ſcandale de mes fêtes, voudroient-ils, pour toutes mes épargnes & toutes mes jouiſſances, mener la vie que je mene; travailler dix & douze heures par jour; faire tout eux-mêmes, juſqu'aux enveloppes de

(*a*) Et auſſi par des réponſes imprimées & indiſcrètes que faiſoient M. L... Par exemple, ſa bonhommie nous a appris ce qu'il lui en coûtoit pour ſes brochures, pour ſes adreſſes, ſes enveloppes, &c. Il étoit aiſé, d'après ces détails qui châtouilloient ſans doute ſon amour-propre, de faire ſon bilan à-peu-près auſſi bien que lui.

leurs lettres (car je n'ai pas de Secrétaire, & ce n'eſt pas l'économie qui m'a fait renoncer à ce ſecours); ne voir perſonne, abſolument perſonne, que deux ou trois amis qui réuniſſent le goût de la ſimplicité à celui de la vertu, aſſez courageux & aſſez patiens pour venir quelquefois, à cinq heures du ſoir, partager le ſeul & frugal repas que je faſſe de la journée: A ce prix-là, voudroient-ils de mon luxe?

» Et il y a vingt ans que je mene cette vie, ſi ce n'eſt qu'à Paris, n'étant point auſſi maître que je le ſuis aujourd'hui de la diſtribution de mes momens, il falloit prendre ſur la nuit ceux que je donnois le jour au Public, & me lever à deux heures du matin dans toutes les ſaiſons. Ce n'eſt pas trop le régime d'un homme voluptueux: ſi un peu d'aiſance effective en étoit la compenſation, ne pourroit-on pas la trouver bien achetée? «

Sans doute nos Lecteurs nous ſauront gré d'avoir laiſſé parler M. *Linguet* des événemens de ſa vie, qui ſuivent ceux que nous avons écrits. On trouvera pourtant, peut-être, que ces détails reſpirent un peu plus le faſte de l'amour propre, que la candeur & la bonhommie d'un homme ſimple. On lui a reproché toujours avec raiſon, de ne ſavoir jouir de ſes richeſſes en aucun genre, avec modeſtie, & d'étaler à tout propos un égoïſme choquant.

Certainement, ſes *Annales* ont eu un très-grand ſuccès. » C'eſt une choſe ſi délicate, diſoit M. *de* » *Voltaire* en parlant de ce Journal, que de vou» loir rappeller à une Nation ſes intérêts, lorſ» qu'elle s'eſt privée elle-même de tous les moyens

» de régénération. Je doute que *Xénophon* eût osé » le tenter chez le jeune *Cyrus* : mais ce qui me » donne les plus grandes espérances, c'est que M. » *Linguet* a les outils universels, avec lesquels on » fait tout ce qu'on veut, *le courage & l'éloquen-* » *ce* «. Mais si l'on veut considérer que c'est presque le seul de ses ouvrages, qui ait réussi; que lors même qu'il faisoit lire ces *Annales* de toute l'Europe, il n'a pu trouver de Souscripteurs suffisamment pour donner la seule & la premiere Edition complette de ses *Œuvres*, qui ait été proposée; ne sera-t-on pas tenté de croire que ce succès prodigieux des *Annales*, dû d'ailleurs au mérite du style & des vues généralement, a été beaucoup aussi le fruit de la malignité qu'elles respirent, des sarcasmes dont elles ont été remplies, des hardiesses en tout genre qu'il s'est permises, & que des presses étrangères favorisoient? Au reste, s'il étoit toujours glorieux de se faire lire, de quelque maniere que ce soit, par six à sept mille Souscripteurs, que disons-nous? par vingt mille Souscripteurs, puisqu'il y eut plusieurs contre-façons à la fois de cet Ouvrage périodique, il fut encore plus utile de se procurer par ce travail Littéraire, pendant quatre ans, cent mille écus. C'est où les calculateurs les plus modérés ont fait monter le prix de ses veilles.

Croira-t-on que M. *Linguet*, enrichi à ce point par ses entreprises Littéraires, ne daignât pas récompenser le Libraire qui l'avoit logé *gratuitement* en province, &c. & qui en faisant les frais de ses premiers ouvrages *étouffés au berceau* de son aveu, avoit perdu encore presque toutes ses avances, au feu de l'Auteur; croira-t-on que

l'Annaliſte du dix-huitieme ſiecle, qui a tant reproché à M. *Dalembert* & Compagnie, ſon inſenſibilité philoſophique envers la Veuve de *Corneille*, envers celle de *JJ. Rouſſeau*, envers le jeune *Malſilatre*; qui vient conteſter à *Fontenelle*, ſes généroſités d'un ton ſi dur; le conteur de l'anecdote des *aſperges*, cet ami des malheureux qui faiſoit paſſer 1200 livres aux Curés de Paris, qu'il deſtinoit à un prix pour le meilleur ouvrage *ſur les moyens de tarir la mendicité*, par ce qu'il avoit vraiſemblablement le deſſein de remporter lui-même ce prix ſous quelque nom étranger, (*a*) & de publier ainſi avec éclat un projet infaillible, dit-il, dont il parle depuis longtems ſans le communiquer, vû qu'après tout, a-t-il écrit, *il valoit la peine qu'on le lui demandât*. Croira-t-on, dis-je, que le détracteur des vertus Philoſophiques de tant d'hommes célébres, ait ſouffert que le Libraire dont nous parlions, compromis tout-à coup par la perte de ſon état, qui entraînoit auſſi celle de ſa fortune, ait réclamé envain, non pas des ſecours effectifs, mais la ſeule protection, le ſimple appui de ſon ancien Commenſal, pour ſe fixer en pays étranger; & qu'à dés inſtances réitérées, M. *Linguet* ſe ſoit montré indifférent juſqu'à ne pas même faire de réponſe.? C'eſt ce qu'on nous aſſure être très exact.

Et quel étoit celui à qui M. L. montroit une

(*a*) On ſait que les Curés de Paris refuſerent d'être les Juges de ce ſingulier concours aſſigné devant eux.

insensibilité aussi dure? Un homme à qui il écrivoit autrefois: » Je n'oublierai jamais que c'est » chez vous, & de vous que j'ai commencé à recevoir quelque consolation dans les châgrins dont » j'étois accablé; & la suite des bonheurs qui me » sont arrivés depuis, je vous les dois en grande » partie, puisque vous m'avez conservé en état » de les recueillir &c.

Et croyez après cela, que M. L. ne pense pas lui-même, comme il reproche à *Fontenelle*, de l'avoir dit, que *pour être heureux, il faut avoir l'estomach bon & le cœur mauvais.* Croyez que M. *Linguet*, se brouillant avec les amis auxquels il a dédié sa *Théorie des Loix*, ses *Révolutions de l'Empire Romain*, & autres amis de qui il recu maintefois des secours réels, ne pense pas comme il l'impute encore à *Fontenelle*, que *les amis, aux yeux d'un Sage, étoient comme des meubles qu'on change quand ils s'usent;* & pour parler son langage, *il pratique, comme on voit, cette recette.* (*a*) Il oublie qu'il a fait un reproche à *Auguste*,

---

(*a*) Le Libraire *Panc*.. tant ridiculisé dans les *Annales*, fut aussi de ce nombre; mais s'il étoit vrai, comme *M.* L. l'en veut accuser, qu'ayant avec lui une condition écrite, de payer une somme de plus pour le prix de son travail périodique, dans le cas où le débit des *Annales* passeroit cinq mille exemplaires; & qu'il soit constant que, pour cacher l'excédent de ce nombre, à M. L. ledit sieur *Panc*.. ait tenu des états faux de ses Souscripteurs; alors nous ne blamerons plus M. L. d'être sauté brusquement de la voiture du Libraire, un jour qu'il le menoit dîner dans sa petite maison du bois de Boulogne, & que la conversation étoit tom-

de n'avoir pu rester uni à deux amis, à qui il devoit tout ; & qu'il a loué *Tibere*, l'infame *Tibere* d'avoir conservé les siens.

Au reste, s'il n'a pas gardé ses liaisons avec les Hommes ses amis, il s'est montré plus fidele envers une Dame, qui a fait constament sa société depuis une douzaine d'années ; qui a passé la mer pour l'aller trouver à *Londres* ; qui l'a suivie à *Bruxelles*, &c. faisant par-tout les honneurs de cette *maison sans faste & décente* dont il parle, où il ne recevoit avec elle, que deux à trois amis dans la soirée, & dont il expulsoit à onze heures du soir, un Gentil-homme & une Dame son épouse très respectables, de ses amis, qui avoient passé le détroit de Calais pour le visiter, prrce que s'étant égarés dans les rues de Londres, ils avoient eu le malheur de faire attendre un peu Madame B. après son souper ; & que cette maison sans faste & décente, leur dit M. *Linguet*, *n'etoit pas une Auberge*. (a)

---

bée sur ce sujet, après avoir fait convenir le sieur *Panc.* qu'il avoit donné à l'appétit du Public, des mêts dont le volume & la pésanteur lui avoient causé des indigestions mortelles.

(*a*) Le Marchand de soie *le Quesne* est le seul ami peut-être que M. L. ait conservé ; mais ayant tiré sur lui une lettre de change de douze cens livres à la fin d'un mois où ce Négociant venoit déja de lui faire passer cinq cens louis, & cette lettre n'ayant point été acquittée, l'irascible L .. avoit déja fait & imprimé un Mémoire de vingt-deux pages contre son ami. Il n'a pas paru, parce qu'il vint en poste à Paris, tout alarmé, & reconnut ses torts, heureusement, avant de répandre cet écrit, dont il s'étoit armé.

On

On veut sans doute mieux connoître la Dame dont nous parlons, qui lui servoit de Secrétaire : c'est Madame *But*..., la femme d'un Négociant de Rotrou, qui, venue à Paris pour solliciter au Parlement une séparation, & ayant échoué malgré les talens de l'Avocat du Charpentier de Landau, préféra de demeurer avec son Défenseur, plutôt que de se réunir avec son époux. Cette Dame attachoit apparemment à une Cause perdue, un très-grand prix. M. *Linguet*, qui a beaucoup, & à tous propos, parlé de lui dans ses Ouvrages, ne nous paroît avoir désigné Madame *B*... qu'une seule fois, & indirectement encore : bien différent en cela de tous nos beaux-Esprits qui ont maintefois adressé des Epitres, des Madrigaux, des Odes même aux Dames qui partageoint les plaisirs de leur vie. Voici la seule petite aventure, commune avec elle, qu'il nous raconte sous le masque d'une Lettre qu'il se fait écrire :

» Je suis à Londres depuis peu de jours. Je n'ai pu refuser à une *Sœur* que j'ai, (*a*) de la mener avec moi, quoiqu'une jeune Française ne soit pas un bagage absolument commode pour un voyageur. Accoutumée à l'adulation dont on accable le Sexe par-delà la mer, elle trouve bien de la différence sur les bords de la *Tamise*. Les esprits penseurs de la Grande-Bretagne ne s'abaissent pas aux petits soins, comme les brillantes poupées de Paris; mais au fond je ne suis pas fâché, pour son mari futur, qu'elle tâte un peu de ce régime,

(*a*) On sait que M. *Linguet* a deux Sœurs mariées à Reims; mais n'en a point avec lui.

qu'elle voie qu'il existe une contrée dans l'Europe, où les femmes ne sont pas tout-à-fait les maîtresses. «

» Cependant, elle a déja saisi, avec une sagacité particuliere au Sexe, une observation vraie, & qui m'étonne : c'est qu'il n'y a pas de pays au monde, où les femmes fassent plus de dépenses, qu'en celui-ci ; il n'y en a pas, où les Marchandes de modes & de frivolités de toutes espèces, fassent une fortune plus rapide ; d'où elle conclut qu'il n'y en pas, où les maris soient plus complaisans & plus généreux. Moi qui suis encore tout étourdi du fracas des voitures Anglaises, & de l'admiration qu'inspire nécessairement à un Etranger le premier coup d'œil des rues, des lanternes & des trottoirs de Londres, je n'ai pu jusqu'ici discuter à fond la question de l'empire qu'y peuvent avoir les femmes, & de la source de leur dépense : c'est ce que je ferai à loisir ; ma Lettre a un tout autre objet. «

» Je rempli de mon mieux, & avec tout le scrupule possible, mes fonctions d'Anglais adoptif. Je bois mon thé deux fois par jour, je mange mes toastes bien beurrées ; je lis dévotement ma Gazette tous les matins, & tous les soirs, & j'y ris de bon cœur d'y voir les Ministres passés en revue, nom par nom, comme les Particuliers. C'est-là, Monsieur, ce qui s'appelle *la vraie liberté*. «

.....

.....

» Avant-hier, je lus sur l'affiche : *Othello*. Allons, dis-je *à ma Sœur*, il faut voir *Othello*. Je

me gardai bien de lui en apprendre le ſujet, dont j'étois inſtruit par la lecture du *Shakeſpear Français*. L'idée d'un Héros étranglant ſa femme, de ſes propres mains, dans ſon lit, avec tout l'appareil, toute la lenteur, toute la réflexion qu'un bourreau de *Thyburn* pourroit apporter à cette exécution, lui auroit paru bien moins une Tragédie, qu'une face abominable; & ne pouvant ſavoir combien le divin *Shakeſpear* a mis de nobleſſe, d'énergie, de décence, tant dans le dénouement, que dans les préliminaires qui y conduiſent, la ſeule idée l'en auroit fait évanouir. «

» Nous ſommes donc arrivés à *Covent-Garden*; nous avons voulu prendre des billets pour les *boxes*, (*a*) il n'y avoit point de place.

» Nous avons voulu entrer à la premiere galerie (*b*), tout étoit plein.

» Je propoſois de monter à l'*uper-gallerie*, (*c*) on m'a obſervé que ce poſte étoit quelquefois dangereux; que dans certains momens de gaieté, les ſpectateurs libres qui l'occupoient, ſe débaraſſoient de leurs voiſins en les faiſant deſcendre par le vague de l'air dans le *pit* ou parterre qui eſt au-deſſous. *Ma Sœur* fit un cri de terreur: je la raſſurai, en lui obſervant que cet uſage de *précipiter* avoit été connu & pratiqué de tous les tems chez les peuples *libres*; que les Romains avoient leur *Capitole* & leur roche *Tarpeienne*, où ils ſe donnoient ce plaiſir; que les Juifs moins puiſſans,

(*a*) Premieres Loges.
(*b*) Secondes Loges.
(*c*) Troiſiemes Loges.

mais non moins célébres, précipitoient quelquefois leurs Prêtres de la terraſſe du Temple; que *Jonas* avoit été précipité dans la mer; que les Grecs révéroient le rocher *Leucatte*, où les amans malheureux ſe précipitoient pour ſe guérir; & qu'enfin le ſaut du haut en bas étoit un des exercices les plus chers à l'eſprit humain, dans l'état d'indépendance, puiſque tous ces exemples étoient tirés des Républiques; qu'il n'étoit donc pas étonnant qu'ils ſe renouvelaſſent en Angleterre, où l'on eſt *libre*, & ſur-tout au Théâtre où il y a encore plus de liberté qu'ailleurs. Elle me repliqua qu'elle n'étoit ni *amante déſolée*, ni *Propheteſſe*, ni *Iſraelite*, ni *Romaine*, & qu'aſſurément elle n'entreroit point à l'*Uper-Gallerie*, *&c.*

Dès que M. *Linguet* étoit arrivé à *Londres*, on lui avoit fait propoſer d'écrire en faveur du Gouvernement. Tous les Ecrivains ſont ou doivent être de ce parti, ou de celui de l'oppoſition, dans cette Iſle. L'Auteur des *Annales* répondit, qu'il étoit venu dans le pays dela liberté pour en jouir; qu'il n'étoit pas à *Londres*, pour y être enchaîné par l'autorité. Il ne paroiſſoit pas y être non plus pour la reſpecter beaucoup ailleurs. On connoît aſſez le ton de la lettre qu'il envoya toute imprimée à un grand Miniſtre des affaires étrangéres, dont il a fait enſuite le plus bel éloge, par ce que les faits du temps & la voix publique le proclamoient hautement. Entre une ſatyre ſi hardie & un éloge ſi voiſin de la ſatyre, l'honneur de l'Ecrivain fut ſeul compromis.

Les obſervations ſur les ſpectacles de *Londres*, qu'on vient de lire, mais ſur-tout celles que M. *Linguet* fit ſur pluſieurs objets de la Politique &

de la Légiſlation Angloiſe, qu'il traita avec cette liberté qu'il réclamoit, lui firent bientôt des ennemis ſecrets, plus dangereux que les Miniſtres qu'il avoit offenſés dans un autre pays. On lui adreſſoit aſſez ſouvent des lettres anonimes. Il y répondoit & les diſcutoit dans ſes *Annales*, en ſe plaignant toujours du voile de l'anonime qu'on affectoit de garder avec lui. Enfin, on rapporte, (nous ne garantiſſons pourtant pas ce fait) qu'un jour il reçut une lettre ſouſcrite ainſi: *non anonyme Mylord North*, par laquelle ce Miniſtre lui indiquoit deux chemins à prendre, celui de France, ou celui de *Tyb.*. La guerre entre ſa Patrie & l'Angleterre alloit ſe déclarer: déjà les Ambaſſadeurs étoient rappelés. C'eſt ce qui détermina M. *Linguet*, *dit-on*, autant que ſon patriotiſme dont il ſe vanta, & dont on ne lui tint pas compte, à repaſſer la mer & traverſer la France avec l'agrément du Miniſtère dont il s'étoit aſſuré, pour aller en Suiſſe chercher un aſyle.

Il n'y trouva pas ce qu'il s'y étoit promis. » Beaucoup de conſidérations perſonnelles, a-t-il » dit, beaucoup de marques d'une eſtime flatteuſe, » une grande curioſité de me voir, de me con- » noître; mais une curioſité inexprimable ſur les » moindres mouvemens de ma plume: on la re- » gardoit comme un conducteur électrique, ca- » pable d'attirer la foudre, & d'en déterminer la » chûte par-tout où on ſe haſarderoit de la fixer. » Il ſembloit qu'à l'ouverture de mon porte-feuille, » toutes les vengeances Miniſtérielles alloient fon- » dre ſur le lieu qui auroit recélé cette terrible » boëte de *Pandore*, & abîmer la Contrée aſſez » imprudente pour donner aſyle à un nouveau » *Titan*.

Quoiqu'il en ſoit de ces terreurs, on aſſure qu'il y a des mœurs encore dans ces montagnes, & l'on étoit prevenu. Quand M. *Linguet* s'y préſenta, on n'y fut pas tant effrayé, dit-on, de la hardieſſe de ſa plume, que de le recevoir avec une Dame qu'un Arrêt du Parlement de Paris renvoyoit à ſon mari. Madame *de Lauragais* avoit un vieux Château à *Valbeck*, entre Bruxelles & Gand : il le lui demanda, & s'y établit. Mais le Curé Flamand de ce Village, plus ſcrupuleux encore que les Cantons Suiſſes, s'aviſa de trouver mauvais auſſi, qu'il retînt avec lui une Dame mariée, mere de pluſieurs enfans, & avec cela, qu'il ne vînt point faire *ſes Pâques* à ſa Paroiſſe. Il alla lui en faire ſes repréſentations : elles furent ſans doute mal écoutées ; car le Curé eut recours à ſon Evêque, qui aſſura M. L... qu'il ne pouvoit l'obliger de quitter la Province ; mais qu'il ne ſouffriroit pas dans ſon Diocèſe, le ſcandale qu'il y donnoit, & qu'il en écriroit à la Cour. M. *Linguet* ne répliqua pas ; mais prit le parti de ſe retirer de cette campagne, & de venir demeurer conſtamment à Bruxelles.

Il ſemble que, zélé défenſeur du Clergé & de ſes droits juſque-là, il parut ſe refoidir un peu. Il rougit même d'avoir été ſoupçonné de chercher à ſe faire un appui d'un Corps en qui il n'avoit trouvé ni protection, ni reconnoiſſance, quoiqu'il eût déclaré la guerre, & l'eût faite perſévéramment bonne & vive à la Philoſophie & aux Philoſophes que ce Corps regardoit comme ſes ennemis, mais il s'en défendoit en ces termes : » Certainement, ſi à l'âge de quarante ans, au » moment où je n'ai preſque plus à eſpérer de la

» Société, ni bien, ni mal, où mon état eſt fait, » & ma carriere aux trois quarts remplie, je » m'étois rendu, par une ſuite de calculs, l'eſclave » des *Prêtres*, j'aurois fait une bien mauvaiſe com- » binaiſon : ſi, après toutes les traverſes, dont le » défaut de politique a été la ſource pour moi, je » m'étois ſoumis à celle-là par l'eſpoir qu'elle » m'en procureroit l'indemnité, je ſerois devenu » aviſé en pure perte; ma ſervitude ſacerdotale » ſeroit bien mal reconnue... Je crois bien que » les Eccléſiaſtique auroient ſouvenir de moi dans » leurs prieres; mais c'eſt à-peu-près le ſeul ſer- » vice que j'en pourrois retirer : c'eſt le ſeul qu'ils » pourroient & qu'ils oſeroient me rendre «.

Mais peut-être le Clergé ſe rappeloit-il auſſi que celui qui défendoit les Prêtres ſi chaudement, avoit attaqué les Moines, (*a*) & que c'étoit ce même Ecrivain, qui gourmandant les Philoſophes de leurs écrits contre la Religion, demandoit : *s'il étoit permis à un homme qui avoit paſſé trente ans, de mettre ſeulement en queſtion, s'il croiroit à ſon Catéchiſme? Si l'on faiſoit des Traités ſcientifiques contre les Ordonnances de Police, qui enjoignent de balayer les rues?* (*b*)

Ce petit démêlé de M. *Linguet*, avec ſon Curé Flamand, ne l'empêcha pas de continuer d'imprimer à Bruxelles, ſes *Annales* avec ſécurité. Il trouva dans cette Ville, ſous un Gouvernement ſage & doux qui y fait le bonheur des Peuples, ce qu'il cherchoit, *decus & tutamen* ; & en adop-

(*a*) Voyez l'*Eſſai philoſophique ſur le Monachiſme*.

(*b*) Réponſe aux Docteurs modernes.

tant cette deviſe au-deſſus de deux plumes en ſautoir, il en fit ſon cachet.

L'Auteur des *Annales* ſe propoſoit de quitter la Littérature, après la confection de la quatrieme année de ce Journal. Les malheureux évenemens qui l'ont interrompu, lors de ſon arrivée à Paris, vers la fin de Septembre 1780, ne feront ſans doute que hâter ſa réſolution, & le rendre à la ſolitude, où avec la gloire dûe à un bon Ecrivain, à un Ecrivain mâle, courageux & facile (*a*) quelque jugement qu'on veuille porter d'ailleurs de quelques-unes de ſes opinions; & la ſûreté de ſes poſſeſſions acquiſes par des travaux auſſi honorables que fructueux, il goûtera le repos que ne donne point communément la culture des Lettres, *la plus mauvaiſe occupation que Dieu ait donné aux hommes*, a dit Salomon.

(*a*) Nous n'ignorons pas qu'on lui a conteſté ces talens que nous lui accordons. Une partie de la *Théorie du Paradoxe* & de la *Réponſe ſérieuſe* eſt employée à prouver qu'il eſt un *mauvais Ecrivain*. On le compare au Gladiateur mal-adroit de *Quintilien*, à un Rhéteur emporté, & l'on accuſe le Public d'admirer en lui des tours de force, plutôt que des efforts nobles & ſoutenus. C'eſt peut-être une des choſes qui prouvent le mieux qu'il y a de l'originalité dans le ſtyle de cet Auteur, que cette contrariété dans les opinions à ce ſujet. Au reſte, puiſſions-nous avoir communément d'auſſi mauvais Ecrivains qui ſe faſſent lire avec le même plaiſir!

Faute à corriger.

Page 102, *à la Note*, on attribue mal à propos à M. *Br...* la continuation des Annales. On répand que c'eſt à M. *Mallet du Pan*, de Geneve, qu'eſt dûe la ſuite de ce Journal.

FIN.